LE MONDE LIBERTAIRE

N°1830 ÉTÉ 2021 4 €

LE MENSUEL SANS DIEU NI MAÎTRE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE
MEMBRE DE L'INTERNATIONALE DES FÉDÉRATIONS ANARCHISTES

Chanson et anarchie

LA SEMAINE SANGLANTE

Jean Baptiste Clément / PierreDupont

SOMMAIRE INTERACTIF

N° 1830 – ÉTÉ 2021

3 ÉDITO Vous connaissez la chanson
3 FAITS d'hiver : Tête à claques !
3 STRIP Chanson devenue classique

HOMMAGE

4 Marc Tomsin va manquer.

TERRAINS DE LUTTES

6 Permittents perturbateurs
9 Frotter, frotter. Ils ont payé.

LA VIE MODERNE

10 Robocratie : Des robots vegan… ou pas.

RÉFLEXIONS

11 Exclusion totale

PASSE-PORTS

12 Vers la fin de l'État « juif » d'Israël ?
14 Algérie : Un féminisme de haute lutte.

CHANSON ET ANARCHIE

16 Chanson et anarchie : Une longue histoire.
19 Charles d'Avray est mort.
20 De la commune rêvée… à la Commune critiquée
24 La java debordaise
25 Un en-dehors : Gaston Couté (1880-1911)
28 Georges brassens, sur la grand-mare des anars
31 Serge Utgé-Royo. D'amour et de révolte
32 Woody Guthrie. « Born to win"
34 La chanson anarchiste italienne
38 Compagnes de beaux voyages : la chanson et l'anarchie
40 Tout a commencé par des chansons.
41 Compagnon
42 La guerre, chants contre !
44 Chansons, chorales, slogans et batouques
46 Mais qu'est-ce qui fait bouillir La marmite
48 Histoire d'une chanson jaune
50 Salut à toi !
53 Souveraine
54 Anarchy & Musik. on a faim !
56 Notes sur l'art.
58 Je demeure une rebelle féminine.

CULTURES

59 Hommage à José Torres

FICHES DE LECTURE

61 Non, dieu n'est pas !
61 Réveille-toi, Ray !
62 Vous prendrez bien un vers
62 Bancs publics, bancs publics
63 Trimardeurs de tous les pays…
63 Des livres encore des livres
64 Une illustration libertairement chantante de C. MoA

.

BULLETIN D'ABONNEMENT

LE MONDE LIBERTAIRE

Je choisis mon abonnement

FRANCE MÉTROPOLITAINE ET DROM-COM

• **tarif réduit :** chômeur·se·s, étudiant·e·s • **gratuit** pour les détenu·e·s.

abonnement	standard	soutien	tarif réduit
un an numérique	☐ 11 numéros **22 €**	☐ 11 numéros **42 €**	☐ 11 numéros **11 €**
un an papier + numérique	☐ 11 numéros **44 €**	☐ 11 numéros **85 €**	☐ 11 numéros **22 €**
durée libre papier + numérique	prélèvement automatique ☐ **11 €** / trimestre	☐ **21 €** / trimestre	☐ **5, 5 €** / trimestre
offre d'essai 3 mois	☐ papier + numérique **6 €**		

ÉTRANGER abonnement papier + numérique (uniquement virement et Paypal)

• **tarif réduit :** chômeur·se·s • **gratuit** pour les détenu·e·s.

abonnement	standard	soutien	tarif réduit
Union Européenne et Suisse (si paiement en €)	☐ 11 numéros **49 €**	☐ 11 numéros **89 €**	☐ 11 numéros **24 €**
reste du monde	☐ 11 numéros **65 €**	☐ 11 numéros **105 €**	☐ 11 numéros **32 €**

J'envoie ce bulletin sous enveloppe affranchie avec mon règlement à :

Les Publications libertaires – 145 rue Amelot 75011 Paris

☐ **par chèque bancaire :** libéllé à l'ordre de « Les Pulications libertaires »

☐ **par virement bancaire : IBAN FR76 4255 9100 0008 0015 1423 617 – BIC CCOPFRPPXXX**

☐ **par prélèvement (abonnement à durée libre)** JOINDRE UN RIB

COMPTE À DÉBITER TITULAIRE : .....

IBAN : |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_| **BIC :** |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

mon adresse de livraison

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

.....

Code Postal .....

Ville .....

Date : |_|_| |_|_| |_|_|_|_|

signature : .....

J'autorise l'établissement tireur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au journal LE MONDE LIBERTAIRE. Je pourrai suspendre à tout moment mon service au journal par courrier ou par courriel :

administration-ml@federation-anarchiste.org.

ORGANISME CRÉANCIER : PUBLICATIONS LIBERTAIRES
145 RUE AMELOT 75011 PARIS
N° NATIONAL ÉMETTEUR : 58 50 98

signature obligatoire :.....

Le Monde libertaire **est disponible en vente directe et à l'unité sur le site du journal www.monde-libertaire.fr**

ÉDITO

Vous connaissez la chanson

On a toutes et tous, une fois au moins dans sa vie, un petit un air qui nous tourne en tête. On n'est pas bien certain des paroles qu'on fredonne. On fait légèrement dévier la mélodie. Mais le petit air revient, il continue de vous trotter en tête. On connaît la chanson ! Celle qui vous tient, qui ne vous quitte pas, depuis le matin jusqu'au soir. Ritournelle sans prétention, fille des comptines de l'enfance, aussi bien que chanson « à texte », sans préjudice pour la rengaine populaire… Chacune et chacun a enduré le syndrome de la petite chanson qui ne vous lâche pas de la journée (Parfois même la nuit ! Oh, les insomnies passées à ressasser les mêmes trois petits mots sur les mêmes trois petites notes !)

Chacune et chacun dispose par ailleurs de sa chanson, celle qui l'a marqué pour la vie. Celle dont on jurerait qu'elle a été écrite pour soi. Une dont chacun, chacune ne peut dire autre chose que : « C'est une chanson qui a changé le cours de mon existence. » Et cela peut s'étendre à plusieurs chansons, bien entendu, à un répertoire, à un ou une artiste, qui vous accompagne tout au long de la vie.

C'est à la (re)découverte d'une partie de ce répertoire que le dossier du numéro d'été vous convie. Une partie seulement ! Car il est vaste, ce répertoire, ô combien ! Les anars, à n'en pas douter, ont toujours chanté. La révolte, la colère, la peine des forçats de la terre, la contestation… Mais la joie et le rire aussi. Multipliez ça par toutes les langues du monde et vous conviendrez qu'on n'est pas prêt d'en voir le bout, de cette playlist libertaire…!

Christophe

LE MONDE LIBERTAIRE

Le Monde libertaire
145, rue Amelot
75011 Paris

Direction de la publication :
Dominique Lestrat

Maquette mise en page
Philippe Camus
(ductus@me.com)

Prix de vente au n° : 4 €

Dépôt légal :
1er trimestre 1977

N°ISSN :
0026-9433

Commission paritaire :
0624D80740

Numéro d'imprimeur :
19070146

Imprimé par :
Corlet Imprimeur
ZI Rue Maximilien-Vox 14110
Condé-sur-Noireau

Ce numéro comporte pour les abonnés un autocollant et un dépliant.

FAITS D'HIVER

TÊTE À CLAQUES !

Jadis, dans le monde d'avant, il y avait un certain respect pour les hommes de pouvoir. Quand on les haïssait par trop, on leur rendait les honneurs en essayant de les assassiner. À telle enseigne que les fascistes de l'OAS, des professionnels de la chose, pourtant, mais tétanisés par le sentiment de commettre un sacrilège, ne purent que cribler de balles la voiture du général de Gaulle sans parvenir à leur fin lors de l'attentat du Petit Clamart en 1961.

Désormais, dans le monde d'après, c'en est fini de tout cela. Pour l'heure, en effet, même les fronts bas royalistes, ces ennemis jurés de « La gueuse », se contentent de souffleter le président Macron comme on fait avec un vulgaire manant. D'une haine tatouée à un certain respect de l'ennemi, on est passé au mépris du bouffon. Mordieu !

Des têtes à couper, à une pauvre tête à claques, tout est dit du discrédit dans lequel pataugent désormais les premiers de cordée du pouvoir. Et mon petit doigt me dit que le pire, c'est-à-dire l'indifférence, est à venir.

Jean-Marc Raynaud

MARC TOMSIN VA MANQUER

Marc Tomsin est mort le 8 juin en Crète, amical, chaleureux et toujours souriant, il nous manquera tant comme éditeur que comme compagnon toujours fidèle à ses engagements de jeunesse. Comme on dit dans notre culture : Marc, que la terre te soit légère.

Le début d'un combat pour l'autonomie individuelle et collective.

Entretien avec Marc Tomsin

En 1968, Marc était au lycée Voltaire dans le XIe arrondissement à Paris. « *Le mouvement des occupations de mai et juin 1968 porte en son sein sa négation à travers la médiatisation des leaders et le rôle des organisations avant-gardistes, les léninistes de tout poil œuvrant avant tout à se renforcer ou à s'implanter, en cherchant à noyauter et à instrumentaliser des structures de base comme les comités d'action lycéens* [...]. *Les syndicalistes communistes et trotskistes de la Fédération de l'Éducation nationale ont agi plus efficacement contre le mouvement lycéen que la répression policière : c'est une leçon que l'on retient à vie.* [...]. *Nous nous reconnaissons dans la Commune de Paris et dans le drapeau noir des pirates, des canuts et des anarchistes* [...].

Les nuits barricadières sont vécues avec une folle intensité par les adolescents : elles nous offrent des moments fusionnels avec la population solidaire où prend forme cette transformation sociale par et pour la communauté humaine dont nous rêvons [...]. *C'est au contact des lycéens de la JAC (Jeunesse anarchiste communiste) que je découvre la critique de la vie quotidienne, directement inspirée par l'IS (Internationale situationniste)* [...]. *C'est en assistant aux assemblées d'ICO* (Informations et Correspondances ouvrières – groupe conseilliste - NDLR) q*ue prend forme une conception libertaire de la pratique politique et de l'organisation sociale que je partage encore de nos jours* [...]. *Je n'ai jamais été tenté par d'autres expériences de construction d'organisations politiques, tout en considérant comme essentielles l'organisation des tâches à la base et l'autonomie des mouvements sociaux vis-à-vis de tous les partis* [...]. *Je participe aussi très épisodiquement à des revues comme IRL* (revue libertaire lyonnaise - NDLR) *ou La Lanterne noire. En 1974, je suis étudiant en philo à la fac de Poitiers, d'où je suis exclu eu 1976 avec de nouveaux complices tant l'université ne nous inspire que rébellion* [...]. » Et Marc de conclure : « *seule la lutte auto-organisée transforme les individus et les sociétés.* »

Source : *Monde libertaire*, Hors-série n°34, mai 2008, pp.9, 10, 11, extraits réalisés par H. Lenoir
Intégralité de l'article sur Le Monde libertaire en ligne : https ://monde-libertaire.net/index.php ? articlen=5736

Une rose noire pour Marc

Tel Lord Byron qui donna sa vie pour l'indépendance de la Grèce, Marc est tombé sur cette terre qu'il aimait et qu'il s'était choisie.

En le perdant, nous perdons un compagnon d'envergure contemporaine, créateur d'une incessante réactivation de l'anarchisme. Il participe de ces figures actuelles de l'anarchisme. Inutile de refaire ici sa biographie très bien documentée dans *le Maitron* de longue date. On peut lire ici ou là quelques interviews qu'il a données retraçant son parcours, un parcours typique de la modernité de l'anarchisme. Lycéen en mai 68, et actif au CAL, il partageait ainsi avec moi et quelques autres, cette entrée en matière dans la vie politique qui serait la nôtre, à nous les petits de 68. Il n'a jamais répudié son attachement aux auteurs situationnistes qu'il lut même avant Mai, et est devenu un ami proche de Raoul Vaneigem qui représentait pour Marc une source d'inspiration majeure. Militant très averti, il ne se laissait jamais leurrer par des intrigues ou tentatives autoritaires, aussi critiques fussent-elles. Il avait un sens aigu des subversions productives et ne s'est jamais réfugié dans le spectacle, les complaisances ou les superficialités mondaines. Certes il était gentil avec tout le monde, souriant, ouvert, sociable. Sans illusion. Vagabond des étoiles comme Panait Istrati, il s'est attaché à l'Espagne post-franquiste, puis au Chiapas et enfin à la Grèce. Quand un mouvement arrivait à bout de souffle, Marc reprenait sa route vers d'autres cieux plus tumultueux. Il s'est fracassé à Xania, au squat de Rosa Nera, où il nous avait conduits au terme d'un heureux périple qu'il confectionnait pour ceux qu'il choyait, lors des cinquante ans de Mai 68. Avec Jean-Pierre Duteuil et Tomas Ibanez, en compagnie de ses deux intimes Lucile et Babis, nous avons sillonné de squat en squat, des espaces grecs autogérés où nos débats s'étendaient à perte de nuit, tant nos compagnons grecs étaient friands de discussion. Rosa Nera est l'écrin idéal pour la mémoire de Marc, c'est un lieu somptueux, avec des compagnons anarchistes ardemment soucieux de leur autonomie, cette autonomie que Marc défendait.

Comme il a aussi croisé le mouvement surréaliste, où je l'ai retrouvé parfois aux côtés d'Oscar Borillo et de Guy Flandre, j'ai choisi un poème de Joyce Mansour, surréaliste égyptienne, pour lui rendre un dernier hommage, *Bleu comme le désert* :

Heureux les solitaires
Ceux qui sèment le ciel dans le sable avide
Ceux qui cherchent le vivant sous les jupes du vent
Ceux qui courent haletants après un rêve évaporé

Car ils sont le sel de la terre.
Heureuses les vigies sur l'océan du désert
Celles qui poursuivent le fennec au-delà du mirage.
Le soleil ailé perd ses plumes à l'horizon
L'éternel été rit de la tombe humide
Et si un grand cri résonne dans les rocs alités
Personne ne l'entend, personne.
Le désert hurle toujours sous un ciel impavide
L'œil fixe plane seul
Comme l'aigle au point du jour
La mort avale la rosée
Le serpent étouffe le rat
Le nomade sous sa tente écoute crisser le temps
Sur le gravier de l'insomnie
Tout est là en attente d'un mot déjà énoncé
Ailleurs.

Claire Auzias
pour le *Monde Libertaire*, 10 juin 2021.

Syndicaliste CGT

De retour à Paris vers l'automne 1979, il s'initia à la correction auprès de Georges Rubel et adhéra au syndicat CGT des correcteurs. Il travailla trois ans dans des imprimeries de labeur, ensuite à l'*Encyclopædia Universalis* puis dans la presse quotidienne (*L'Humanité*, 1987-1999, *Le Monde,* 1999-2006). Il fut membre du comité syndical – direction du syndicat des correcteurs élue annuellement – pendant sept ans, entre 1992 et 2001; il y fut chargé de la solidarité internationale et du placement (secrétaire au placement en 2001).

Voila !

Le camarade Marc Tomsin nous a quittés. Que dire de plus ? Chacune, chacun a ses souvenirs ; la JAC (Jeunesse anarcho-communiste), ICO (Informations correspondances ouvrières), plus tard le Chiapas et après la Grèce où il finit sa vie. Pour ma part j'aimerais évoquer son militantisme au syndicat des correcteurs CGT où nous avons lui, moi et d'autres, milité abondamment. Certes l'organisation syndicale créée en 1881 n'a jamais été dans un moule syndical préétabli, même en 1920 ! Quand j'ai croisé Marc dans les années 1970 nous militions dans des entreprises de Labeur où nous tentions de propager les idées d'un syndicalisme exempt de toute directive politique. Plus tard dans la presse quotidienne, aux réunions du comité syndical, j'ai pu mesurer que le militantisme de Marc Tomsin était plus présent dans la réalité que pour bien d'autres… C'est pourquoi écrire qu'il « *portait bien haut l'étendard syndica*l » (Éditions Libertalia) est un bien bel hommage que l'on rend à Marc Tomsin.

Thierry Porré

Notice biographique

Marc Tomsin était né le 15 juin 1950 à Paris XXe arrt. Animateur du Comité de solidarité avec les peuples du Chiapas en lutte (CSPCL), militant CGT, correcteur.

Il résida à Paris XIXe jusqu'en 1974, puis, successivement, à Poitiers de l'automne 1974 à l'été 1976, à Toulouse jusqu'au printemps 1977 et à Barcelone jusqu'à l'automne 1979 où il revint à Paris. Il était le fils de Jacques Tomsin, né à Paris (20 septembre 1922 - 9 juillet 1970), et de Claudine Labadie, née le 9 octobre 1926 à Bayonne. Son père fut professeur de lettres classiques dans le secondaire jusqu'en 1965, puis assistant à l'université de Poitiers. Il participa au mouvement libertaire de l'après-guerre et resta anarchiste de cœur, adhérent du SNES puis du SNESup et votant généralement PSU. Sa mère était infirmière des Hôpitaux de Paris, votait à gauche et sympathisa avec les libertaires lors des manifestations de Mai 68.

Il poursuivit ses études secondaires au lycée Voltaire à Paris (bac philo en 1969). En 1974, il s'inscrivit en philosophie à l'université de Poitiers dont il sera exclu suite à un boycottage actif des examens de l'été 1976 dans la perspective d'une remise en cause pratique de l'université et de son rôle social. Après une réinscription à l'université de Toulouse en 1976, il obtint une licence de philosophie [...].

(Après 1968), Il se lia avec Christian Lagant (revue *Noir et Rouge*), correcteur d'imprimerie, dont l'anarchisme critique fut aussi une influence marquante. À cette époque, il travaillait comme magasinier aux NMPP (1971-1972) puis comme chauffeur-livreur au *Monde*, en 1973, en compagnie de Germinal Clemente, coursier, avec qui naquit une amitié complice qui s'épanouit à Barcelone en 1977 [...]

Il participa à la revue parisienne *La Lanterne noire* (1974-1977, première utilisation du pseudonyme Bélial) et à IRL (revue libertaire lyonnaise). Il rencontra à l'automne 1976 Maria Mombiola, qui propageait à Toulouse l'expérience des collectivités d'Aragon. Les chemins de Germinal et de Maria le mèneront à Barcelone et aux Journées libertaires internationales (juillet 1977) où il noua avec Diego Camacho (Abel Paz) une amitié indéfectible. À Barcelone, il participa au collectif Etcetera, avec Quim Sirera et Santi Soler (ex-MIL), et entama de longues discussions avec Xavier Garriga Paituvi (ex-MIL) [...]. En 1985, il fonda, avec Angèle Soyaux – connue à ICO en 1970 – les Éditions Ludd, qui publièrent jusqu'en 1998 des textes de Kraus, Panizza, Wedekind, Dagerman, Vaneigem....

Des liens avec le Mexique le mènent à participer à la fondation du Comité de solidarité avec les peuples du Chiapas en lutte (CSPCL) en janvier 1995. Un accord constructif et une solide amitié se nouèrent dans ce collectif avec les Mexicains Raúl Ornelas Bernal et Jorge Hernandez. En 1996, Marc Tomsin participa à la Rencontre européenne pour l'humanité et contre le néolibéralisme de Berlin (mai) et à la Rencontre intercontinentale au Chiapas (juillet). Une dizaine de séjours au Mexique entre 1996 et 2006 consolidèrent les relations de solidarité avec les communes zapatistes du Chiapas. Il fit de fréquentes interventions en France et en Belgique sur la situation au Mexique (Chiapas et Oaxaca). En 2007, il fonda à Ménilmontant les Éditions Rue des Cascades, dont la collection *Les livres de la jungle* est dédiée aux peuples indigènes du Mexique. En 1997, Marianne Palmiéri réalisa sur le parcours libertaire de Marc Tomsin un documentaire de 28 minutes intitulé *Anarchiste* (G.H. Films).

Établi en Grèce, il s'était fixé à Exarchia vers 2017. il mourut en Crète le 8 juin 2021 suite à un grave accident.

Hugues Lenoir

Source : *Maitron des anarchistes*,
extraits notice de Marc Tomsin,
auteur *Hugues Lenoir*
Intégralité de la page du Maitron
consacré à Marc :
https ://monde-libertaire.net/index.php ?
articlen=5738

PERMITTENTS PERTURBATEURS

Permittents ? Mme Bornée, ministre du Travail, juge « intermittent.e » toute personne dont l'activité productive ne se déroule pas 8 heures par jour / 38 heures par semaine. Elle y voit le signe d'une coupable paresse, du blâmable refus de traverser la rue pour décrocher l'emploi stable et régulier qui seul mérite le nom de « travail ». Nous sommes pourtant quelques millions à travailler en permanence hors du schéma 8 heures par jour, 38 heures par semaine. Et notre nombre augmente chaque jour. D'où le juste néologisme « permittence ».

Sans permittence, l'économie s'écroule ; car permittence a pour synonyme précarité. Précarité a pour conséquence, pauvreté. Une personne pauvre et précaire est une personne qu'un patron peut payer des clopinettes. S'il la paye ! (Stagiaire, vous avez dit stagiaire ?) Comme notre nombre augmente, le nombre de personnes qu'on paye des clopinettes augmente, donc les bénéfices augmentent. C'est mathématique. Enfin, économique, plutôt.

Pourtant, dès 1936, les producteurs de cinéma savaient que s'ils voulaient que des plâtriers, électriciens, menuisiers, etc. soient disponibles quand on en aurait besoin, il fallait éviter qu'ils aillent travailler ailleurs. Et donc les payer pendant les périodes creuses. Lors des Trente Glorieuses, le nombre des permittent.e.s et des métiers permittents explosa. L'assurance-chômage fut créée en 1958, puis sa variante appliquée aux intermittent.e.s du spectacle fut étendue à d'autres métiers. Par exemple le mien, guide-conférencière (85 % de mes collègues sont des femmes). Les touristes voyageant quand ça leur chante, nous nous escrimons parfois 18 heures par jour 15 jours de suite. Puis 10 jours sans rien. Puis 4 agences différentes réclament le même week-end du 22 au 23. Puis 3 jours sans rien. Puis trois Louvre de suite en deux jours. Puis… etc. Il y a des mois à 300 heures, des mois à 12 heures, des mois sans rien. Pendant « rien », nous touchions des indemnités. Jusqu'en 2014, le système fonctionna.

Mais, trahisons socialistes et mépris de classe libéral obligent, les conditions se dégradèrent vite, les bonnets blancs - blancs bonnets ébouillantant la grenouille (une grenouille mise dans de l'eau froide n'en sautera pas. Pas non plus quand on tiédit un peu l'eau. Mais de tiédissement en tiédissement, on l'ébouillante, la grenouille !). Les intermittent.e.s hors du spectacle furent frappé.e.s en premier, vu la combativité des intermittent.e.s du spectacle.

Pire, un œuf de serpent avait déjà éclos en 2009 : le statut d'auto-entrepreneur. On le prétendit créé pour aider les salariés (virils, travailleurs, pas flemmards, les ceusses qui se retroussent les manches et n'attendent pas de traverser la rue) à créer leur propre entreprise. En réalité, l'idée était de libérer les vraies entreprises, les vrais patrons, des lourdes chaînes appelées « cotisations sociales » et « protection de l'emploi » ; un autoentrepreneur touche zéro assurance-chômage et pas grand-chose pour sa retraite. Et comme il s'agit d'un fournisseur et non d'un salarié, on le prend et on le jette.

Dans mon métier, nous sommes une vaste majorité d'autoentrepreneuses, puisqu' aucune agence de voyage, hôtel, comité d'entreprise, municipalité, etc. ne veut salarier, même pour une demi-journée, une guide-conférencière.

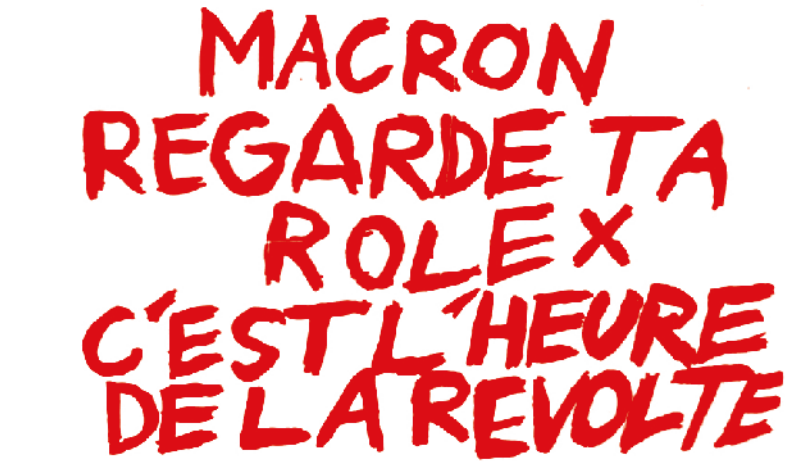
Puis le coronavirus frappa.

Longtemps.

Toute l'année 2020.

Zéro touriste. Zéro spectacle. Zéro restauration, zéro événementiel. Alors en 2021, pour des centaines de milliers de personnes, les indemnités chômage cessèrent d'être versées, puisque les heures de travail de 2019, celles qui avaient donné droit aux indemnités de 2020, étaient épuisées.

Il y a eu des divorces. Des suicides. Des retours chez Papa-Maman… à 45 ans. Des retours en coloc'. Des grossesses remises aux calendes grecques. Des expulsions. Jean-Louis Barrault a décrit la réaction gouvernementale il y a longtemps : « *la dictature c'est ferme ta gueule, la démocratie c'est cause toujours*. ». On écoute les protestations. On les écoute. Oui, on les écoute. Et d'ailleurs, on les écoute. Après quoi, on les écoute.



La colère monta.

Chez les guides-conférencières, une profession où beaucoup croient que « je-suis-du-côté-du-manche, en-tout-cas-je-ne-suis-pas-une-pue-la-sueur », nous nous retrouvions, aux grandes heures d'indignation, à battre le pavé à deux cent mètres du ministère du Travail, toutes ensembles, oh, bien trente. Membres pour la plupart du seul syndicat de combat de la profession, le SPGIC.

Et puis, la jonction se fit avec les maîtres d'hôtel, les extras, les accompagnatrices.

Et puis, « L'Odéon est occupé ! » L'Odéon ??? Comme en Mai ?

On y va !

Depuis le 4 mars 2021 15h, l'Odéon était occupé.

Par qui ? Par la CGT !

La CGT ? Oui, enfin, la CGT-spectacle. Mais, ô joie, ô bonheur, si la CGT a apporté expérience, ressources, sens pratique, dévouement, assiduité, ponctualité, organisation (excusez du peu !), elle n'a absolument pas phagocyté le mouvement, qui dès le départ, s'est voulu aussi ouvert que possible, d'abord à tou.te.s les intermittent.e.s de l'emploi (donc pas que du spectacle), et à toutes les autres luttes, à toutes les organisations, du moins celles qui se battent. « Dans le sillage des rond-points, occupons l'Odéon ». D'accord, les rond-points n'ont pas de sillage… mais tout le monde a compris

Et quelles excellentes revendications !

Par exemple : « les droits sociaux doivent être maintenus, renforcés et devenir des droits sociaux attachés à la personne, au bénéfice de tou·te·s, indépendamment de l'âge ou du parcours professionnel. » En clair, tout le monde, vraiment tout le monde, doit toucher des indemnités de chômage, dès qu'on ne travaille plus, quel que soit le nombre d'heures travaillées précédemment.

Et : « Le retrait, pur, simple et définitif de la réforme de l'assurance-chômage » Parce qu'il ne s'agit pas d'une réforme, mais d'une destruction. Le sociologue Matthieu Grégoire s'est livré à quelques calculs révélateurs : Bornée & Maquereau proposent des changements de calcul des indemnités qui n'ont l'air de rien. Mais…

> Pour avoir accès aux indemnités, avant, il fallait avoir travaillé 4 mois ; avec la réforme, 6. Or il y a des métiers où l'on ne travaille PAS 6 mois dans l'année (le mot « saisonnier », ça vous parle ?). Et l'accès aux indemnités, c'est souvent urgent. Un gosse, ça a faim aujourd'hui, pas dans six mois.

> Avant, une personne ayant travaillé 6 mois au SMIC (1230 euros net par mois) touchait 975 euros par mois (champagne !) ; mais avec la réforme ce sera 659 euros par mois (mousseux !).

22 JUIN : Quelle agréable surprise ! Le Conseil d'Etat, à la demande en référé des syndicats, a suspendu l'application de la « réforme » de l'assurance-chômage. Même la CFDT, la petite sœur du Merdef, avait refusé ce texte incohérent, absurde et cruel, c'est dire. Une guide-conférencière présente lors de l'audience a raconté que la présidente posait question sur question aux représentants du gouvernement, qui ne SAVAIENT PAS QUOI RÉPONDRE. Il se confirme que Bornée et Maquereau, en dépit de leur effort pour être aussi malfaisants que possible, sont des amateurs.

PERMITTENTS PERTURBATEURS

975 euros, pour une célibataire, c'est loyer + pâtes. 659 euros, c'est loyer ou pâtes. Et pour une célibataire avec deux mômes, c'est Restos du Cœur.

> Avant, le montant des indemnités correspondait au total des salaires perçus divisé par le nombre de jours travaillés ; avec la réforme ce sera le total des salaires perçus sur les 24 derniers mois divisé par le nombre de jours entre le premier et le dernier contrat ; ça, on n'y comprend rien, n'est-ce pas ? Mais ça signifie que le montant des indemnités versées pour un même montant de salaires perçus pourra varier… de 1 à 50 !

Si le saccage est bien mis en place le 1er juillet comme le souhaitent Bornée & Maquereau, 1, 7 millions de personnes vont perdre partiellement ou totalement leurs indemnités. Et ceci alors qu'en dépit des chiffres officiels, en 2019, 6 chômeur.se.s sur 10 n'étaient pas indemnisé.e.s. On passera à 8 sur 10 pas indemnisé.e.s ! Ces sans-emploi non indemnisé.e.s n'auront d'autres perspectives que le RSA, soit 565 euros 34 centimes par mois (cidre !).

En d'autres termes, Bornée et Maquereau veulent sciemment pousser des millions de gens dans la misère. Tenez-vous bien, les prestations versées au titre de l'indemnisation du chômage ont totalisé moins de 50 milliards d'euros en 2021 : donc moins que les 64 milliards d'euros d'augmentation de la fortune du seul Bernard Arnaud… ne parlons pas de François Pinault, Patrick Drahi, Liliane Bettencourt, Xavier Niel, etc.

Se battre. Mais séduire, charmer, aussi. Pas le pouvoir, bien sûr, le public.

Une lutte joyeuse attire plus de monde qu'un combat à la triste figure. De ce point de vue, quelle extraordinaire réussite que cette occupation ! J'ai vécu quatre ans dans la plus belle, la plus drôle, la plus inventive, la plus poétique occupation du monde, Christiania à Copenhague. À ma complète stupéfaction, j'ai retrouvé beauté, humour, invention, poésie à l'Odéon. Plus exactement, sur la place de l'Odéon, pendant les « agoras », AG ouvertes à tou.te.s. On y dansait. Vieux clous et jeunettes ; maîtres d'hôtel en cravate et Rosies en bleus de travail et gants de vaisselle jaunes ; travailleuses transgenres du sexe et intellos chauds bouillants ; Gilets jaunes à bedon et militants méchants ; blueswomen déchaînées et guides-conférencières déperlouzées ; poètes boliviens et clowns limousins, femmes de chambre ghanéennes et jardiniers de la Ville de Paris… on y a même dansé une danse collective (Nelken Line) inventée par Pina Bausch ! On y a dansé au son de groupes napolitains, colombiens, jazz, punk, blues, soul, rock, on-ne-sait-pas-ce-que-c'est-mais-on-s'en-fout-ça-t'agrippe-le-cul. On y a chanté. Chanté « El pueblo unido… » avec un orchestre philharmonique. El pueblo unido, les occupant.e.s le mimaient et le scandaient à chaque début d'agora, de là-haut, de la terrasse néo-classique de l'édifice néo-classique qu'est l'Odéon, et en bas, sur la place néo-classique, parfois sous le regard de flics en Robocop, ça dansait.

Et ça débattait.

Et ça écoutait Denis Gravouil, Samuel Churin, Barbara Stiegler, Bernard Friot, Christelle et Marc et Pierre et Victoria et Hacène et Sophie et une flopée de personnes équipées de cerveaux. Et les poèmes hurlés depuis la terrasse par d'excellentissimes acteurs. Et les récits terribles, poignants des auxiliaires de vie qui débarquent chez des clientes en plein Alzheimer qu'il va quand même falloir, très littéralement, torcher ; les récits terribles, poignants, et parfois exaltants (bravo les femmes de ménage des Batignolles !) de luttes venant de toute la France, dans toute la France. D'ailleurs, il y a eu 130 luttes et occupations électrisées par celle de l'Odéon. Parfois soutenues par les municipalités, parfois combattues comme à Rosny-sous-Bois où le maire a obligé les agents municipaux à tracter un torchon où était écrit « *théâtre occupé = culture sacrifiée* ». M. le Directeur du Théâtre National de l'Odéon, lui, ordonna à ses vigiles de garder toutes les grilles fermées pendant les 80 jours de l'occupation ; on ne pouvait parler aux occupant.e.s qu'à travers de lourdes grilles, comme au zoo ou au bagne. Et les lumières restaient allumées toute la nuit, là où dormaient les 42 occupant.e.s (par jour… mais au total 500 personnes sont passées par l'intérieur de l'Odéon). Qui ont bossé chaque jour, toute la journée, d'arrache-pied pour la convergence des luttes, pour faire venir aux agoras toutes ces personnes extraordinaires, pour que le mouvement tente de secouer le pays, pour se coordonner avec ces 130 autres lieux occupés ou réveillés.

Enfin, la réouverture des salles de spectacle arriva.

M. le Directeur pleura misère : les méchants occupants rendaient impossible la contemplation d'Isabelle Huppert dans *La Ménagerie de Verre*. Mensonge éhonté, les occupant.e.s ayant proposé un système qui n'aurait dérangé aucun spectacle. Alors, devant la mauvaise foi du laquais en chef, poudre d'escampette ! Le 23 mai, à 6 h du matin, sans prévenir, l'occupation s'évadait de l'Odéon, pas un papier gras, pas une rayure, aucun dégât.

Depuis, le combat continue, au 104.

L'agenda des luttes est sur occupationodeon.com…

Jean-Manuel Traimond

FROTTER, FROTTER, ILS ONT PAYÉ !

22 mois de lutte. Ce fut long, mais les femmes de chambre de l'hôtel Ibis Batignolles ont tenu bon. Elles n'ont jamais rien lâché face au groupe Accor, le géant de l'hôtellerie. C'est la plus longue lutte jamais menée par la CGT-HPE (Hôtels de prestige et économiques), et le groupe Accor a fini par plier.

Démarrée en juillet 2019, la grève des salarié-e-s a connu deux temps : d'abord huit mois de grève, puis crise sanitaire oblige, chômage partiel, ce qui ne les a nullement empêchées de poursuivre régulièrement les rassemblements devant leur lieu de travail et les différents autres établissements appartenant au groupe Accor, pour revendiquer leur internalisation dans leur lieu de travail, en finir donc avec la sous-traitance, et en même temps (comme dirait l'autre) exiger la révision de leurs conditions de travail avec les augmentations salariales qui en découlent.

Cette grève était dans la lignée d'une autre qui avait duré trois mois, une lutte victorieuse des employées de l'hôtel Park Hyatt Vendôme (rue de la Paix à Paris) ; c'est à cette occasion que nous, (militants du groupe FA - Salvador Seguí) avions rencontré ces femmes de chambre et leur syndicat CGT-HPE, que nous avions suivi et soutenu leur action. Et c'est tout naturellement que nous avons suivi, soutenu y compris financièrement (à la mesure de nos faibles moyens), les grévistes de l'hôtel Ibis Batignolles. Et c'est dans le cadre de cette lutte que nous les avions reçues pour parler de leur combat dans notre librairie Publico. Dans le même temps, Radio Libertaire leur donnait aussi la parole dans l'émission *Femmes libres* animée par le groupe FA - Pierre Besnard.

Puis les mois ont passé, le conflit perdurait d'autant plus qu'en raison de la crise sanitaire (toujours elle) et de ses conséquences (fermeture des hôtels et restaurants), le groupe Accor annonçait un plan de restructuration (sociale qu'ils disent) prévoyant des centaines de suppressions d'emplois.

Alors patron, prêt à céder ?

Les négociations qui étaient bloquées depuis des mois ont finalement débouché ce mois de mai sur un accord entre STN (Sous-traitance nettoyage) le groupe Accor et le syndicat CGT-HPE. Si la sous-traitance n'est toujours pas supprimée (pas encore, mais ce combat est toujours à l'ordre du jour), les revendications salariales et les conditions de travail constituent une réelle victoire des salarié-e-s :

> augmentation des salaires de 250 à 500 euros par mois
> prime de panier de 7, 30 euros par jour
> obtention d'une pause de 30 minutes
> baisse des cadences : 3 chambres par heure au lieu de 3 et demi (pour les grandes chambres la cadence descend à 2 par heure)
> tenues de travail fournies et entretenues par l'employeur (STN)
> installation d'une pointeuse pour comptabiliser exactement les heures travaillées et en finir avec les heures supplémentaires non payées
> mise en place de deux délégués de site (avec 15 heures de délégation)
> réintégration de deux CDD rompus illégalement pendant la grève
> annulation des mutations de dix salariées en restriction médicale

Protégez-nous de la confédération, le patron on s'en charge…

Une victoire historique donc, pour ces femmes de chambre dans leur combat commencé en juillet 2019 et qui s'est achevé en mai 2020 avec la signature d'un protocole d'accord satisfaisant la quasi-totalité de leurs revendications. Combat contre STN et le groupe Accor, mais pas seulement. Comme si ça ne suffisait pas, les grévistes et leur syndicat CGT-HPE ont eu maille à partir avec les réformistes syndicaux à l'intérieur même des structures de leur confédération (UD-CGT Paris, URIF-CGT, US Commerce), qui ne cessaient de leur seriner « *Vous ne pourrez pas gagner* » et qui ont employé les méthodes les plus tordues pour saboter cette lutte des grévistes, femmes, immigrées, de couleur, se battant contre l'exploitation, le harcèlement moral et sexuel. On le sait évidemment, la vie syndicale n'est pas un long fleuve tranquille, et les combats menés peuvent être parfois « freinés » (pour le dire gentiment) par certains cadres de structures hiérarchiques. Mais rien n'a arrêté ces femmes qui étaient « invisibles » et qui, au long des mois, sont apparues au grand jour au cours des nombreux rassemblements revendicatifs et souvent festifs, nous rappelant que la grève c'est sérieux mais pas triste.

En ces temps d'attaques contre le prolétariat à coups de « réformes » du gouvernement, d'arrogance du patronat, nul doute que cette victoire fera date. Elles chantaient à l'adresse de leur employeur : « *Frotter, frotter, il faut payer !* », elles ont conclu cette longue lutte victorieuse en chantant désormais : « *Frotter, frotter, ça a payé !* ». Qu'elles soient remerciées pour leur courage, leur ténacité, et pour avoir redonné un sens à la lutte des classes. Bravo à elles.

Ramón Pino

ROBOCRATIE
DES ROBOTS VÉGANS… OU PAS

À chaque instant, un être biologique ou un robot autonome brûle de l'énergie. Il leur faut sans cesse en retrouver ! Pour certains robots c'est très simple : ils mangent.

Un humain doit chaque jour trouver de l'ordre de 1200 calories, alors qu'un robot autonome peut *décider* en cas de besoin d'une consommation énergique infinitésimale – une manière d'hibernation – et n'activer que les capteurs nécessaires au maintien de son intégrité. De plus, s'il est *purement mécanique* un robot privé d'énergie s'arrêtera simplement ouvrant la possibilité d'une simple réanimation.

Est-ce qu'un robot mange avec ses doigts ?

Malgré tout, la question énergétique est critique pour les robots autonomes ; la plupart utilisent des batteries rechargées sur une base dont l'emplacement est mémorisé, ou mieux, directement à partir du flux solaire. Mais les robots anglais du Laboratoire de Robotique de Bristol vont plus loin : pour s'alimenter… *ils mangent*. Le projet EcoBot explore les voies biologiques de l'autonomie énergétique. Ses créatures mi- mécaniques, mi- vivantes sont équipées de cellules à combustible microbien[1] propres à la digestion. Une culture bactérienne analogue à la flore intestinale est intégrée au sein d'un dispositif électro-chimique qui utilise l'oxygène puisé dans l'air ambiant pour transformer la nourriture digérée en électricité que le robot utilise alors pour interagir avec son environnement.

Un susucre pour le robot… ou une mouche !

Le premier EcoBot, en 2002, se déplaçait, captait et communiquait la température ambiante jusqu'à une distance de 30 mètres. Mais surtout, il se nourrissait du principal carburant de la vie animale :

ECOBOTIII

le sucre. Un robot plutôt simple qui se déplaçait par à-coups mais complet et totalement autonome. EcoBot I était une première mondiale : un robot autonome sans batterie.

Mais le sucre est un aliment déjà raffiné, introuvable tel quel dans la nature, EcoBot I trichait ! Son descendant, EcoBot II se rapproche donc du réel en devenant omnivore ; il se nourrit de mouches et de fruits pourris. Et mieux encore, EcoBot III gère le cycle complet en déféquant ; ce qui attire les mouches ! Comparées aux batteries, cette technologie en est encore à son premier âge, mais il est certain que ces MFC pourront propulser des robots en continu pendant des années. Une MFC isolée a déjà fonctionné sans arrêt 5 années durant.

Un tel robot qui s'en prend à toi ne te lâchera pas, sauf si tu le détruis.

Hépha Istos

1. Une Pile à Combustible Microbienne (MFC pour *Microbial Fuel Cell*) est un système bio-électro-chimique qui produit un courant électrique en utilisant des bactéries et un oxydant comme l'oxygène.

ERRARE HUMANUM EST…

Suite à une erreur de manipulation, l'article « Sortez monsieur ! » paru dans le *Monde libertaire* de juin (page 33) a été tronqué de sa conclusion forcément nécessaire. La voici donc :

Par ici, la sortie

Une demi-heure après, au café situé à l'angle de la rue du Bac et de la rue de l'Université, la police ayant été appelée, elle a constaté : l'attachement pour moi de mes élèves, avec lesquels j'entretenais une relation intellectuelle de respect et d'attachement mutuel ; les injures du futur repreneur à mon encontre (« Sale petit con ! ») ; la violence du futur repreneur en direction de mon épouse, elle-même intervenante à l'école : « Vous ne faites plus partie de l'équipe non plus ! » répétait-il, le doigt pointé vers elle, sans savoir qu'il parlait de lui-même ; la conduite injurieuse de *la nouvelle directrice de l'école* à mon endroit : « Je vais déposer plainte pour agression physique… » – ce à quoi l'une de mes élèves (de quinze ans) n'a pu faire autrement que de lui rétorquer en riant (amèrement, certes) : « Vous êtes une sale menteuse, madame ! »

Cinq jours plus tard, ceux que nous appelions déjà les « ex-futurs directeurs de l'école » retiraient leur offre de rachat. Un autre repreneur l'emportera ensuite. C'est un bon capitaliste aussi, il fait partie d'un groupe, mais au moins il respecte l'histoire de l'école et l'enseignement spécialisé qu'on y prodigue, quand les autres programmaient de supprimer des classes et des niveaux, de mettre un terme à l'alternance, et, bien sûr, d'augmenter les frais d'inscription…

Exclusion totale
Culture à deux vitesses

Elle nous a aussi frappés, vidés de l'une de nos cordes essentielles : la vie culturelle, et surtout le spectacle vivant. Elle nous a aussi frappés, vidés de l'une de nos cordes essentielles : la vie culturelle, et surtout le spectacle vivant.

Sans compter évidemment le ravage social imposé aux acteurs.rices, technicien.nes, intermittent.es du spectacle, la pandémie a notamment mis en relief, par sa violence, l'inexistence ponctuelle pour les populations les plus démunies, de cette expression artistique, comme pour l'ensemble de la population d'ailleurs.

Mais on ne les a pas entendues, ces dernières, ou faiblement, sur ce créneau : car ne pas assister à un spectacle vivant : théâtre, opéra, concert, danse… fait intégralement partie de leur vie au quotidien, sur un an, sur toute une vie ! Rien n'a vraiment changé !

Et il importerait d'y réfléchir, et vite !

Sur des études réalisées pendant cette période, depuis l'apparition du virus, pendant la crise sanitaire donc, ce manque n'aurait atteint qu'un individu sur trois.

Ce qui pourrait paraître dissimulé d'ordinaire, là, par une égalisation dans la frustration, ressort paradoxalement avec plus d'acuité.

Comment ? Une privation de vie culturelle, en chair et en os, atteint une partie non négligeable de la société, et celle-ci, globalement, n'en souffrirait pas, ou en tout cas, ne l'exprimerait que faiblement !

Bien sûr, les raisons les plus évidentes en sont bien connues ; parmi celles-ci :

> tout d'abord, le coût souvent prohibitif des spectacles
> les faibles moyens de l'enseignement de l'art à l'école
> coût rédhibitoire des activités culturelles, pratiquées à l'échelon amateur
> inadaptation des lieux culturels aux non-initiés…

Chasse gardée !

Les études sociologiques ont montré que les pratiquants assidus et les spectateurs les plus réguliers se comptent notamment dans les classes dites hautes, pour lesquelles ces pratiques appartiennent à leur lignage ; ils en sont les légitimes possesseurs, dépositaires. Les autres couches de la population, classes moyennes, sont « tolérées » dans ces lieux d'art vivant, ou même saisi comme les musées, galeries d'art…

Les autres, les laissés pour compte en sont chassés par l'ambiant feutré, les codes…qui leur font bien comprendre, ajouté au faible héritage culturel qu'on leur renvoie comme par plaisir sadique, qu'ils ne sont pas désirés ici. Chasse gardée !

Va encore, si c'est une visite scolaire qui « honore » ces lieux, mais qu'on ne les y reprenne pas.

À ceux-ci, les pouvoirs en place leur proposent généreusement, la TV (c'est bien assez pour eux !), avec Koh Lanta…

Bien sûr, les grandes fêtes populaires comme les festivals des arts de la rue regroupent tous les types de public et chacun y a

sa place, surtout s'ils sont entièrement gratuits. Mais l'atmosphère y est autre, car les clivages sociaux, l'espace d'un moment, sont aplanis. L'hostilité de classe y est moins prégnante. Mais cela ne change rien au problème de fond ; car les retombées en termes de fréquentation des lieux de spectacle vivant, le reste de l'année, restent identiques.

Rappelons-nous la politique culturelle menée par Frédéric Mitterrand notamment (ministre de la Culture de Sarkozy), qui, en place de la « Culture pour tous » et constatant son échec, préconisa dans son discours du 19.1.2010, une « *Culture pour chacun* », c'est-à-dire visant à conforter chaque individu dans son intime, ses acquis, contre l'ouverture, la curiosité.

Il n'est pas inutile de terminer ce constat d'exclusion culturelle par un petit rai de lumière sur la pratique de la lecture.

Là aussi, elle s'écroule ; oh ! Pas pour tout le monde… En 1988, les « pratiquants » de 15 ans et + étaient 73 % environ à avoir lu au moins 1 livre dans l'année. En 2018, ils n'étaient plus que 62 %.

En BD, on constate la même descente : seuls 20 % des adeptes avaient lu une BD en 2020, contre 41 % en 1988.

En 2018, les gros lecteurs, soit + de 20 livres par an, se recrutaient surtout chez les cadres et diplômés du supérieur, soit 3 fois plus nombreux que chez les ouvriers, employés et titulaires d'un CEP. (CQFD une fois de plus).

Donc, lorsque l'on évoque les rapports de domination d'une classe sur les autres, elle est totale :

économique, politique, culturelle.

Les privés de tout, le sont vraiment et toute leur vie, hormis les rares exceptions, mises en évidence, qui peuvent s'échapper par le haut.

Bien évidemment, là aussi, il n'y a pas de hasard : la construction de cette société capitaliste, exploiteuse, réserve les meilleures attributions à une classe (qui se reproduit dans tous ses aspects) et les miettes aux autres.

C'est à cette seule condition qu'elle peut se maintenir !

Car enfin, il vaut mieux un minimum de personnes cultivées, non ?

Guy
Groupe de Rouen

Israël : vers la fin de l'État « juif » ?

Vous pouvez lire ce qui suit. Il ne s'agit pas d'un texte antisémite ou antisioniste. Les Juifs israéliens s'en chargent. Ce qui suit et sera entre guillemets, est juste la collation de faits rapportés par la presse israélienne.

Connaissez-vous un seul pays où le chef des services secrets rappelleraient à l'ordre la classe politique de son pays ? Non bien sûr, sauf si vous vous teniez au courant de ce qui se passe en Israël. Que dit-il ?

« *Nous avons récemment constaté une grave augmentation et une radicalisation du discours violent et incitatif, en particulier sur les médias sociaux, ce discours peut être interprété par certains groupes ou individus comme autorisant des activités violentes et illégales et peut même conduire à des atteintes aux personnes. Il est de notre devoir de lancer un appel clair et décisif à la cessation immédiate des discours incitatifs et violents. La responsabilité de contenir le discours repose sur les épaules de chacun d'entre nous.* »

Cet appel intervient à un moment très particulier, exceptionnel de la vie du pays, moment où se mêlent des événements religieux, guerriers et politiques.

Une passerelle s'effondre

Le 30 avril 2021 des milliers de juifs orthodoxes intégristes dit « Haredim » se réunissent au Mont Meron, lieu sacré où se trouve la tombe d'un maître mystique juif du deuxième siècle de notre ère, Rabbi Shimon bar Yochai. C'est un pèlerinage annuel. Cette fois-ci, une passerelle s'effondre sous le poids des pèlerins. Il y aura 45 morts.

Un endroit sacré est envahi

Le 10 mai 2021, des émeutes opposant de jeunes Palestiniens aux forces de police israéliennes ont lieu sur l'Esplanade du Mont du Temple. Cela fait suite aux pressions exercées par des groupes juifs d'extrême- droite pour expulser des Palestiniens de Cheikh Jarrah dans la vieille ville. À Gaza, le Hamas décide de soutenir les émeutiers en envoyant des nuées de fusées contre Israël. En riposte, l'armée israélienne bombarde Gaza. Dans les villes israéliennes où Juifs et Arabes vivaient dans une coexistence plus ou moins bien acceptée, des émeutes ont lieu, initiées pour beaucoup d'entre elles par des groupes de juifs intégristes. Le mythe d'un pays pacifié s'effondre. Une nouvelle guerre a lieu qui se termine par les victoires militaires israélienne et stratégique du Hamas. 83 morts palestiniens, 7 israéliens.

Un chef est remplacé

Dimanche 13 juin 2021, un nouveau gouvernement est institué à Jérusalem. L'impopularité de Netanyahou et ses forcings permanents d'une part, et l'effritement des partis présents à la Knesset d'autre part, ont conduit à la fin de son règne dans des conditions particulières. Pour la première fois dans l'histoire du pays, un gouvernement, dirigé par un leader nationaliste de la droite dure, est élu par une majorité reposant sur le vote d'un parti arabe islamique, le Ra'am.

Et maintenant ?

Que devient un pays qui veut être juif avec un gouvernement qui n'existe que par la volonté d'un parti islamique et une opposition frénétique de juifs *haredim* et de Juifs fascisants ? Un pays qui vient de gagner une guerre et de la perdre politiquement, dans une société fracturée ? Le nouveau gouvernement va devoir faire face à plusieurs défis.

La question religieuse

Il va tenter de mettre sur pied une commission d'enquête pour déterminer ce qui s'est passé au Mont Meron et chercher les responsabilités. Ce qui pourrait aller de soi dans n'importe quel autre pays est, en Israël, une quasi impossibilité tant les hommes en noir sont plus qu'hostiles à une telle intervention dans leurs affaires.

« *Depuis la catastrophe, plusieurs anciens chefs de la police ont décrit Meron comme une sorte d'installation extraterritoriale. Il était administré par plusieurs groupes ultra-orthodoxes [...] Le mont est contrôlé par toutes sortes de groupes étranges de rabbins et autres. L'échelon politique est tellement terrifié par eux qu'il est impossible d'imposer un contrôle approprié. [...] Les policiers n'avaient guère de prise sur la participation. Ils ne pouvaient que se préparer du mieux qu'ils pouvaient chaque année à ce que les foules de fidèles envahissent le site, et croiser les doigts.* »

Il y a là tous les critères qui pourraient qualifier de mafieux les décideurs en noirs qui imposent au reste de la population une vision plus que rigoriste du judaïsme. Les Haredim sont la partie de la population du pays qui fut la plus hostile à toutes les mesures mises en place pour lutter contre le Covid. C'est en leur sein que l'on trouve les groupes d'activistes extrémistes que la presse israélienne, comme européenne, rechigne à qualifier de fascistes. Ces groupes sont au cœur des émeutes qui sont survenues dans les villes israéliennes ayant des populations mélangées. Ils sont aussi opposés à la présence de femmes au Mur des lamentations avec le saccage de leurs livres de prière et de leurs rouleaux de la Thora, ainsi qu'à leur présence dans les détachements militaires qui viennent les défendre.

Les plus déterminés parmi les membres du nouveau gouvernement désireraient rappeler à l'ordre ces groupes, revoir leur participation au service militaire en particulier. Tâche impossible pratiquement, tant les Haredim sont la marque d'un judaïsme immémorial et la justification de l'existence même d'un État juif.

D'un État laïque à un État juif...

Il a fallu un débat houleux pour que le 19 juillet 2018 le Parlement israélien, la Knesset, adopte la loi litigieuse sur l'État-nation, qui pour la première fois consacre Israël comme « le foyer national du peuple juif » dans les Lois Fondamentales, qui ont une va-

MANSOUR ABBAS, LEADER DU RA'AM

leur quasi-constitutionnelle. Cela par 62 voix pour et 565 contre. Pour cela la pression des droites traditionnelles, extrêmes et religieuses, a été déterminante. « *Cependant, ses détracteurs estiment que la loi est discriminatoire contre les Arabes israéliens et les autres minorités* ».

De fait si ce n'est de jure, cette loi instaure un apartheid qui ne dit pas son nom. Il y a désormais deux types de citoyens israéliens, les Juifs et les autres. C'est enfin la victoire de Jabotinsky, ce théoricien du sionisme radical qui déclarait en 1923 : « *Cette colonisation ne peut, par conséquent, continuer et se développer que sous la protection d'une force indépendante de la population locale, un mur de fer infranchissable par la population indigène. Voici, in toto, notre politique pour les Arabes. La formuler autrement ne serait que de l'hypocrisie* ». Un retour en arrière ne semble plus possible, puisque cette loi fait partie dorénavant des Lois Fondamentales qui servent de constitution. Pourtant, que faire de cette partie de la population qui n'est plus reconnue ? Déjà une législation particulière est en train de voir le jour comme le montrent ces décisions prises à propos des maisons de Cheikh Jarrah.

Petit rappel des faits. Le 9 mai 2021 la Cour suprême reporte une audience à propos de ce qui suit : « *Plus de soixante-dix Palestiniens du quartier de Sheikh Jarrah vont être expulsés dans les semaines à venir, au profit d'Israéliens juifs de droite. Les Palestiniens vivent illégalement dans des maisons construites sur des terrains que les tribunaux ont jugé appartenir à des associations religieuses juives avant la création d'Israël en 1948* ». La même décision concernant les maisons appartenant à des Arabes lors de la même période ouvrirait la porte au retour de ceux qui furent expulsés alors…

Annexion ou absorption ?

Reste la question irritante des Palestiniens. L'histoire montre que dès l'origine du sionisme la présence d'Arabes sur place était ignorée. Une solution demeure, celle scandée par des extrémistes juifs lors de la « marche des drapeaux » du 15 juin 2021 dans Jérusalem « *Le peuple éternel ne craint pas un long chemin* », ont chanté les manifestants, munis de drapeaux bleu et blanc. Des cris « *Mort aux Arabes* » ont percé de la foule.

La situation générale de cette bande de terre qui s'étend du Jourdain à la mer est de fait inextricable. De bonnes âmes continuent à croire que la *solution à deux États* reste souhaitable, de l'ordre du possible. C'est ne pas prendre en compte tout à la fois la situation politique palestinienne et son fonctionnement économique. Officiellement, il y a à Ramallah une Autorité palestinienne, aux mains du Fatah, qui fait office de gouvernement local reconnu internationalement, et une enclave, Gaza, dirigée par un parti islamique, le Hamas. Le lecteur me permettra la réflexion suivante. Aux temps déjà bien anciens du siècle dernier, les partisans des communismes chinois et soviétique prétendaient que c'étaient alors des pays libérés du capitalisme et souhaitaient la même chose pour nos pays occidentaux. D'accord ou pas, la question n'est pas là. Gaza est-elle l'endroit où règne la justice et le bon vivre ? Ceux qui partent en guerre ou en manifestation pour défendre cette enclave y perçoivent-ils les prémisses d'une société libérée ou juste un endroit martyr comme il y en a plein dans notre monde d'aujourd'hui ? Régulièrement des annonces d'élections se font jour en Palestine, tout aussi régulièrement ces élections sont reportées. Ni le Hamas ni le Fatah ne veulent ni n'ont les moyens de se livrer à ce petit jeu avec les risques que cela comporterait. Il semble que d'autres voix se font entendre si on en croit cette tribune publiée sur le site Orient XXI qui pointe « *la convergence d'intérêts du Hamas et d'Israël pour tuer dans l'œuf la mobilisation populaire* » suite à l'affaire de *Sheikh Jarrah.*

La réalité économique montre une porosité indéniable entre Israéliens et Palestiniens. 100 000 de ces derniers seront vaccinés puisqu'ils travaillent de l'autre côté du mur. Des dizaines de milliers d'autres travaillent dans les colonies ou bien illégalement en Israël. Leurs salaires vont de 70 à 100 dollars par jour contre 20 à 30 dans les entreprises palestiniennes. Le nouveau Premier ministre a annoncé qu'il ferait de son mieux pour mettre en place des initiatives susceptibles d'améliorer l'existence des Palestiniens mais il ne propose rien en ce qui concerne un pouvoir palestinien, mains-d'œuvre israélienne plus palestinienne plus philippine, chinoise, ukrainienne ouvrent des possibilités de luttes de classe, peut être !

Pierre Sommermeyer
Individuel

Algérie : un féminisme de haute lutte

Parce qu'elle a été systématiquement minorée par une histoire faite par et pour les hommes, il a fallu une constance à toute épreuve de la part de femmes pour rendre visible leur présence active, créatrice, originale dans la politique, les luttes sociales, le syndicalisme, les sciences et les arts, jusque dans les diverses mythologies dominées par le pouvoir du mâle.

Les mouvements féministes, ou les luttes que l'on peut définir sous ce terme générique, partout dans le monde, se manifestent avec une vigueur inégalée, en Amérique latine, aux États-Unis, en Europe, en Afrique… Qu'en est-il en Algérie ?

Dans l'histoire douloureuse de l'Algérie ont toujours émergé de grandes figures féminines, celles de la Kahena-Dihya au VIIe siécle, cheffe militaire qui souleva les tribus berbères contre l'invasion des arabes Ommeyades, de Tin Hinan, reine ardentes des Touaregs, de Lalla Fadhma N'Soumer une des grandes figures de la résistance aux colonisateurs français au XIXe siècle (du nom de cette femme qui en 1857 cassa tous les tabous, conduisit un soulèvement de 7000 hommes contre les troupes françaises). Ce sont les plus connues.

Plus récemment, il y a les combattantes de la guerre de décolonisation qui y ont joué un rôle considérable, les Moudjahidate (combattantes) Hassiba Ben Bouali, Louisette Ighilahriz, Hassiba Ben Bouali, Djamila Bouhired, Djamila Boupacha, Alice Cherki… Âgées maintenant, on voit encore certaines d'entr'elles manifester dans les rues, et soutenir indéfectiblement les revendications du mouvement féministe. On peut même se demander si leur « panthéonisation » n'est pas une façon de signifier qu'elles sont hors norme, renvoyant la masse des femmes à une « normalité » sociale de dépendance.

Leur histoire est une histoire de sang et de courage. Et pourtant…

Et pourtant…… Et pourtant, elles sont toujours minorées « … *moitié du peuple algérien… oubliée des historiens, des acteurs et des témoins de cette guerre* » — dit l'historienne Djamila Amrane en parlant de la guerre de libération nationale — en butte à un patriarcat qui a tout façonné, interprété, essentialisé, dans toutes les sphères sociales, les cantonnant à la périphérie des centres de décision.

Pour celles-ci, qui sont connues, combien de dizaines de milliers de femmes ignorées, infirmières des maquis, paysannes des douars cachant les armes et les combattants, passeuses de message et d'armes, femmes de ménage allant au renseignement ? L'universitaire Natalya Vince dans ses recherches note que « *la proportion des femmes reconnues sous-estime largement la contribution considérable des femmes rurales* » à la lutte. Sur 336 784 anciens combattants reconnus par le ministère des Moudjahidine algérien seules 10 949 femmes sont pensionnées.

PHOTO : GEORGE RIVIÈRE

Et pourtant ces femmes-là, honorées par des plaques de rues et d'avenues, seront — à l'Indépendance — renvoyées au fourneaux et aucune d'entr'elles n'aura de place déterminante dans les sphères du pouvoir politique de l'Algérie indépendante. Il en va d'ailleurs de même en France, comme l'explique l'historienne Christine Levisse-Touzé, relevant que sur 1 038 « compagnons de la libération », « seuls six sont des femmes ».

Un combat renouvelé

Dans l'été 1984, en catimini, malgré la mobilisation d'associations de femmes, le parlement FLN (parti unique à l'époque) vote le Code la famille, code du statut personnel, qui - en contradiction avec la constitution qui instaure l'égalité des droits, tout en précisant quand même que l'Islam est religion d'État (article 2 de la Constitution) - se fonde précisément sur la loi islamique (Charia) pour rendre les femmes mineures à vie et dépendantes du bon vouloir des hommes.

Dès lors la revendication de lois *civiles* et égalitaires, l'abrogation du code de la famille, va devenir un des curseurs de la lutte démocratique avec celle la reconnaissance de la diversité culturelle.

On voit clairement que la lutte des femmes est un mouvement de fond qui traverse les générations, celle de la guerre de libération (Moudjahidate), celle du Code de la famille/code de l'infamie selon le slogan, celle de la jeune génération qui reprend le flambeau avec de nouveaux outils et de nouveaux contenus se rajoutant aux anciens : affirmation de la diversité des genres, lutte contre les féminicides, éco-féminisme, relations nord-sud.

Le carré féministe qui regroupait plusieurs générations de femmes, dont des moudjahidates, eut ainsi à supporter agressions physiques, insultes, rejet, mais résista toujours en exigeant des lois civiles égalitaires.

En face, en opposition ou en guerre déclarée, de multiples adversaires se sont dressés.

PHOTO : GEORGE RIVIÈRE

Des antiféministes inattendus

Le premier adversaire est l'État lui-même, qui a généré et entretenu le Code de la famille, et — sur fond de répression du mouvement social — fait des concessions fondamentales aux islamistes et aux secteurs les plus conservateurs de la société. Il est d'ailleurs significatif que pour les prochaines élections législatives, en juin 2021, la parité qui avait été concédée ait même disparue !

Le second est l'islamisme, pour qui la femme est un être secondaire, essentiellement lié à la reproduction de l'espèce, impur par essence, butin toutefois, et qui utilise tous les moyens, y compris l'assassinat, pour arriver à ses fins : détruire cette âme de la résistance algérienne, l'essence même de son histoire, de sa culture traditionnelle, pour importer des modèles exogènes, wahhabites, et en faire un État islamique.

Le troisième a été… ou est encore, une gauche pour laquelle ce qui ne s'appelait pas encore féminisme a souvent été considéré comme mineur, marginal, voire diviseur, et en tout cas secondaire par rapport à l'essentiel du mouvement social. Cela peut paraître paradoxal et peu compréhensible si on ne comprend pas le patriarcat comme un modèle structurant, intériorisé. La vision patriarcale a largement traversé le mouvement socialiste, y compris le mouvement libertaire. Le cas de Proudhon est emblématique qui, dans « La pornocratie ou les femmes dans les temps moderne » refuse à celles-ci « *toute espèce de droit et d'initiative politique* », déclarant que « … *pour la femme, la liberté et le bien-être consistent uniquement dans le mariage, la maternité, les soins domestiques, la fidélité de l'époux, la chasteté*. » Position sexistes extrêmes que récuseront certes Marx et Bakounine, sans toutefois en faire un sujet important et en refusant par exemple que les femmes de la 1er Internationale puissent y avoir une existence spécifique.

Pendant la révolution espagnole de 1936 il est significatif qu'à l'intérieur du mouvement dit républicain (POUM, PSUC) les organisations féminines n'aient eu qu'un rôle de soutien et qu'au sein même du mouvement libertaire, théoriquement égalitariste, les militantes aient de telles difficultés à s'imposer, à s'exprimer dans les congrès, qu'elles se constituèrent en mouvement spécifique : les « Mujeres libres ».

En Algérie, dans « le camp démocrate », pendant le gigantesque mouvement de contestation sociale qui pendant deux ans a occupé la rue chaque vendredi, depuis février 2019, l'affirmation d'un mouvement féministe spécifique, identifié sous le nom de « carré féministe », nourrissant le mouvement de ses revendications égalitaires, a suscité bien des remous et bien des critiques. Reprenant la vieille antienne des lendemains qui chantent, les « ce n'est pas le moment », « cela divise le mouvement », participent à désincarner le mouvement, à diluer son contenu concret dans un dégagisme généralisé. Mais comment pourrait-on s'identifier à un mouvement s'il n'est pas porteur d'un projet de société et qu'il ne nous reconnaît pas ? Comment éclairer ce projet s'il n'est pas basé sur l'expression claire des revendications des opprimé.e.s, et comment pourrait-il être porté sinon par les opprimé.e.s eux/elles même ? N'est-ce pas ainsi que la classe ouvrière a du s'imposer dans sa spécificité face à la démocratie bourgeoise ? Que les colonisés, une fois l'illusion assimilationniste dévoilée, ont pu conquérir leur indépendance ? Il suffit de relire Aimé Césaire. Ou Frantz Fanon. « Il n'est pas de sauveur suprême / Sauvons nous nous-même… »

Et pourquoi en serait-il différent pour les féministes ?

Le féminisme fait peur… ou réjouit

Oui, et pourquoi ?. Parce que le système patriarcal y trouve un danger de mort et la théorie révolutionnaire qui lie théorie et pratique, individu et collectif un accomplissement. Car il établit une horizontalité, une transversalité, en traquant les mécanismes de domination dans les racines même de la vie quotidienne, la famille, le couple, l'éducation, la sexualité, le langage, le productivisme conquérant et sans limite. Il renverse la pyramide des pouvoirs, et refuse la séparation du privé et du collectif. Parce que, combattant tous les mécanismes de domination, il est parvenu à une remise en question de toute la société. Dans son numéro de février 2021 la revue « Chroniques noir et rouge » fait ce constat « … *c'est grâce au féminisme général que les anarchistes ont retrouvé leur propre histoire oubliée* ».

Comme le dit Feriel Lalami dans la revue Recherches féministes : « … *il ne s'agit pas de chercher à gagner d'avantage de place dans le monde des hommes mais de se projeter dans l'invention d'une autre société.* »

Georges Riviere
Juin 2016

C'est à la confluence de la revendication égalitaire, du collectif réinventé, du l'anticapitalisme, de l'écologie et du refus de toute forme de domination, que se situe la démarche d'une militante de l'association Tharwa N'Fadhma N'Soumer que nous avons rencontrée.
(Article dans le *Monde libertaire* de septembre. NDLR).

CHANSON ET ANARCHIE
Une longue histoire

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, les rescapés des anciennes Fédération anarchiste et Union anarchiste, qui s'étaient auparavant rencontrés clandestinement, sous l'Occupation, se retrouvaient pour mettre sur pied la nouvelle Fédération anarchiste.

Loin d'avoir la masse militante dont disposaient les organisations politiques classiques, et ne pouvant compter sur les bienfaits d'un grand pays frère pour assurer sa trésorerie, ce mouvement libertaire, comme toujours et comme partout, ne pouvait compter que sur ses adhérents et sur le soutien de ses sympathisants pour faire vivre ses œuvres. Très vite, néanmoins, des liens très forts se nouèrent entre ce mouvement libertaire et le monde artistique et littéraire de l'époque. Nombre d'écrivains, de chansonniers et d'artistes divers se montrèrent très proches des anarchistes, qui purent se tourner vers eux et entamer dès lors une longue période de rencontres et de galas de soutien où chacun dans son domaine apporta son aide désintéressée à une organisation peu argentée. En témoignent les innombrables articles, le plus souvent signés par Suzy Chevet ou Jean-Ferdinand Stas, publiés dans *Le Libertaire* puis *Le Monde libertaire,* dont les colonnes étaient alors très ouvertes à une vie culturelle retrouvée.

Mais c'est incontestablement vers la chanson et ses auteurs, compositeurs et interprètes, que la Fédération anarchiste se tournera pour assurer le gros des programmations des soirées de soutien à son journal. Celles-ci connaîtront très vite un succès immense, favorisé par ce qui allait devenir très vite l'âge d'or des cabarets Rive gauche et la notoriété grandissante de deux artistes majeurs, Georges Brassens, lui-même ancien adhérent de la Fédération anarchiste et rédacteur du *Libertaire* sous divers pseudonymes, et bien sûr Léo Ferré. Tous deux demeureront longtemps fidèles à ces soirées de gala, organisées le plus souvent dans la célébrissime salle de la Mutualité, au cœur de Paris, ainsi qu'au Moulin de la Galette, à Montmartre.

Mais ces deux piliers de la chanson ne furent pas les seuls à mettre bénévolement leur talent au service d'un mouvement auquel ils restèrent attachés leur vie durant. Il n'est que de consulter les archives du *Monde libertaire* pour se rendre compte de l'extrême richesse des programmations offertes en ces temps-là, dont Suzy Chevet, une militante du groupe montmartrois Louise-Michel, fut la grande organisatrice.

On lit avec ravissement les noms de tous ces artistes dont la venue sur scène était annoncée au public, suivant un rite qui paraîtrait aujourd'hui quelque peu désuet, par des présentatrices telles Simone Chobillon, Simone Bartel ou Francine Dartois. En voici une liste non exhaustive, certains bien oubliés mais qui devraient réveiller des souvenirs agréables chez les lecteurs d'un certain âge :
1953 : Robert Rocca, Marc et André
1954 : Suzanne Gabriello, Jean Carmet, Pierre Dac
1955 : Boris Vian, Pierre Louki, Pia Colombo, Marianne Oswald
1957 : Raymond Devos, Catherine Sauvage, Yves Deniaud
1958 : Jean Yanne, René-Louis Lafforgue, Ginette Garcin, Barbara
1959 : Colette Renard, Les Garçons de la rue, les Machucambos
1960 : Monique Morelli
1961 : Boby Lapointe, Léo Campion, Francesca Solleville
1962 : Cora Vaucaire, Pierre Destailles, Avron et Evrard, Ricet Barrier
1963 : Maurice Fanon, Francis Lemarque, Raymond Bussières, Pierre Richard et Victor Lanoux, Monique Tarbès
1964 : Maurice Baquet, Frida Boccara, Marie-Thérèse Orain, Serge Lama, Bernard Haller, Hélène Martin, les 3 Ménestrels
1965 : Brigitte Fontaine, Graeme Allwright
1966 : Henri Gougaud, Jacques Brel, Gribouille, Jehan Jonas
1967 : Serge Reggiani, Bernard Dimey
1968 : Anne Vanderlove, Marcel Azzola, Romain Bouteille
1969 : Marc Ogeret, Jean-Marc Tennberg, Vicky Messica, Claude Nougaro
1970 : Dadzu, Evariste, Jacques Debronckart
1971 : Les Frères ennemis, Marianne Mille et Maurice Dulac, Jean-Roger Caussimon, Henri Tachan
1972 : Marie-Paule Belle, François Rabbath, Paco Ibañez…

Après la mort accidentelle de Suzy Chevet, en 1972, les galas de soutien se feront un peu moins réguliers, même si Léo Ferré, toujours présent, et avec lui de nouveaux venus sur la scène française, comme François Béranger ou Jacques Debronckart, vinrent soutenir le journal, alors mensuel, jusqu'à lui permettre de changer sa périodicité pour devenir hebdomadaire en octobre 1977.

Conséquence heureuse des fameux événements de Mai 68, une nouvelle génération de militants vint grossir les rangs du mouvement libertaire au début des années 70. Parmi eux, il convient ici de retenir les noms d'Hervé Trinquier et de Jacky-Joël Julien, ce dernier étant appelé à jouer un rôle de premier plan dans la reprise des galas anarchistes puis, quelques années plus tard, dans la création de Radio-Libertaire et, bien sûr, celle du Forum Léo-Ferré.

Jacky-Joël Julien, qui s'était lui-même essayé à la guitare dans l'Auvergne de sa jeunesse, était, comme tout le monde ou presque, « monté » à Paris. C'est là qu'il connut Bernard Lavilliers, rencontré au Petit Conservatoire de la chanson de Mireille. Leur amitié permettra plus tard d'obtenir le soutien de l'artiste stéphanois à la Fédération anarchiste, à trois reprises, en 1979, 1980 et 1982. Le dernier de ces galas, mémorable, eut lieu à l'Olympia de Paris, pour soutenir Radio-Libertaire, alors en butte à un gouvernement — de gauche ! — bien décidé à faire taire « la Voix sans maître ».

Le drapeau noir flotte sur la platine

L'année 1981 connut, entre autres événements, l'explosion des radios dites libres avec l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République. Les libertaires que nous étions, très sensibles aux promesses électorales, comme chacun sait, s'appliquèrent alors à faire en sorte, avec d'autres, que le nouveau locataire de l'Élysée

respecte celle qu'il avait faite de « libérer » la bande FM. Je ne vais pas raconter ici l'histoire de la création de Radio-Libertaire [1] et de la bataille qu'il fallut mener pour qu'elle survive à l'opération de transformation des radios libres en radios privées. Mais il est bon toutefois de rappeler que Jacky-Joël Julien, Gérard Caramaro et moi-même, à l'origine de cette station, avions dès les premiers instants de son existence placé la chanson d'expression française au cœur de sa programmation musicale. Si le propos « politique » tenu à l'antenne permettait à l'auditeur de reconnaître la station, on peut affirmer que sa programmation musicale participait tout autant de son « identité ». Ce qui permit d'ailleurs à un historien, Pascal Ory, d'affirmer, alors qu'il présidait un jury lors d'une soutenance de thèse, que si la chanson avait une place importante dans l'histoire de Radio-Libertaire, on pouvait tout aussi bien prétendre que Radio-Libertaire devrait avoir elle aussi une place non négligeable dans l'histoire de la chanson d'expression française.

Au début des années 80, il était déjà devenu difficile d'entendre, sur les radios officielles ou à la télévision, des Nougaro ou Caussimon, des Fanon ou Escudero, des Pia Colombo ou Colette Magny. Le déclin culturel radio-télévisé avait commencé, et la puissance dévastatrice du rouleau-compresseur du show-biz, devenu industrie culturelle, ajoutée à une politique jack-languienne clinquante et complice, n'allait pas arranger la situation. Dès sa mise en œuvre jusqu'en 2019, la grille de programmation de Radio-Libertaire compta trois émissions hebdomadaires consacrées à la chanson [2]. Et ajoutons que dès les premières semaines d'existence de la radio, la venue dans le « studio » d'invités tels que Louis Capart, Alain Aurenche, Serge Utgé-Royo, Jean-Roger Caussimon, Yvan Dautin, Gilbert Laffaille, Jean Guidoni et bien d'autres ne devait évidemment rien au hasard, mais s'inscrivait résolument dans cet attachement de longue date du mouvement libertaire à la chanson de parole.

Les artistes ne s'y tromperont d'ailleurs pas. Car ils furent toujours, dans les moments les plus difficiles où l'existence même de la station fut menacée, des soutiens indispensables et efficaces. Avant comme après la saisie de Radio-Libertaire, le 28 août 1983, nous ferons appel à eux, d'abord pour un nécessaire soutien financier, en organisant de nombreux galas, de la petite salle de la Confédération nationale du travail (CNT), rue des Vignoles, jusqu'à Bobino, l'Olympia ou l'immense Espace Balard aujourd'hui disparu, où ils vinrent chanter tour à tour, permettant à Radio-Libertaire de pouvoir s'offrir des studios dignes de ce nom. On me permettra de rappeler ici l'exceptionnel gala organisé autour de l'œuvre poétique du Beauceron libertaire Gaston Couté, à Bobino, où s'illustrèrent Marc Robine, Jacques Florencie, Gérard Pierron et Bernard Meulien.

Aussi les deux jours de gala non-stop de l'Espace Balard, où trente-quatre artistes furent programmés. Mais leur aide fut également précieuse à l'heure où il fallut protester avec force auprès du gouvernement après la saisie-saccage du studio sur ordre gouvernemental.

Pour ce soutien multiforme jamais démenti, me reviennent en mémoire les noms de Rachid Bahri, Guy Bontempelli, Michel Bühler, Mama Béa, Jean Bourbon, Paul Castanier, Christian Camerlynck, Louis Capart, Jacques Canetti, Jean-Roger Caussimon, Gilles Cerisay, Yvan Dautin, Rosalie Dubois, Jacques Debronckart, Christian Dente, Jean-Luc Debattice, Leny Escudero, Eglin et Robin, Gilles Elbaz, Léo Ferré, Nino Ferrer, Maurice Fanon, Melaine Favennec, Jacques Florencie, Patrick Font, Olga Forest, Henri Gougaud, Jean Guidoni, Eve Griliquez, Bernard Haillant, Pierre Haralambon, Paco Ibañez, Xavier Lacouture, Gilbert Laffaille, Pierre Louki, Hedris Londo, Francis Lemarque, Bernard Lavilliers, Gilles Langoureau, Higinio Mena, Colette Magny, Monique Morelli, Michel Murty, Gilles Méchin, Danielle Messia, Francisco Montaner, Mouloudji, Marc Ogeret, Marie-Thérèse Orain, Gérard Pierron, Pierre Perret, Marc Robine, Renaud, Luc Romann, Jean-Pierre Réginal, Serge Reggiani, Gilles Servat, Francesca Solleville, Jean Sommer, Anne Sylvestre, Alain Souchon, Henri Tachan, Serge Utgé-Royo, Jean Vasca, Joan Pau Verdier, Cora Vaucaire, Anne Vanderlove, Philippe Val, Daniel Vachée, Pierre Vassiliu, Jean Vallée, Marie-Josée Vilar, Elisabeth Wiener. **Pas mal, non ?**

De l'exiguïté d'un studio de radio à la scène du TLP

Le succès de cette Radio-Libertaire des premiers temps et les liens étroits tissés avec le monde de la chanson eurent bien sûr des conséquences heureuses. Parmi elles, pour rester dans le domaine qui nous occupe, rappelons la création, en 1982, du Trou Noir, rue Nationale, à Paris, dans un ancien bistrot-dépôt de charbon que Jean Touzot, propriétaire du lieu, et son ami René Pic transformèrent en cabaret où vinrent se produire France Léa, Gilles Servat, Pierre Delorme, Pierre Haralambon, Jean Moiziard et beau- ●●●

Chanson et anarchie : une longue histoire

●●● coup d'autres. Sans doute ce lieu, indépendant de la Fédération anarchiste, eût-il existé sans elle, mais il est incontestable que le succès de Radio-Libertaire en région parisienne offrit un sérieux coup de pouce à ses créateurs. Mais l'événement le plus marquant interviendra lorsque la petite équipe qui, quinze ans plus tard, sera à l'origine du Forum Léo-Ferré, prit en main, en 1986, sous forme de location-gérance, le théâtre Déjazet, proche de la place de la République, à Paris, sur la recommandation de Bernard Lavilliers. Un petit groupe d'anars, regroupés autour d'Hervé Trinquier, Alain Aurenche, Jacky-Joël Julien, avait remis en état ce magnifique théâtre à l'italienne, rebaptisé Théâtre libertaire de Paris (TLP), et en assura la belle programmation [3]. Inauguré les 1er et 2 février 1986 par Léo Ferré, qui y reviendra à plusieurs reprises, le TLP verra se produire, entre autres, Graeme Allwright, Julos Beaucarne, François Béranger, Michèle Bernard, Dee Dee Bridgewater, Leny Escudero, Font et Val, Juliette, Xavier Lacouture, Gilbert Laffaille, Francis Lemarque, Colette Magny, Mouloudji, Mouron, Georges Moustaki, Marc Ogeret, Pauline Julien, Anne Sylvestre, Henri Tachan, Cora Vaucaire, Gilles Vigneault, Steve Waring… L'aventure durera jusqu'en 1992.

La voie Ferré

L'année suivante, Léo Ferré meurt, le jour du 14 juillet. Alain Aurenche, qui fut son ami et lui-même auteur compositeur interprète, eut alors l'idée de lui rendre un hommage, le 14 juillet suivant, pour le premier anniversaire de sa disparition. Il invita pour cela des artistes à venir interpréter, sur la scène du Trianon, à Paris, au pied de la Butte-Montmartre, des chansons du poète disparu. Louis Capart, Fabienne Elkoubi, Jean-Louis Blaire, Catherine Ribeiro, Jean-Luc Debattice, Jean-Pierre Chabrol et Paco Ibañez répondront à cet appel et seront donc les premiers d'une longue liste d'artistes à venir rendre l'hommage annuel à Léo Ferré.

Le succès remporté par cette initiative décida Alain Aurenche à récidiver l'année suivante. Toutefois, devant le travail énorme qu'impliquait l'organisation d'une telle manifestation artistique, le Trianon pouvant accueillir un petit millier de spectateurs, il fit appel à une poignée d'amis. Et il se tourna naturellement vers ceux qui, quelque temps auparavant, avaient été de l'aventure TLP. Et c'est l'un d'eux, l'incontournable Jacky-Joël Julien, qui eut l'idée de créer une association, chargée précisément de mettre sur pied cette rencontre annuelle. C'est ainsi que l'association Thank you Ferré, clin d'œil au *Thank you Satan* de Léo, vit le jour. Outre les « anciens » de la période TLP, les membres de l'association naissante furent recrutés parmi d'autres amoureux de la chanson et du spectacle vivant ayant participé, en 1981, à la création de Radio-Libertaire. A partir de juillet 1995, l'association Thank You Ferré fut donc l'organisatrice officielle de ces 14 juillet « jour Ferré », selon la belle trouvaille de Louis Capart.

Pendant dix années, ce rendez-vous estival du Trianon connaîtra un beau succès, jusqu'à ce que ses organisateurs, impliqués à partir de 2001 dans la gestion chronophage du Forum Léo-Ferré, décident de jeter l'éponge au lendemain du 14 juillet 2003.

Si la réussite de ces soirées du Trianon avait de quoi réjouir leurs organisateurs, on comprendra toutefois que des amoureux du spectacle vivant aient été frustrés, surtout après avoir vécu la période

du TLP, de n'avoir à organiser qu'une unique rencontre annuelle. Aussi certains d'entre eux tentèrent-ils de faire davantage. Et une fois de plus Jacky-Joël Julien mit la même obstination à voir réaliser ce projet qu'il en avait mis, près de vingt ans auparavant, en 1981, avec quelques amis tenaces, pour que Radio-Libertaire voie le jour.

Après avoir trouvé un local brut de béton et obtenu, non sans mal, l'argent nécessaire à sa transformation en salle de spectacle, la petite équipe put ouvrir les portes du Forum Léo-Ferré, en mai 2001, consacrant principalement sa programmation à ce que nous appelions la « chanson d'expression française non crétinisante ». L'aventure durera jusqu'en 2013, avec une équipe renouvelée au fil du temps au gré des départs et des décès de certains de ses membres.

Comme on le voit à travers cette histoire dont les militants des générations suivantes auront à écrire la suite, la chanson a grandement occupé nombre de militants libertaires, et nul doute qu'elle fut, au moins depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, son meilleur compagnon de route.

Floréal Melgar

1. Pour cela, voir *Radio-Libertaire, la Voix sans maître,* d'Yves Peyraut, Éditions du Monde libertaire, Paris, 1991.

2. « Ça urge au bout de la scène », « Deux sous de scène » et « Le présent têtu », devenue « De rimes et de notes » puis « Juste une chanson ».

3. L'histoire du TLP a été racontée, fort bien, par Daniel Pantchenko dans son livre *Léo Ferré sur le boulevard du Crime*, Cherche Midi éditeur, Paris, 2016.

Charles d'Avray est mort

Dans le Monde Libertaire n°65, de décembre 1960, Maurice Joyeux rendait hommage au chansonnier Charles d'Avray, immense et prolifique auteur de chansons, dont l'emblématique Triomphe de l'anarchie. Nous reprenons le texte de Maurice, tel qu'il parut à l'époque.

Un vent froid cingle les visages. Un vent aigre, qui trousse la douleur du vagabond, soulève le jupon de la fille, emporte l'âme du poète. Autour d'une fosse, une foule d'amis ! Charles d'Avray nous quitte ! Avec la dépouille du poète, un monde prodigieux disparaît, dont il fut un des plus brillants animateurs, et la terre qui résonne lugubrement sur le cercueil semble donner le glas de la chanson humanitaire dont il fut le maître incontesté et qui refuse de survivre à celui qui la nourrit d'une sensibilité et d'une fougue incomparables.

Derniers souvenirs qui s'ajoutent à ceux qu'il me contait il y a quelques mois et dont je faisais part à nos lecteurs. D'autres traceront de l'artiste, du militant, de l'homme, des portraits plus fouillés. Le temps le consacrera à la place où sa génération l'avait hissé. Ici, je voulais parler de l'homme, tracer une esquisse, remuer des documents ! À quoi bon ! La biographie de d'Avray ? Mais elle est là, toute entière dans ses chansons ! L'homme ? il est là ! L'histoire de d'Avray, mais écoutez-la. Il l'a lui-même écrite. Il a chanté des espoirs, des rêves, des joies, des colères et sa vie ne fut faite que de rêve, de joie, de colère et d'espoir. Et tout d'abord ce couplet de *Loin du rêve :*

J'ai vu briser les aciers,
J'ai vu brûler les préfectures,
J'ai vu crever les policiers
Et sombrer les magistratures.
J'ai vu les parlements sauter,
Disparaître la galonnaille
J'ai vu le mot humanité
Remplacer celui de canaille.

Cet autre où il fustige les robins aux ordres dans *Magistrature :*

Vous, messieurs de la cour, c'est ainsi
qu'on vous nomme,
Le bas métier de juge en vous détruit
l'homme.
Cerveaux vils et mauvais que le mal
féconda,
Vous me représentez de vieux Torquemada.
On peut lire un arrêt sur vos gueules
sinistres,
Comme un crime, messieurs, sur celles
des ministres,
C'est un frisson d'horreur que tous
vont éprouver
Quand le mot de la fin par vous sera bavé.

Ou en cette bluette empreinte de tendresse de *Quelques brins de muguet* :

Ô ! brin de muguet clochettes fragiles
Précurseurs discrets des premiers
beaux jours
Les lois de l'amour sont vos évangiles
Et vous possédez cette odeur subtile
Qui vient embaumer les chambres d'amour
Le bonheur en amour Ô ! clochettes
fragiles
Comme votre parfum ne dure pas toujours.

le monde libertaire
Des Lettres et des Arts

Charles d'AVRAY est mort !

Par Maurice JOYEUX

J'ai devant les yeux la dernière lettre qu'il m'écrivit et que je ne reçus qu'après sa mort. Commentant mon article sur le cinéma, il se propose d'écrire pour notre page littéraire une étude sur les rapports entre le cinéma, le théâtre et la photographie. Ainsi le vieil artiste, que les ans courbaient, a conservé jusqu'au bout cette extraordinaire agilité intellectuelle qui lui permit d'écrire des milliers de chansons que les travailleurs ont chantées les jours de colère où le feu brille dans les yeux. J'ai dans la mémoire les dernières paroles de l'homme tout entier préoccupé par le sort qui guettait d'autres hommes. Puis ce cri d'allégresse dans la *Joie* :

Lorsque la joie éclate enfin
Que l'homme s'impose d'office
Laissant le mal, faisant le bien
La joie est de toute justice,
Attendre le Grand lendemain
En aidant toujours son prochain,
Et vivre pour l'Ère nouvelle,
Que la joie est belle !

Enfin ce refrain des *Réprouvés*, morceau qui fait penser à Gaston Couté :

Vers le terrain des macchabées
Lentement ils sont voiturés
Et pour ne pas qu'on les confonde,
Dans le trou des déshérités
Sont descendus les Éprouvés
Pour l'autre monde.

Comme celui-ci, tiré de la *Moisson rouge*, évoque toute une époque qui fut celle de Bruant, de Montéhus et que d'Avray domina :

Paysans pas de révolte
Que ton bras puissant
Tout rouge de sang
Coupe la récolte
Si ton blé produit cet été
Au moulin d'Aline
Mouds tout en farine
Pour blanchir la société

Ici, dans les *Penseurs*, écoutez ce chant mélancolique de sa nature sensible :

Les penseurs moins audacieux
Sont devenus silencieux
Et leur seul bonheur sous les cieux
Est de contempler la jeunesse.
Puis, ils s'endorment un beau jour,
Bercés par les bruits d'alentour
Soupirant des doux mots d'amour
Dans lesquels s'éteint leur vieillesse.

Six mille chansons, des centaines de conférences, toute une longue vie consacrée aux couplets humanitaires, révolutionnaires, anarchistes. Mais qui donc a dit qu'il faudrait entretenir le souvenir du poète ! Le souvenir de Charles d'Avray vivra aussi longtemps qu'il existera des hommes pour chanter leurs colères et leur espoir. Mieux que le souvenir des foules fantasques, ce sont ses vers et sa musique qui lui assurent une place dans l'Olympe de la chanson entre Ange Pitou et Béranger, sous l'œil bienveillant du grand Villon.

Maurice Joyeux

LES REPRÉSENTATIONS DE LA COMMUNE DE 1871 DANS LES CHANSONS ET LES POÉSIES SOCIALISTES ET ANARCHISTES JUSQU'À LA FIN DU XIXe SIÈCLE

De la Commune rêvée…

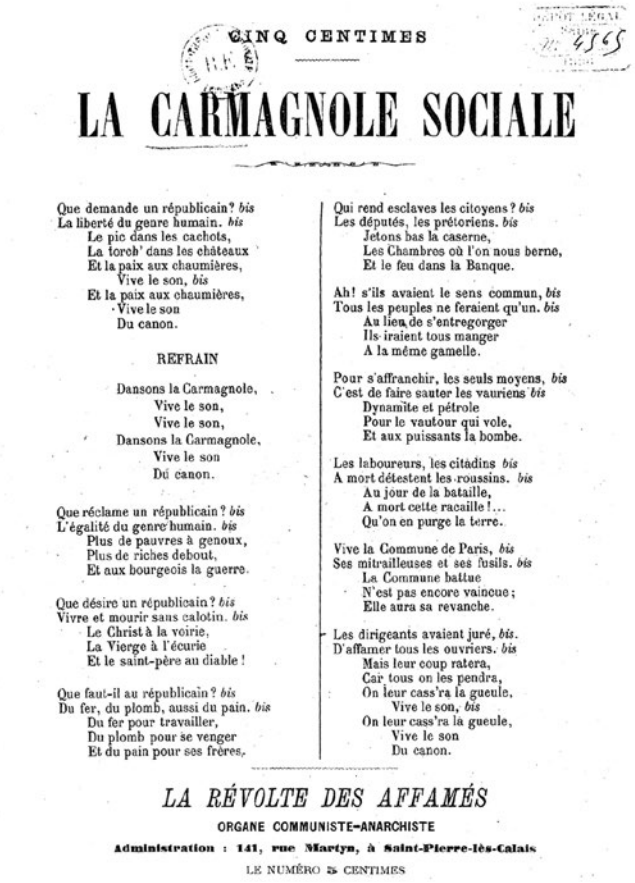
Ce qui frappe le plus lorsqu'on se penche sur la réception de la Commune par l'ensemble des forces politiques et sociales en France comme à l'étranger, c'est le caractère tranché, voire passionnel des réactions que cet événement a suscitées tant chez les tenants de l'Ordre social en place qu'au sein du mouvement socialiste et ouvrier pour qui la Commune était un épisode capital d'une lutte bien plus vaste qui ne faisait que commencer.

La Commune immortelle ?

« *Le 18 mars* — pouvait-on lire dans le *Bulletin de la Fédération jurassienne* du 20 mars 1872 — *a coûté trop cher au prolétariat* […]. *Mais de ce désastre il reste au moins un résultat acquis : l'idée révolutionnaire socialiste est enfin sortie des abstractions de la théorie, elle est pour la première fois apparue au monde sous une forme concrète. Les socialistes sont passés des régions de l'idée dans celles de l'action.* » Même constat chez Marx qui, dans *La Guerre civile* en France, écrit : « *La lutte de Paris fait entrer dans une nouvelle phase la lutte de la classe ouvrière contre la classe capitaliste et son État* [1] […] ».

« *Travestissement vraiment bouffon* » des idées de Marx et des socialistes autoritaires comme le suggérera Bakounine ? Peut-être, car chacun de ces deux camps va puiser dans l'expérience communaliste des raisons supplémentaires pour justifier ses positions : l'affirmation du principe fédéraliste pour les uns ; la nécessaire dictature du prolétariat pour les autres, ce qui hâtera la scission en cours au sein de l'Internationale. En dépit de cette rupture, toutefois, de nombreuses références communes, tant au niveau du vécu militant que des symboles, subsistent. L'épisode de la Commune, tout spécialement, continuera longtemps à servir de lien entre les différentes chapelles socialistes rivales en leur fournissant une matrice idéologique commune. Tout à la fois événement consensuel et sujet de discorde, la place réelle occupée par la Commune au sein du mouvement socialiste et ouvrier apparaît, de ce fait, paradoxale à plus d'un titre.

Le traitement dont elle va faire l'objet dans la poésie et la chanson, au moins jusqu'à la fin du XIXe, illustre pleinement cette ambiguïté. Si cette production contribue fortement à gommer les divergences d'interprétation en forgeant un imaginaire et des représentations communes aux différents courants socialistes qui s'avéreront durables, elle ne réussira jamais à proposer une image unifiée de cet épisode au risque de fragiliser un des mythes fondateurs du socialisme contemporain. De la Commune « vécue », à celle « rêvée », puis à celle « critiquée », il n'y aura souvent qu'un pas que, avec le recul du temps, de plus en plus de militants de tout bord oseront franchir, à commencer par les anarchistes.



CINQ CENTIMES

LA CARMAGNOLE SOCIALE

Que demande un républicain ? *bis*
La liberté du genre humain. *bis*
Le pic dans les cachots,
La torch' dans les châteaux
Et la paix aux chaumières,
Vive le son, *bis*
Et la paix aux chaumières,
Vive le son
Du canon.

REFRAIN

Dansons la Carmagnole,
Vive le son,
Vive le son,
Dansons la Carmagnole,
Vive le son
Du canon.

Que réclame un républicain ? *bis*
L'égalité du genre humain. *bis*
Plus de pauvres à genoux,
Plus de riches debout,
Et aux bourgeois la guerre.

Que désire un républicain ? *bis*
Vivre et mourir sans calotin. *bis*
Le Christ à la voirie,
La Vierge à l'écurie
Et le saint-père au diable !

Que faut-il au républicain ? *bis*
Du fer, du plomb, aussi du pain. *bis*
Du fer pour travailler,
Du plomb pour se venger
Et du pain pour ses frères.

Qui rend esclaves les citoyens ? *bis*
Les députés, les prétoriens. *bis*
Jetons bas la caserne,
Les Chambres où l'on nous berne,
Et le feu dans la Banque.

Ah ! s'ils avaient le sens commun, *bis*
Tous les peuples ne feraient qu'un. *bis*
Au lieu de s'entregorger
Ils iraient tous manger
A la même gamelle.

Pour s'affranchir, les seuls moyens, *bis*
C'est de faire sauter les vauriens *bis*
Dynamite et pétrole
Pour le vautour qui vole,
Et aux puissants la bombe.

Les laboureurs, les citadins *bis*
A mort détestent les roussins. *bis*
Au jour de la bataille,
A mort cette racaille !…
Qu'on en purge la terre.

Vive la Commune de Paris, *bis*
Ses mitrailleuses et ses fusils. *bis*
La Commune battue
N'est pas encore vaincue ;
Elle aura sa revanche.

Les dirigeants avaient juré, *bis*.
D'affamer tous les ouvriers. *bis*
Mais leur coup ratera,
Car tous on les pendra,
On leur cass'ra la gueule,
Vive le son, *bis*
On leur cass'ra la gueule,
Vive le son
Du canon.

LA RÉVOLTE DES AFFAMÉS

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Administration : 141, rue Martyn, à Saint-Pierre-lès-Calais

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

DÉPÔT LÉGAL DE LA BNF

Témoigner

Dans ce travail de formation d'une véritable mythologie autour de la Commune, les poésies et les chansons jouent un rôle essentiel en véhiculant des images et des représentations qui finiront par s'imposer durablement à des générations entières de militants. Dès le lendemain de sa chute, nombreux sont les poètes et les chansonniers socialistes qui vont se charger d'entretenir son souvenir idéalisé auprès des masses populaires et d'en faire la source principale de leurs aspirations et de leurs cris de révolte. Robert Brécy, dans son anthologie consacrée à la chanson de la Commune de 1871, fait état de plus de six cents titres d'œuvres en vers inspirées par cet événement et les faits qui lui sont directement liés [2].

Certaines de ces œuvres, surtout lorsqu'elles sont le fait de militants peu connus, ne seront jamais publiées ou même seulement interprétées en public ; d'autres, en revanche, comme celles d'Eugène Pottier, Jean-Baptiste Clément, Louise Michel, Eugène Vermersch, Eugène Châtelain, Clovis Hugues et bien d'autres, vont marquer les esprits.

Ce qui frappe avant tout, c'est la rapidité avec laquelle les vaincus de Mai vont riposter aux attaques des Versaillais. Face aux calomnies de leurs ennemis, les communards vont commencer par faire bloc. Dans cette lutte sans merci que les deux

…à la Commune critiquée

camps continuent à se livrer par médias interposés, il s'agit pour ces derniers, avant toute chose, de témoigner en face de l'opinion publique en France comme à l'étranger, des atrocités commises par les Versaillais.

Dans *La Semaine sanglante*[3], que l'auteur affirme avoir écrit entre le 29 mai et les 10 août1871, alors qu'il se cachait encore à Paris, Clément brosse un portrait sans concession de la répression versaillaise et du retour en force de la réaction césarienne et cléricale :

On traque, on enchaîne, on fusille
Tout ce qu'on ramasse au hasard :
La mère à côté de la fille,
L'enfant dans les bras du vieillard.
Les châtiments du drapeau rouge
Sont remplacés par la terreur
De tous les chenapans de bouge,
Valets de rois et d'empereur.

Même posture chez Eugène Pottier, lui aussi obligé de se cacher dans Paris aux mains des Versaillais, qui met au pilori non sans une touche d'ironie macabre les excès de *La Terreur blanche* (juin 1871)[4] à laquelle se livrent les vainqueurs du jour sous ses yeux.

Ces cas n'ont rien d'exceptionnel car c'est du fond même des cachots où ils attendent leur sort, puis au bagne ou en exil que les communards continuent inlassablement leur devoir de mémoire par les rimes, à défaut de pouvoir le faire par les armes. La résolution dont ils font preuve dans le malheur est remarquable et se poursuivra pendant de longues années. De retour en France, après le vote des lois d'amnistie en 1879 et 1880, les communards reprennent leur place dans la mêlée sociale tout en continuant à stigmatiser la répression bourgeoise. Les manifestations qui se déroulent tous les ans au « Mur des Fédérés » en souvenir des morts de la Commune offrent l'occasion à Pottier de rédiger, en mai 1886, une de ses plus belles poésies, *Le Mur voilé*, qui vient rappeler le fossé insurmontable qui était venu à se creuser entre la bourgeoisie et le prolétariat aux yeux des socialistes révolutionnaires :

Ton histoire, bourgeoisie,
Est écrite sur ce mur.
Ce n'est pas un texte obscur…
Ta féroce hypocrisie
Est écrite sur ce mur !

Espérer

Au-delà de ce devoir de mémoire, la contre-propagande à laquelle se livrent les communards va permettre également de réaffirmer l'espoir dans l'avenir. Le message qui se dégage de nombre de ces compositions est explicite : ne pas abdiquer. Le refrain de *La Semaine sanglante* de Clément prévenait :

Oui, mais…
Ça branle dans le manche.
Ces mauvais jours-là finiront.
Et gare à la revanche
Quand tous les pauvres s'y mettront !

De sa prison, en attendant de passer en jugement, puis pendant sa déportation, Louise Michel rédige des vers dans lesquels perce l'indignation et la révolte mais aussi l'espoir d'une revanche proche :

Nous reviendrons foule sans nombre,
Nous viendrons par tous les chemins.
Spectres vengeurs sortant de l'ombre,
Nous viendrons nous serrant les mains [5] […].

C'est ce refus d'accepter la défaite que l'on retrouve également dans d'autres compositions que les communards rédigent en déportation ou à leur retour d'exil.

Revendiquer

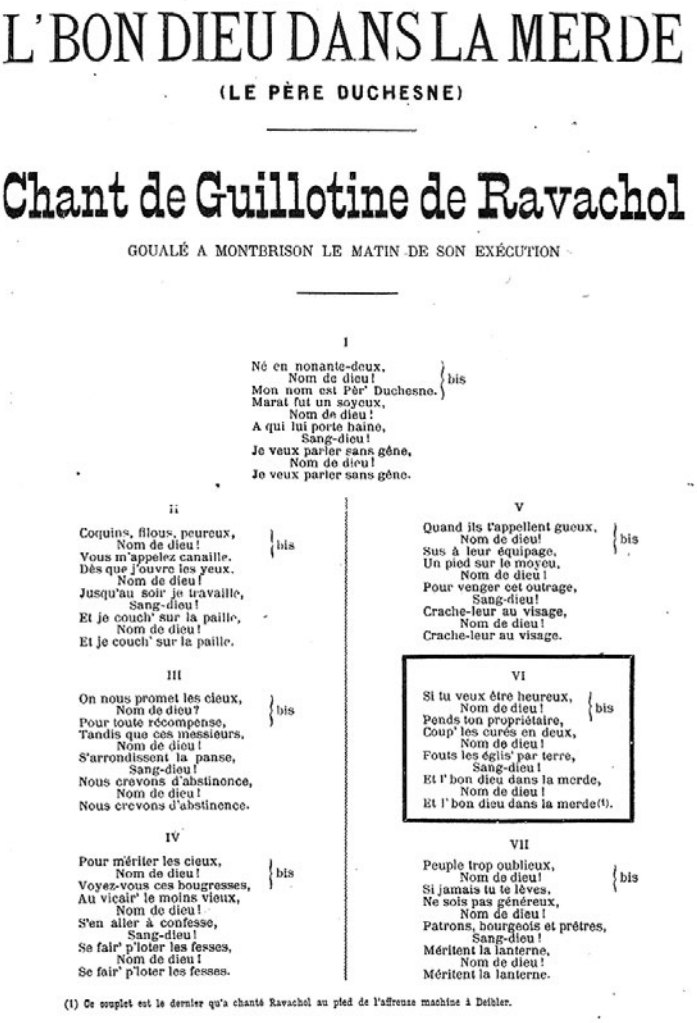
L'autre objectif majeur de ces chansons, c'est d'expliquer au plus grand nombre la signification véritable de la Commune. Il serait toutefois erroné d'accepter sans réserve l'image consensuelle de cet événement que les communards eux-mêmes ont cherché à accréditer à travers leurs chansons pour légitimer leurs combats. L'identité de la Commune est certes très forte et durable. Elle se manifeste encore dans le portrait de ses survivants que brosse Lucien Descaves dans *Philémon vieux de la vieille* quarante-deux ans après les événements[6]. Elle ne saurait pourtant cacher les profondes divergences qui se manifestent dès le lendemain de la défaite sur la portée qu'il fallait attribuer à la révolution du 18 Mars et donc sur les conséquences pratiques qu'il fallait en tirer.

On ne peut qu'être frappés par les oppositions existantes entre, par exemple, l'interprétation de la Commune fournie par un radical-socialiste modéré comme Hugues et celles proposées par Clément et Pottier, deux communards chez qui perce, à l'occasion, plus d'une veine libertaire. À la question « *Et pourtant que demandions-nous ?* », formulée dans une poésie écrite lors de sa détention dans la prison cellulaire de Tours, en mai 1873, Hugues, alors journaliste radical, répond d'une manière minimaliste en mettant en avant les revendications de la Grande Révolution :

Nous, voulions que la royauté
Ne vînt plus bâillonner nos bouches,
Et nous voulions dans la cité
Garder nos droits et nos cartouches [7]***.***

Tout autre est l'interprétation de Pottier dans *L'Insurgé* (1884), pour qui les combattants de la Commune incarnaient la lutte de toujours des classes exploitées contre les privilèges et l'esclavage : ●●●

De la Commune rêvée à la Commune critiquée



L'BON DIEU DANS LA MERDE

(LE PÈRE DUCHESNE)

Chant de Guillotine de Ravachol

GOUALÉ A MONTBRISON LE MATIN DE SON EXÉCUTION

I

Né en nonante-deux, Nom de dieu ! Mon nom est Pèr' Duchesne. } bis
Marat fut un soyeux, Nom de dieu ! A qui lui porte haine, Sang-dieu ! Je veux parler sans gêne, Nom de dieu ! Je veux parler sans gêne.

II

Coquins, filous, peureux, Nom de dieu ! Vous m'appelez canaille. Dès que j'ouvre les yeux. Nom de dieu ! Jusqu'au soir je travaille, Sang-dieu ! Et je couch' sur la paille, Nom de dieu ! Et je couch' sur la paille. } bis

III

On nous promet les cieux, Nom de dieu ? Pour toute récompense, Tandis que ces messieurs, Nom de dieu ! S'arrondissent la panse, Sang-dieu ! Nous crevons d'abstinence, Nom de dieu ! Nous crevons d'abstinence. } bis

IV

Pour mériter les cieux, Nom de dieu ! Voyez-vous ces bougresses, Au vicair' le moins vieux, Nom de dieu ! S'en aller à confesse, Sang-dieu ! Se fair' p'loter les fesses, Nom de dieu ! Se fair' p'loter les fesses. } bis

V

Quand ils l'appellent gueux, Nom de dieu ! Sus à leur équipage, Un pied sur le moyeu, Nom de dieu ! Pour venger cet outrage, Sang-dieu ! Crache-leur au visage, Nom de dieu ! Crache-leur au visage. } bis

VI

Si tu veux être heureux, Nom de dieu ! Pends ton propriétaire, Coup' les curés en deux, Nom de dieu ! Fouts les égliss' par terre, Sang-dieu ! Et l' bon dieu dans la merde, Nom de dieu ! Et l' bon dieu dans la merde(1). } bis

VII

Peuple trop oublieux, Nom de dieu ! Si jamais tu te lèves, Ne sois pas généreux, Nom de dieu ! Patrons, bourgeois et prêtres, Sang-dieu ! Méritent la lanterne, Nom de dieu ! Méritent la lanterne. } bis

(1) Ce couplet est le dernier qu'a chanté Ravachol au pied de l'affreuse machine à Deibler.

INTERNATIONAL INSTITUTE OF SOCIAL HISTORY

●●●

En combattant pour la Commune
Il savait que la terre est une,
Qu'on ne doit pas la diviser,
Que la nature est une source
Et le capital une bourse
Où tous ont le droit de puiser.

Mais que dire de *L'Internationale* que Pottier affirme avoir rédigé au lendemain même de la chute de la Commune ? Destiné au succès que l'on sait, ce poème résume à lui seul toutes les aspirations et tous les rêves de régénération sociale des courants socialistes révolutionnaires. Peu emporte dès lors de savoir si les idées qu'il exprime sont plutôt issues de la tradition blanquiste, fouriériste (?) ou, comme j'ai pu l'écrire moi-même, s'il plonge ses ressorts principaux dans les aspirations des ouvriers anti-autoritaires parisiens proches d'un proudhonisme en voie de radicalisation, car il s'agit indiscutablement d'un chant de combat annonçant les futures revanches[8].

L'impossible droit d'inventaire ?

Si l'aile socialiste et internationaliste de la Commune n'a pas de doute sur la portée révolutionnaire de cet épisode, fallait-il pour autant tout revendiquer, y compris les actes terroristes, au risque de fournir des arguments au parti de l'Ordre ? Pouvait-on estimer que la Commune — tout comme jadis la Révolution Française — devait être considérée comme un bloc ? Hugues, dans sa poésie de 1873 déjà citée, se borne à souligner le caractère disproportionné existant entre l'exécution de « soixante-quatre otages » par les communards et la mise à mort de « trente mille damnés » par les Versaillais. A l'opposé, Vermersch, dans *Les Incendiaires*[9] (1871), justifie sans restriction les excès attribués aux communards :

Paris flambe, à travers la nuit farouche et noire
Le ciel est plein de sang, on brûle de l'histoire. […]
Eh bien ! quand l'incendie horrible triomphait,
Une voix dans mon cœur criait : ils ont bien fait !

Même adhésion de principe aux moyens les plus extrêmes dans la version de *La Commune* rapportée par *L'Avant-Garde* (le journal de la Fédération française de l'A.I.T. antiautoritaire) dans son numéro du 15 juillet 1878 qui précisait :

Si des bourgeois l'hypocrite parole,
Pour te parler, prend la voix du canon,
Sur les maisons fais jaillir le pétrole !
Contre un bourgeois, tous les moyens sont bons.

Tous les communards, pourtant, ne partagent pas cet avis. Il existe plusieurs variantes de cette chanson d'auteur inconnu qui n'ont pas toutes la même tonalité nihiliste anti-bourgeoise. Dans la version imprimée à Genève au milieu des années 1880 on peut lire :

Lorsque des rois la puissante parole
Pour commander prend la voix du canon,
Sur leurs palais fais jaillir le pétrole,
Contre les tyrans tous les moyens sont bons[10]***.***

Le sort de cette chanson n'est pas unique. D'autres exemples peuvent être cités d'œuvres rédigées au lendemain de la Commune et retouchées au fil des ans pour les rendre plus conforme à l'idée que l'on pouvait se faire du combat social du moment. Tel est le cas du *Père Duchêne*, une chanson anticléricale d'auteur inconnu, publiée en décembre 1878, en Suisse. Malgré ses attaques iconoclastes contre l'Église, elle restait assez vague sur la suppression de l'État et de l'exploitation capitaliste. Dans son couplet final, il n'était question que de « Châteaux, couvents, casernes » à mettre à la lanterne. Cela ne pouvait guère convenir aux militants anarchistes des années 1880-1890. Ceux-ci s'empresseront de le remplacer par un autre qui contenait un appel ouvert à l'insurrection contre la bourgeoisie :

Patrons, bourgeois et prêtres […]
Méritent la lanterne,
Nom de dieu ! [11]

Tout aussi significatif de la réinterprétation partisane de l'héritage communard est le sort réservé à *L'Internationale* de Pottier. Si dans les milieux libertaires, on stigmatise l'oubli délibéré opéré par plusieurs éditeurs socialistes, avant et après 1914, du couplet antimilitariste de ce chant, les retouches que l'éditeur-compositeur François Brunel va y apporter, en 1889, afin de le rendre plus « anarchiste » à son goût, son moins connues mais tout aussi lourdes de sens. Que l'on juge :

Version originale

L'Égalité veut d'autres lois ;
Pas de droits sans devoirs dit-elle,
Égaux, pas de devoirs sans droits !

Version Brunel

L'Égalité n'a pas de lois ;
Je n'en reconnais plus dit-elle,
Égaux nous n'avons que des droits ! [12]

Au-delà de la Commune

Autre signe de cette prise de distance croissante avec cet héritage : les critiques ouvertes et de plus en plus nombreuses à l'encontre, non plus exclusivement des excès, mais bien des limites de la Commune, jugée désormais trop légaliste et respectueuse de la propriété. Dès 1874, Vermersch, avec *Les Partageux*[13], avait dressé un réquisitoire implacable à l'encontre du personnel communard qui n'avait pas osé s'attaquer à la Banque de France :

Les honnêtes gens, à présent tranquilles,
En se rappelant ces jours odieux,
Rient à pleine gorge et disent entre eux :
Ces gueux étaient-ils assez imbéciles !

La seule voie qui restait aux exploités pour s'affranchir, désormais, c'était d'utiliser la force pour abattre la propriété privée et les privilèges :

Assez d'émeutes platoniques,
Pour n'obtenir que les regrets
Et les éloges ironiques
De l'Histoire, vingt-ans après !
Assez d'insurrections vaines [...]

Avant de songer à construire
Un temple à la Fraternité,
Nous avons d'abord à réduire
A merci la propriété.
Il nous faut, sans allégories,
L'abattre puis la dépecer,
C'est par là qu'on doit commencer :
Hors de là, tout est duperie.

Vingt-ans après, Paul Martinet du groupe des Niveleurs troyens, emboîtait le pas à Vermersch et s'en prenait lui-aussi aux dirigeants de la Commune accusés de « parlementarisme [14] » :

Les parisiens s'étaient nommés des dirigeants,
Et la plupart d'entre eux se croyant tout puissants,
Votaient mille décrets, faisaient du légalisme,
Ils protégeaient la banque et la propriété,
Ces immondes cancers rongeant l'humanité ;
La Commune mourut de parlementarisme.

En définitive, encore à l'aube du XXe siècle, la Commune reste un symbole pour tous les courants socialistes dont il faut entretenir le souvenir auprès des nouvelles générations. Pourtant, elle n'est déjà plus considérée comme un exemple à suivre ou à imiter aveuglement mais plutôt comme le point de départ véritable de la prise de conscience de la part des classes ouvrières de leur capacité politique à transformer radicalement leurs conditions de vie et, par-là même, celles des travailleurs du monde entier. Et c'est à ce dépassement de la Commune en tant qu'épisode daté, marqué par un contexte historique particulier voire unique, que nous convie, hier comme aujourd'hui, Pottier lorsqu'il affirme dans *L'Internationale* :

Du passé faisons table rase,
Foule esclave, debout ! debout !
Le monde va changer de base :
Nous ne sommes rien, soyons tout !

C'est la lutte finale :
Groupons-nous, et demain,
L'Internationale
Sera le genre humain.

Gaetano Manfredonia

1. Cité par G. Haupt, *La Commune comme symbole et comme exemple*, *Le Mouvement social*, n° 79, avril-juin 1972, p. 210.
2. R. Brécy, *La Chanson de la Commune. Chansons et poèmes inspirés par la Commune de 1871*, Paris, Éditions ouvrières, 1991, p.7 et 8.
3. In G. Manfredonia, *Libres ! Toujours... Anthologie de la Chanson et de la poésie anarchistes du XIXe siècle*, Lyon, ACL, 2011, p. 45-46.
4. In *Chants révolutionnaires. Édition complète*, Paris, Éditions sociales internationales, 1937, p. 72-74.
Toutes les références des textes de Pottier présentes dans cet article sont tirées de cette édition.
5. L. Michel, *A mes frères* in *A travers la vie et la mort. Œuvre poétique recueillie et présentée par Daniel Armogathe et Marion Piper*, Paris, Maspero, 1982, p. 104.
6. Descaves, *Philémon vieux de la veille*, Paris, Ollendorff, 1913.
7. C. Hugues, *Ce que nous chantions en prison* in R. Brécy, *La Chanson de la Commune*, *op. cit.*, p. XVII.
8. G. Manfredonia, *La Chanson anarchiste en France des origines à 1914 : « Dansons la Ravachole ! »*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 144-147.
9. In G. Manfredonia, *Libres ! Toujours..., op. cit.,* p.47.
10. In G. Mafredonia, *Libres ! Toujours..., op. cit.*, p. 56.
11. In *ibid.*, p. 59.
12. In G. Manfredonia, *La Chanson anarchiste... op. cit.*, p. 196.
13. E. Vermersch, *Les Partageux. Poème*, Londres, 1874, p. 11 et p. 14-16.
14. P. Martinet], *Souvenirs*, Paris, imp. Reclus, [1891] in G. Manfredonia, *Libres ! Toujours...*, *op. cit.*, p. 90-91.

La java debordaise
Histoire d'une blague situ

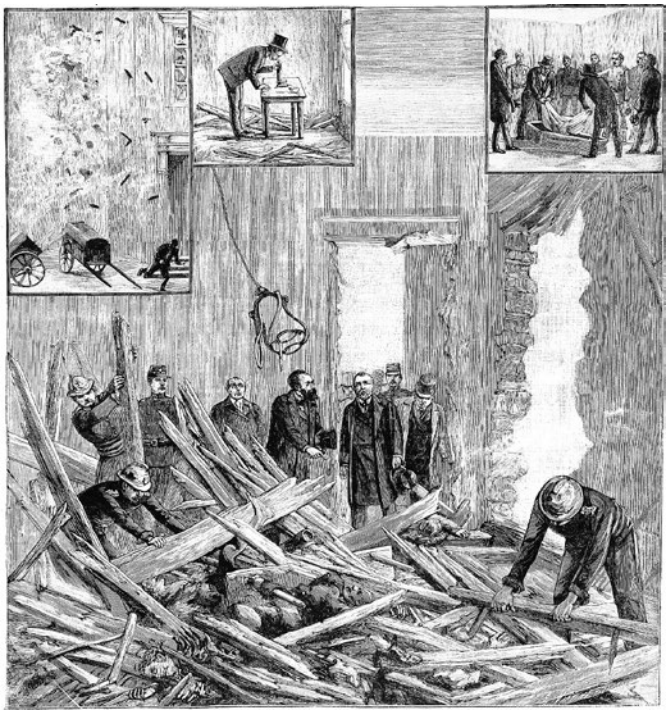
Du 21 au 28 mai 1971, le sinistre Adolf Thiers fait massacrer 30 000 Parisien.ne.s. Cette semaine sanglante allait faire basculer nombre d'anarchistes dans la violence. Pour répondre à la terreur par la terreur.

En grève depuis août 1892, les mineurs de Carmaux (Tarn) finissent par céder le 3 novembre de la même année. Cinq jours plus tard, soit le 8 novembre 1892, Émile Henry dépose une « marmite à renversement », chaudron rempli et transformé en bombe, devant les bureaux parisiens du siège de la Société des Mines de Carmaux au 11 rue de l'Opéra. La bombe est découverte, transportée précautionneusement jusqu'au commissariat du Palais-Royal, rue des Bons-Enfants. Négligence des flics, la bombe explose, 5 morts.

Les feuilles de chou de l'époque — *Le Petit journal* et Le *Petit Parisien* en tête - y allèrent de leurs illustrations à sensations. Histoire écrite dans le patrimoine... Et puis surgit en 1974 une chanson sur un air entraînant de java. Elle est dans un premier temps attribuée à Raymond Caillemin dit « Raymond la science » si bien interprétée par Jacques Brel en 1968. Un petit air rétro, des termes appropriés, Fantômas... on y croirait. Et puis, après tout, Jacques/Raymond Brel/Caillemin n'est-il pas chanteur ?

L'histoire est belle, trop belle. L'arnaque situationniste fonctionnera jusqu'à ce que l'on découvre que le texte avait été écrit par Guy Debord avec une musique de Francis Lemonnier.

Bernard P.
Groupe d'Aubenas



La java des Bons-Enfants

Dans la rue des bons enfants,
On vend tout au plus offrant.
Y'avait un commissariat,
Et maintenant il n'est plus là.

Une explosion fantastique
N'en a pas laissé une brique.
On crut qu'c'était Fantômas,
Mais c'était la lutte des classes.

Un poulet zélé vint vite
Y porter une marmite
Qu'était à renversement
Et la retourne, imprudemment.

L'brigadier et l'commissaire,
Mêlés aux poulets vulgaires,
Partent en fragments épars
Qu'on ramasse sur un buvard.

Contrair 'ment à c'qu'on croyait,
Y'en avait qui en avaient.
L'étonnement est profond.
On peut les voir jusqu'au plafond.

Voilà bien ce qu'il fallait
Pour faire la guerre au palais
Sache que ta meilleure amie,
Prolétaire, c'est la chimie.

Les socialos n'ont rien fait,
Pour abréger les forfaits
D'l'infamie capitaliste
Mais heureusement vint l'anarchiste.

Il n'a pas de préjugés.
Les curés seront mangés.
Plus d'patrie, plus d'colonies
Et tout le pouvoir, il le nie.

Encore quelques beaux efforts
Et disons qu'on se fait fort
De régler radicalement
L'problème social en suspens.

Dans la rue des Bons-Enfants
Viande à vendre au plus offrant.
L'avenir radieux prend place,
Et le vieux monde est à la casse !

Un en-dehors : Gaston Couté (1880-1911)

Avec Richepin, il rendit hommage aux oiseaux de passage face « aux gâs r'tirés ou établis » ; avec Brassens, il chanta le « gâs qu'a mal tourné » ; avec les anarchistes parisiens, il vécut librement en humain vertical. Impossible de ne pas évoquer Gaston Couté. Nous avons demandé à Lucien et Philippe de nous parler ici de son engagement politique.

AU PIERROT NOIR DE CHÂTEAUROUX EN 1899. À GAUCHE ; GASTON COUTÉ, EN MANCHES DE CHEMISE.

Venant de Meung-sur-Loire, lorsqu'il arrive à Paris le 31 octobre 1898, Gaston Couté n'a en poche qu'un mois sans salaire à condition de loger dans un hôtel modeste et de mener une vie frugale. Il a pour seuls bagages ses 18 ans, sa soif d'indépendance et des idées bien arrêtées.

Lycéen, il a eu longtemps pour livre de chevet un ouvrage de Clovis Hugues (1851-1907), fils de meunier comme lui, communard à Marseille en mars 1871, poète social, député socialiste siégeant à l'extrême-gauche. En avril 1883, dans la préface à son recueil *Les Jours de combat,* Hugues esquisse sa conception du rôle du poète : « *… nous sommes de ceux qui pensent que la poésie a une mission sociale. Le poète est à la fois un combattant et un travailleur*. »

N° SPÉCIAL GASTON COUTÉ DU 25 JUILLET 1906, ILLUSTRATIONS DE GRANDJOUAN*.

Il a quitté le lycée d'Orléans à Noël 1897. Il collaborait déjà à une revue régionale[1]. Il a été six mois bureaucrate, puis, à partir d'août 1898, correspondant-journaliste au *Progrès du Loiret*, un nouveau quotidien orléanais radical socialiste lancé par le député Rabier qui visait sa réélection. Couté y a publié quelques textes de son cru. Il a aussi fréquenté *Les Cigaliers du Montmartrois*, un groupe de chansonniers amateurs de la région orléanaise, où il s'est fait remarquer pour ses qualités d'auteur et son humour. Il a interprété quelques-uns de ses textes en public et rencontré, à Meung, un chansonnier en tournée, Castello, qui, l'ayant entendu, le retint pendant près d'une heure, et l'encouragea sans doute à monter à Paris, où son originalité pourrait lui valoir une situation parmi les chansonniers.

Auprès de ses parents Couté aurait prétendu avoir trouvé un emploi dans un grand journal parisien. Cependant, il écrira à son ami J.-M. Simon qu'il s'était présenté à *L'Intransigeant*, au *Petit Parisien*, au *Journal*,… « *Mais dans ces boîtes, on m'a f.… à la porte comme un malpropre !* ».

« Puisqu'on ne trouve plus sa vie au bout des sillons de chez nous… »

Le jour même de son arrivée, il *monte* à Montmartre, et entreprend de chercher un engagement dans un des nombreux cabarets. Il se présente au cabaret *Al tartane*, on l'écoute. Il commence le lendemain soir. En décembre, il se produit à *l'Âne rouge* (un des plus vieux cabarets montmartrois).

En début d'année 1899, il passe aux *Funambules* où Léon de Bercy est venu l'entendre : « *Coiffé de son chapeau mou, couvert de son macfarlane, il s'approcha du piano, gravit la petite estrade et, sans rien modifier de sa tenue, sans même un salut, il dit tranquillement avec l'accent des paysans de "chez lui", trois satires d'une philosophie âpre où sont mises en relief les hideurs de la fausse charité, de la fausse raison et de la bigoterie :* Un gâs qu'a mal tourné, Le Christ en bois *et* Un gâs qu'a perdu l'esprit*. Flegmatique en apparence, mais rougissant un peu, il regagna ensuite sa place, sous les bravos.* »

Léon de Bercy témoignera dans son livre *Montmartre et ses chansons*, publié dès 1902 : « *… le poète beauceron s'est produit au Conservatoire de Montmartre, à l'éphémère* Pa-Cha-Noir*, au* Carillon*, à l'*Alouette*, aux* Noctambules *et au* Grillon*; et partout son succès a été croissant. Ses œuvres les plus goûtées et les plus connues* ●●●

Un en-dehors : Gaston Couté (1880-1911)

●●● *sont, avec celles que j'ai mentionnées plus haut :* L'École, Les Conscrits, Les Gourgandines, Les Électeurs [il cite encore 12 titres]. *Toutes ces poésies, jointes à beaucoup d'autres, formeront un volume qu'éditera prochainement Georges Ondet sous le titre* Chansons d'un Gâs qu'a mal tourné. [...] Gaston Couté dit actuellement ses *vers aux* Quat'-z-Arts*, où il a remplacé Jehan Rictus. Il y a entre ces deux poètes de grandes affinités : ils sont mûs par les mêmes sentiments de douce pitié ; et l'horreur des iniquités sociales est chez eux également développée. Mais tandis que Rictus gémit, Couté est tout près de crier : la révolte chez celui-ci bout davantage. Cela tient sans doute à ce qu'il est plus jeune, plus neuf et, conséquemment, non encore désillusionné. J'ajouterai que le patois de l'un me semble plus exact que l'argot de l'autre, qui sent trop le travail, qui est trop de la "littérature". Et je ne serais nullement surpris que le benjamin des poètes montmartrois n'éclipsât un jour son aîné dans la faveur du public de nos cabarets.* »

Ainsi, un livre est prévu dès 1901. Il ne sera pas publié du vivant de Couté, mais seulement en mai 1928 par l'éditeur Eugène Rey. Pourquoi ? Sans doute parce que l'éditeur Ondet est traditionaliste, son meilleur produit est le très conservateur catholique Théodore Botrel. Couté est à l'opposé du barde breton. Il se produit bénévolement dans les fêtes populaires de soutien à diverses causes militantes.

6 JUILLET 1911 — Numéro consacré à GASTON COUTÉ — DIX CENTIMES

La Guerre Sociale

PARAISSANT LE MERCREDI

ABONNEMENTS : Paris ... un an 5 fr. ; Départements ... — 6 fr. ; Etranger ... — 7 fr. On reçoit les abonnements pour six mois. Adresser tout ce qui concerne l'Administration à Eugène MERLE

RÉDACTEUR EN CHEF : GUSTAVE HERVÉ

BUREAUX : PARIS — 8, Rue Saint-Joseph, 8 — PARIS. TÉLÉPHONE 307-99. Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à Miguel ALMEREYDA

Gaston COUTÉ

« La Guerre Sociale »

POUR COUTÉ

BALLADE du Gâs qu'a mal tourné

Comme de son verbe mordant
Il fustigeait le sot, l'abstème,
Le mufle, l'abject, le pédant;
Comme il se fichait du Saint-Chrême,
Et du Sceptre, et du Diadème,
Qu'il était l'Indisciplné,
On trouva pour lui ce bonnet:
Couté, le « Gâs qu'a mal tourné ».

Un autre en eût feint. Cependant,
Lui, très fier de cet anathème,
Fêtait le soleil fécondant,
Clamait à l'être : « Aime qui t'aime
« Et sache dégter ta Thélème
« Hors de leur Code surenné ! »
Et point n'avait d'autre système
Couté, le « Gâs qu'a mal tourné ».

Un soir que notre indépendant
Poussait l'habituel blasphème,
Blaguant, provoquant et frondant,
S'en vint la Faucheuse au front blême
Lui donner le baiser suprême...
De l'homme l'heure avait sonné;
Mais on l'œuvre vivra quand même
Couté, le « Gâs qu'a mal tourné ».

ENVOI

Plèbe, médite le Poème
Que pour les enfants a donné
Le génie ardent du bohème
Couté : *Le Gâs qu'a mal tourné.*

Léon de BERCY.

Gaston Couté

A son arrivée à Paris

en 1899

NUMÉRO SPÉCIAL DE *LA GUERRE SOCIALE* DU 6 JUILLET 1911 CONSACRÉ À GASTON COUTÉ.

« Bourgeois ! nous sommes des taureaux qui démolirons nos barrières... »

La police confirmera : « *Couté a promis son concours cet hiver à toute soirée chantante organisée par le groupe anarchique* [sic] *de la rue Titon, 62. Il a été vu au comité socialiste révolutionnaire du IX^e^, rue Pigalle, 62, et à la rue Titon. Il est en meilleure santé et se saoûle moins* » (15/11/1900).

Un nouveau rapport conclut : « *Couté qui a collaboré au* Journal du Peuple *et au* Libertaire*, prête son concours dans les soirées familiales ou concerts organisés par les anarchistes. En résumé, cet individu professe des opinions libertaires et fréquente les milieux anarchistes. Il ne paraît pas être dangereux. Son nom est inconnu aux sommiers judiciaires* ». (30/11/1900).

Et quand en 1904, Sébastien Faure ouvrira *La Ruche*, école libertaire pour orphelins et enfants pauvres, Couté prêtera son concours aux fêtes de soutien, comme il le fera plus tard pour Madeleine Vernet et son orphelinat.

Dès son arrivée à Montmartre, il fréquente un estaminet proche du siège du *Libertaire*, le *Zut* « *où viennent tous les anarchistes de la Butte. Trois pièces en enfilade, plus sinistres les unes que les autres. Des lampes à pétrole éclairent ce lieu plutôt glauque, tenu par un petit bonhomme à toque et longue barbe qui porte des pantalons de velours marron, des sabots et une ceinture de flanelle d'un rouge gueulard. Il s'appelle Frédéric Gérard, surnommé Frédé et deviendra plus tard le patron du* Lapin agile*. Son bar est ouvert à tous les pauvres, à tous les exclus de la ville. Il chante des romances parisiennes, souvent accompagné par d'autres artistes qui viennent lui donner la main. Dehors rôdent les pierreuses, les malfrats, les déserteurs, les clans qui se cherchent au couteau, les faussaires, les maquilleurs de timbres-poste : les habitués du maquis. L'enseigne du* Zut *annonce la couleur : Bière. C'est le seul alcool. Ni vins, ni digestif...* » (Dan Frank. *Bohèmes*).

Au *Zut*, Couté rencontre quelques rédacteurs du *Libertaire*, dont Victor Méric et Miguel Vigo, dit Almereyda. *Le Libertaire* a été suspendu en février 1899 après 165 numéros, et *Le Journal du Peuple* lui a succédé du 6 février au 3 décembre 1899, pour soutenir la cause dreyfusarde jugée prioritaire[2].

Couté collabore au *Journal du Peuple* avec quatre textes : *La chanson des corbeaux*, *Le Gâs qu'a perdu l'esprit*, Les *Conscrits* et *Le Gâs qu'a mal tourné*. Le 20 août 1899 *Le Libertaire* reparaît et publie, entre le 15 octobre et le 20 novembre 1899, cinq textes de Couté : *L'amour anarchiste*,

AU BANC D'INFAMIE… De nouvelles poursuites sont, paraît-il, intentées à *La Guerre sociale* ! Gaston Couté, Auroy et un « sans patrie » (Hervé) seraient poursuivis pour « apologie de faits qualifiés "crimes" » à raison de leur article et chanson (Hélas ! plus de mouchoirs…) de notre numéro du 1er Mai.

C'est avec joie que la *Guerre sociale* fera, en grand, devant la Cour d'Assises, le procès des cosaques de la République française et de leur chef le fou dangereux : Lépine !

La Guerre sociale du 7 au 13 juin 1911.

Les Taureaux, *La chanson de moisson*, *La Tête de mort* et *Le Christ en Bois*.

En 1901, Couté et Liard-Courtois deviennent amis. Les poètes Léon de Bercy et sa compagne Anne, Gaston Couté et Charles Gallilé participent bénévolement à un concert de soutien en faveur du camarade Louis Grandidier[3].

Couté séjournant chaque été à Meung-sur-Loire ou les environs proches, ne manque pas d'inviter des amis à partager les modestes locaux de vacances qu'il loue. Ainsi, en 1905, il invite Liard-Courtois et sa femme à passer l'été avec lui à Meung. C'est là que Liard-Courtois construit la barque qui doit descendre la Loire. Dès le premier coup d'aviron elle se retournera. Mais cela est anecdotique, car les deux copains mettent au point un grand projet pour l'été 1906. Il s'agit d'une tournée qui commencerait par Orléans, Liard-Courtois parlant du bagne, le poète assurant la partie artistique.

« … Et ce jour-là dans vos derrières, nos cornes feront des accrocs. »

Rappelons qu'en 1902, Couté signe le *« Manifeste pour la pensée libre »* paru dans *Le Libertaire*[4]. Il s'agit d'attirer l'attention sur le sort d'ouvriers espagnols emprisonnés à Barcelone et de les défendre : « *Leur but est le nôtre. Par la raison ou par la violence, nous voulons renverser le vieux monde assassin*. » La plupart des signataires fréquentent le *Zut* et côtoient l'importante communauté espagnole en partie clandestine. Peut-être y a-t-il rencontré Picasso ?

Cependant, la situation politique évolue. Déjà, en 1905, des incidents à Tanger ravivent la tension qui paraissait éteinte entre la France et l'Allemagne. L'idée de revanche qui sourdait depuis la défaite de 1870 s'amplifie. Le bruit court de la possibilité d'une guerre. Et c'est surtout à partir de septembre 1908 que les incidents franco-allemands à Casablanca mettent le feu aux consciences. On observe qu'une partie du public des music-halls et bientôt des cabarets artistiques est gagnée par le nationalisme. La chanson belliciste renaît.

Certains chansonniers suivent le courant porteur et adaptent leur répertoire. Couté, bien évidemment, résiste. Des amis libertaires vont lui trouver un complément de revenus, surtout de quoi l'occuper, et mieux encore, de créer. Ainsi Victor Méric et Miguel Almereyda, entraînent Couté à *La Guerre Sociale*, un journal antimilitariste créé en décembre 1906, et toujours dirigé par Gustave Hervé. Couté va s'y livrer à un exercice qu'il n'a pas encore pratiqué. Il s'agit d'écrire des « chansons de combat » sur un air connu et sur l'actualité. Couté dépasse alors sa condition de « chansonnier engagé » pour devenir un chansonnier militant. Le succès est immédiat, les chansons sont chantées à l'atelier, à l'usine et dans la rue pour narguer le pouvoir, tous les pouvoirs… qui attendent le moment de régler son compte à cet impudent. Le 9 mai, paraît *Hélas ! Quelle douleur*, une chanson sur la manifestation du 1er Mai. Certains manifestants ont chahuté trois policiers, qui furent blessés légèrement. Ce n'est pas drôle… en tous cas moins drôle que le texte écrit par Couté, texte qui relate les faits ; surtout si vous le chantez sur l'air du cantique éponyme dont il s'inspire.

Les autorités décident de clouer le bec au chansonnier. Couté et Auroy - le gérant du journal - sont convoqués chez le juge et inculpés. Auroy a raconté que le moment le plus cocasse de l'entretien fut celui où le juge dut citer le vers incriminé, dans son contexte, c'est-à-dire leur lire à haute voix le couplet tout entier :

Sinistres policiers
Vous qui cognez
Sur nous sans relâche
Sinistres policiers
Vous qui cognez
Sur nous sans pitié,
Vous pouvez crever, tas de vaches,
On n'pleur' pas les brut's et les lâches !

Le 28 juin 1911, Gaston Couté meurt à 31 ans d'une congestion pulmonaire à l'hôpital Lariboisière, à Paris[5]. Le procès aura lieu une semaine après sa disparition.

Il laisse derrière lui une œuvre d'une vive originalité qui continue à être interprétée par de nombreux chanteurs.

Lucien Seroux
et Philippe Camus

1. Il y a publié ses treize premiers textes de mars 1897 à janvier 1898.

2. Ce n'est que le 29 octobre 1898 que la chambre criminelle de la Cour de cassation a décidé que la demande de révision du procès Dreyfus était recevable et annoncé qu'elle allait procéder à une enquête supplémentaire. On retiendra que dès le 8 janvier 1898 Sébastien Faure et Louise Michel appelaient les anarchistes à manifester. « *Autoritaires chrétiens ou juifs, capitalistes chrétiens ou juifs, officiers chrétiens ou juifs, sont pour nous pareils ennemis. Mais l'opprimé, quels que soient son rang, sa tribu, son pays, devient notre compagnon de misère, notre frère en douleur*. » (*Libertaire*, 8 janvier 1898). Pour répondre aux réserves et aux attaques formulées par Pouget, Jean Grave et beaucoup d'autres, Sébastien Faure précisait le 29 janvier 1898 : « *il s'agit de profiter d'un cas particulier et des batailles qu'il suscite* […] *pour dire ce que nous pensons, notamment de la justice militaire et civile, des religions, de l'antisémitisme, de la presse, de l'opinion publique* » (*Le Libertaire*, 29 janvier 1898). Le 19 septembre 1899, le président Loubet signe la grâce de Dreyfus, décidée en Conseil des ministres.

3. En 1901, le 9 novembre, Jean Marestan et Liard-Courtois prononcent une conférence au bénéfice de Louis Grandidier, qui étant gérant du *Libertaire*, fut condamné à 6 mois de prison et 100 francs d'amende, le journal ayant publié un article dans lequel Laurent Tailhade — lui-même condamné à 1 an de prison — appelait à mots couverts à assassiner le tsar Nicolas lors de son séjour en France. Liard-Courtois, après quelques aventures, a été condamné, en novembre 1894, pour faux en écritures publiques à 5 ans de bagne. Libéré en janvier 1899, il doit résider à Cayenne. Il tente de s'évader. La Ligue des Droits de l'Homme réussit à faire annuler la peine de cinq ans de relégation. Il est libéré en mars 1902 et arrive au Havre en avril. Il reprend sa collaboration au *Libertaire* et à *Régénération*. Il donne des conférences dans la région parisienne et écrit un livre *Souvenirs du bagne*, qui paraît en 1903.

4. n° 23, 13 avril 1902.

5. Il est inhumé au cimetière de Meung-sur-Loire où un musée lui est consacré.

Gaston Couté, Œuvres complètes,
Édition établie par Philippe Camus
tome 1 : corpus, notes, discographie et glossaire.
tome 2 : biographie d'Alain (Georges) Leduc et annexes de l'ensemble.
608 et 424 pages. Éditions libertaires, 2018

À commander aux Éditions libertaires
35, allée de l'Angle, Chaucre
17190 Saint-Georges-d'Oléron

BRASSENS ET L'ANARCHIE
Sur la grand-mare des anars

Brassens anarchiste, ça ressemble un peu à un pléonasme… C'est Ferré lui-même qui vous le dit ! Ferré, porte-étendard proclamé, et acclamé bien sûr, qui haranguait furieusement les foules à chaque refrain de « Ni dieu ni maître »… Ferré, pas vraiment du genre modeste par ailleurs, avait pourtant bel et bien trouvé son « non-maître » en la matière : « Si y'a un anarchiste, c'est lui, ça se sent dans tout ce qu'il fait. » Drôle d'anarchiste, pourtant, que cet oiseau-là…

Contrairement au Léo rugissant, tonton Georges n'a pas grand-chose à voir avec le cliché de l'anar chevronné : ce genre de type qui poserait presque pour la photo, drapeau noir dans la main gauche, cocktail Molotov dans la droite, et puis slogan sur les lèvres, comme un bon Jupiter flanqué de ses attributs.

Brassens, un anar pas comme les autres…

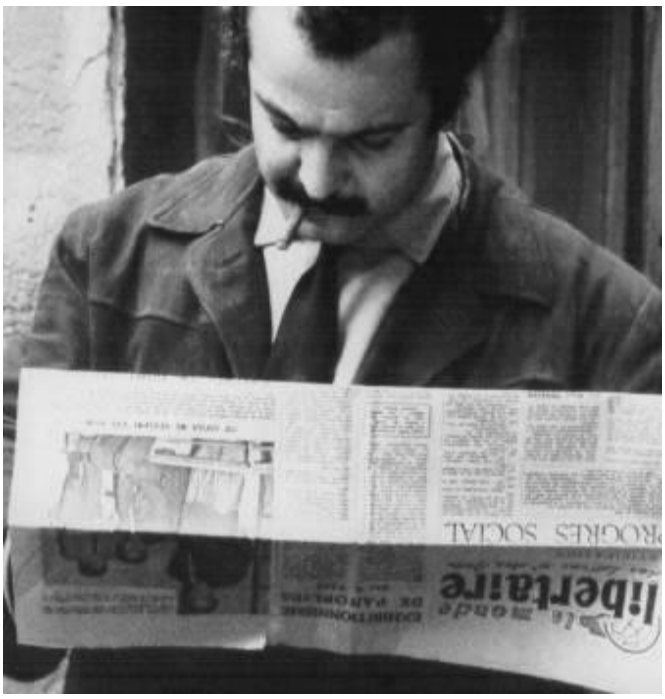
Il semble plutôt que pour Brassens, le drapeau noir ne soit pas propre à autre chose qu'à flotter sur une marmite (ce qui peut tout de même inspirer de bien jolies mélodies[1]). Et puis les cocktails Molotov et la propagande par le fait, pas vraiment son genre : à choisir, il préfère les voleurs aux meurtriers (il composera même une chanson en hommage à son cambrioleur personnel[2]). Quant aux slogans révolutionnaires, il vous dira que « *ne pas crier 'haro sur le baudet' au moment où tout le monde crie 'haro sur le baudet', c'est une forme d'engagement comme une autre*[3] ». Peu de chance, donc, de l'entendre clamer haut et fort (et à cheval sur les toits) son amour pour les anarchistes et leur muse au grand A. Mourir pour des idées, très peu pour lui[4] : chanter en leur nom, pas d'avantage.

D'ailleurs, pour être tout à fait exact, le mot « anarchie » n'apparaît qu'une seule petite fois dans son répertoire : dans *Hécatombe* (1953), chanson de ses débuts. Pour le coup, en matière de slogans, on est triplement servi : un cinglant « *Mort aux vaches ! Mort aux lois ! Vive l'anarchie !* ». De quoi faire applaudir à tous les coups et à tout rompre une salle en bonne partie acquise à la cause anar, et du reste complètement acquise à la sienne… Las, Maxime Le Forestier raconte qu'à la fin de la chanson en question, tonton Georges, désabusé comme il sait parfois l'être, se tournait vers Pierre Nicolas, son contrebassiste, et murmurait dans sa lippe : « *Ces cons, et dire qu'ils ne savent même pas ce que c'est, l'anarchie*[5]… »

Cette petite phrase soufflée à son compère de scène rappelle une chose tout à fait essentielle dans l'esprit de Brassens : l'anarchiste authentique n'a pas besoin de gueuler « vive l'anarchie » pour qu'elle vive, l'anarchie… Non : pour la faire vivre, il faut la vivre, un point c'est tout. C'est donc dans le concret des choses que tout doit se jouer. Cela apparaît de manière limpide dans ce précieux passage où il donne, telle quelle, sa propre définition de l'anarchie — chacun ayant de la chose « une idée tout à fait personnelle », comme il se plaît à le rappeler[6] : « *C'est pour moi une philosophie et une morale dont je me rapproche le plus possible dans la vie de tous les jours, j'essaie de tendre vers l'idéal. L'anarchisme, ce n'est pas seulement de la révolte, c'est plutôt un amour des hommes*[7]. »

En définissant l'anarchisme comme une morale — « *une façon de concevoir la vie* », précisera-t-il dans la même interview, histoire qu'on n'aille quand même pas chercher sous ce terme ambigu un dogme en dix commandements — tandis que son époque tend plutôt à l'interpréter comme une doctrine politique, Brassens recentre immédiatement sa démarche autour des individus humains et de leurs liens quotidiens. « L'idéal » anarchiste, selon lui, n'est pas un projet de société, ou, pour reprendre une expression qu'il affectionnait, une espèce de « solution collective ». Son échelle n'est pas le monde : comment croire avec bon sens qu'un simple individu, ou même qu'un groupe d'individus, aussi braves soient-ils, puisse initier un véritable changement pour la société tout entière ? « *Si j'étais persuadé qu'en tournant à droite ou à gauche, en faisant ceci ou cela, le monde allait changer, vous pensez bien que je le ferais, je la sacrifierais ma petite tranquillité. Mais c'est parce que je n'y crois pas tellement.* »

Il y a là, c'est vrai, un certain désabusement (le « sceptique notoire » de sa propre chanson, c'est un peu lui, forcément[8]). Pourtant, qu'on ne s'y trompe pas : ce choix d'ancrer son anarchisme dans les relations entre individus n'a rien d'un choix par défaut. Brassens ne renonce pas à « l'idéal » : il lui donne un terreau concret. L'objectif qu'il se fixe au quotidien reste un sommet d'exigence et de beauté : l'« amour des hommes », ni plus ni moins.



ROBERT COMBAS

“J’aime les chats parce qu’il n’y a pas de chats policiers.”

Aussi répond-il à ceux qui voudraient lui faire dire que son désaveu de la « solution collective » mène à l’amertume et à l’inaction : « *Je ne fais pas rien. Je fais quelque chose auprès de mes amis, auprès de mes voisins* ». Dit comme ça, ça n’est pas grand-chose (« c’est un modeste[9] », rappelez-vous) ; et pourtant, c’est énorme.

L’anarchie comme amour des hommes

L’anarchisme comme « amour des hommes »… Présentée de cette manière, la morale que Brassens revendique comme idéal anarchiste ressemble tout de même furieusement à la quintessence du message chrétien. Le bouffeur de curés, qui se plaît tant à leur « *botte*(r) *le cul au nom du père du fils et du Saint-Esprit*[10] », semble bien loin tout à coup. On pense à *L’Auvergnat* (1954) bien sûr, à ce fameux Père Éternel vers lequel les gens qui savent les aimer, les hommes, devraient tous être conduits[11]… Et si en réalité l’anarchisme de Brassens était le nom donné à son catéchisme ? Le père Duval, ce brave « catéchumène » qu’il mentionne dans *Les trompettes de la renommée*, ne serait-il pas au fond son double à lui, « l’énergumène » — la calotte en moins[12] ? Pas pour rien que cet improbable prêtre chanteur était surnommé « le Brassens en soutane » : comme si l’habit seul avait pu les distinguer, mais sans faire l’un plus moine que l’autre… Pas pour rien non plus que Brassens surnomma lui-même d’un sobriquet religieux celui qui fut à la fois son grand ami et *« l’être le plus important qui soit dans la chanson*[13] » : l’abbé Brel.

Car s’il bouffe parfois les curés, Brassens ne les bouffe pas à tous les râteliers pour autant. Un curé qui saurait donner de l’amour à ses paroissiens, comme celui de *La messe au pendu*[14] par exemple, aurait toute son estime. En fin de compte, ce qui distingue l’anarchisme de Brassens du christianisme, ça n’était pas tant le contenu de la morale chrétienne originelle que cette petite chose absolument essentielle : aucun dieu ni maître cureton, aucune autorité quelle qu’elle soit ne doit nous l’imposer, cette morale ! Toute morale est individuelle, et individuellement choisie, ou n’est pas. Rapport à l’amour des hommes, le Père Éternel de *L’Auvergnat* a toute la bénédiction de Brassens… mais sur la forme, son armée de curés prêcheurs — pratiquant fort peu l’amour des hommes, du reste — aurait bien pu s’abstenir ! L’anarchisme de Brassens : aimer les hommes, en tâchant de dire merde pour ne jamais avoir à dire amen.

Mais concrètement, comment Brassens le pratique-t-il son anarchisme compris comme « amour des hommes » ? Il n’y a pas à chercher bien loin ni dans sa vie ni dans son œuvre pour y répondre… Les hommes qu’il aime se regroupent sous un terme générique bien connu : les copains. Aimer les hommes, c’est pratiquer l’amitié. Et ça n’est pas une mince à faire, l’amitié ! Il y a des règles à respecter scrupuleusement pour bien la pratiquer, et voguer père peinard sur la grand-mare des anars. Entre toutes, la règle d’or est la suivante : ne pas être trop, c’est-à-dire pas plus de quatre — à partir de cinq, on devient un groupe, et les individus sont dissous. À tous les coups, on devient une bande de cons — ou de voyous voleurs de bijoux, c’est tout comme[15].

GEORGES BRASSENS CHEZ LUI LORS D’UN TOURNAGE DE « CINQ COLONNES À LA UNE » EN 1962
JEAN CLAUDE MALLINJOD - AFP

Il existe une alternative anarchiste au quatuor : c’est de rester seul. Dans ce cas-là, on s’aime soi et c’est déjà très bien. C’est que parfois, le troupeau est un peu trop pesant pour les épaules de notre chanteur : « *Les hommes sont faits, nous dit-on, pour vivre en bande comme les moutons… Moi j’ vis seul et c’est pas demain, que je suivrai leur droit chemin*[16] ». Si l’anarchisme est une philosophie, Brassens, tient beaucoup du philosophe : dans le sillage de Héraclite ou de Nietzsche, la solitude est, pour lui aussi, un moyen de se mettre « *à l’écart de la place publique*[17] », de se distancer sereinement d’une société à laquelle il n’adhère pas, et où les cons ont majoritairement droit de cité. On peut donc préciser : l’anarchie, pour Brassens, c’est d’aimer les hommes qui valent le coup qu’on les aime, mais pas plus de trois à la fois, et tout en se tenant à l’écart des autres (rangés élégamment sous la catégorie de « cons »). Et le tout toujours en disant merde, bien sûr…

« L’amour des hommes », d’accord, mais les femmes dans tout ça ? Pas anodin que Brassens ne les mentionne pas directement. Si aimer les hommes est une tâche bougrement délicate, s’agissant des femmes, cela devient carrément du travail d’orfèvre… L’amitié impliquant un rapport au temps stable et durable, il peut sembler bien dur, pour un sentimental comme Brassens, de faire d’une femme une amie — et il refuse bien sûr de céder à cette éternité en cage qu’on appelle le mariage[18]. « Misogynie à part[19] », disons que l’amour, se nourrissant des passions éphémères, complexifie tout ; il tend à prendre la relation au piège — merveilleux du reste — de l’intense instant. Ainsi les femmes, dans les chansons de Brassens, sont le plus souvent des passantes, l’occasion d’une aventure extraordinaire au détour d’une nuit d’orage, au coin d’un parapluie, ou au clair d’une fontaine.

Dans sa vie pourtant, des amies — fruit féminin de son anarchisme —, Brassens en a eues : Püppchen, la petite « poupée » devant laquelle il se faisait tout petit[20] et qu’il aura vu vieillir avec le même émerveillement qu’une fleur d’automne[21] ; Patachou, celle qui le révélera aux yeux du grand public, avec laquelle il enregistrera même une chanson en duo[22] ; la Jeanne, bien sûr, qui l’hébergea impasse Florimont ; ou encore ce « pauvre petit rat de cave[23] », compagne de son ami Moustache… Pour deux d’entre elles, Püppchen et Jeanne, l’amitié fut même doublée d’une relation d’un autre genre : comme si l’alchimie presque impossible de ses chansons, au sein desquelles les femmes s’évaporent avant d’avoir pu devenir autre chose que des amantes, reflétait bien mal la réalité de sa propre vie à lui, « le fidèle absolu[24] ». Anarchie, donc : aimer les hommes… et les femmes qui veulent bien ne pas parler que d’amour. ●●●

BRASSENS ET L'ANARCHIE

Sur la grand-mare des anars

L'anarchie comme révolte

Si l'amour des hommes, le versant positif de l'anarchisme de Brassens, est son versant prioritaire, il n'est pas tout — il ne peut pas être tout, bien entendu. Certes, Brassens rappelle fermement que « la révolte n'est pas suffisante » et, seule, « peut mener à n'importe quoi, au fascisme même[25] » ; mais la contestation critique n'en demeure pas moins essentielle dans sa vie comme dans son œuvre. Chez Brassens (comme chez Nietzsche, encore), le oui précède le non, la révolte procède de l'amour… Il est nécessaire, au nom de cet amour, de dénoncer ceux qui le galvaudent. Ceux qui, au prétexte d'une société meilleure, ou d'un pareil amour justement — comme ces chers curés — se drapent d'autorité pour commettre les pires méfaits. Bref, pour secondaire qu'elle soit, elle existe bel et bien, cette révolte.

Elle s'exprime en fait dès son plus jeune âge, comme élève turbulent sur les bancs de l'école, puis au travers du larcin de la chanson des *Quatre bacheliers*[26]. Arrivé sur Paris, la contestation se précise : il fugue du STO pendant une permission (c'est là qu'il s'installe chez Jeanne, impasse Florimont). Peu de temps après, il décide de s'engager via le militantisme actif : il fait alors ses classes politiques à la Fédération Anarchiste de 1946 à 1948, tout en tenant une rubrique régulière — au ton joyeusement pamphlétaire — pour un certain périodique, « Le Libertaire » (tiens tiens…). Il maintiendra d'ailleurs toute sa vie des liens de cœur avec la FA : « *Je n'ai jamais rompu avec*, dira-t-il, *mais enfin je ne militais plus comme avant*[27]. »

Il militera différemment en effet : à travers ses chansons. Dans ses textes, le refus de l'autorité sous toutes ses formes — policière et religieuse en priorité — transparaît. Mais le point de contestation majeur touche à cette forme générique de l'autorité qu'on appelle la patrie : cette « Mère Patrie » qui renvoie à la fois au père par l'étymologie et à la mère par l'expression, en double gage d'autorité souveraine. Par refus de ce dogme, Brassens refusera de chanter la dernière strophe de *Il n'y a pas d'amour heureux*[28], Louis Aragon s'y montrant beaucoup trop patriote à son goût…

De ce refus de la patrie, son engagement antimilitariste découle directement : *La guerre de 14-18*, et puis surtout *Les deux oncles* — qui appelle à la pacification des peuples allemand et britannique, et sera même la seule chanson de Brassens censurée — en témoignent. Mourir pour des idées, déjà, Brassens n'apprécie pas beaucoup[29]… mais alors, mourir pour l'idée de la patrie, n'en parlons pas !

Et pourtant, l'une des choses qu'on lui reprochera le plus souvent, c'est justement de manquer de cet engagement critique. Ce sera d'ailleurs sa grande différence avec un chanteur comme Jean Ferrat, et le cœur du débat, formidable de sagesse et d'intensité, qui les opposera à la télévision[30]. Brassens profitera justement de ce temps de dialogue pour expliquer en détail sa position : son engagement critique est indéniable ; simplement, sa contestation n'est pas frontale, elle est esthétique. C'est au travers de textes truffés de bons mots et drapés d'ironie douce-amère que Brassens dénonce. Ce chemin esthétique de la contestation, qui n'est pas une ligne droite vers l'objet de la critique mais un savant détour pour mieux atteindre son cœur, lui semble non seulement plus juste — personne n'étant en droit d'user d'autorité pour dire aux autres ce qu'il faut penser[31] — mais aussi plus efficace : dire « crosse en l'air compagnon » n'a jamais eu l'effet escompté sur personne.

Le modèle de Brassens, ce sont les fables de La Fontaine, un de ses livres de chevet : en racontant des petites histoires sur l'amour des hommes, ou sur la propension que certains ont à ne pas les aimer, on aura sans doute plus de chance de changer quelque chose dans l'âme des gens, et par voie de conséquence dans la société entière… Même si ça commence par un simple petit bout de bonheur de trois minutes.

Roméo Boccara

1. Cf. *Le drapeau noir flotte sur la marmite*, film de Michel Audiard avec une musique de Brassens, 1971.
2. Cf. *Stances à un cambrioleur*, 1972 : « Prince des monte-en-l'air et de la cambriole, toi qui eus le bon goût de choisir ma maison, cependant que je colportais mes gaudrioles, en ton honneur j'ai composé cette chanson ».
3. Cf. « Interview Brel, Brassens, Ferré » par François-René Christiani, INA, 1969.
4. Cf. « Interview Brel, Brassens, Ferré » par François-René Christiani, INA, 1969.
5. Cf. Maxime Le Forestier, *Brassens et moi*, Stock, 2021.
6. Cf., « Interview Brel, Brassens, Ferré », *loc. cit.*
7. Cf. *ibid.*
8. Cf. *Le sceptique* (chanson posthume, chantée par Jean Bertola) : « J'ai des velléités d'arpenter les trottoirs avec cette devise écrite à mon gibus : "Je ne crois pas un mot de toutes ces histoires." »
9. Cf. *Le modeste*, 1976.
10. Cf. *Grand-père*, 1957.
11. Cf. *L'auvergnat*, 1954 : « Qu'ils te conduisent à travers ciel, au Père Éternel ».
12. Cf. *Les trompettes de la renommée*, 1962 : « Lui le catéchumène, et moi l'énergumène : il me laisse dire "merde", je lui laisse dire "amen"! »
13. Cf. « Brassens parle de Brel », INA, 1978.
14. Cf. *La messe au pendu*, 1976 : « Ce ratichon fit un scandale, et rugit à travers les stalles : "Mort à toute peine de mort!" »
15. Cf. *Les quatre bacheliers : «* Pour offrir aux filles des fleurs, sans vergogne, nous nous fîmes un peu voleurs… ». Cette chanson relate un épisode authentique de la jeunesse de Brassens.
16. Cf. *La mauvaise herbe*, 1954.
17. Cf. *Les trompettes de la renommée*, 1962.
18. Il écrit à ce sujet *La non-demande en mariage*, 1966.
19. Cf. *Misogynie à part*, 1969.
20. Cf. *Je me suis fait tout petit*, 1956.
21. Cf. *Saturne*, 1964 : « C'est pas vilain, les fleurs d'automne, et tous les poètes l'ont dit… Je te regarde et je donne mon billet qu'ils n'ont pas menti. »
22. Cf. *Maman, papa*, 1952.
23. Cf. *Élégie à un rat de cave*, 1979.
24. Cf. *Le fidèle absolu* (chanson posthume, jamais enregistrée) : »Je n'ai vu qu'un amour, un seul, mais je l'ai vu, et ce grain de beauté a su combler ma vue. »
25. Cf. « Interview Brel, Brassens, Ferré », éd. citée.
26. Cf. supra : note 15.
27. Cf. « Interview Brel, Brassens, Ferré », éd. citée.
28. Cf. *Il n'y a pas d'amour heureux*, 1954 : « Il n'y a pas d'amour dont on ne soit flétri, et pas plus que de toi l'amour de la patrie… »
29. Cf. supra : note 4.
30. Cf. « Brassens, Ferrat : la rencontre », INA, 1969.
31. Cf. *Le vieux Normand* (chanson posthume, chantée par Jean Bertola) : « Crosse en l'air ou bien fleur au fusil : c'est à toi d'en décider, choisis! ».

SERGE UTGÉ-ROYO
D'amour et de révolte

Faut-il encore présenter, dans le *Monde libertaire*, Serge Utgé-Royo ? Auteur-compositeur-interprète, le répertoire personnel de ce fils de deux exils, celui d'un anarchiste catalan et celui d'une socialiste de Castille, est riche et très évocateur. Il aura été, durant près de 40 ans de carrière, à travers une multitude de galas et de concerts, le porte-voix de plusieurs générations de libertaires. Sa voix, chaude et puissante, nous entraîne dans une fraternité de révolte. Doté d'une grande sensibilité, notre poète anarchiste n'hésite pas à dénoncer les horreurs et les injustices tout en rêvant à un monde enfin libre et pacifié.

J'ai connu sa voix dans les années 1970, par l'intermédiaire d'un vinyle que le temps et les progrès technologiques ont rendu matériellement démodé, mais je le garde comme un trésor inestimable à l'heure où le vinyle refait sa réapparition dans les bacs des disquaires. Dans ces années d'oppression, sur nos terres en Espagne, ce disque apportait au jeune fils d'exilés que j'étais, le rayonnement sonore de la meilleure poésie et la voix de Serge me semblait être le véhicule par excellence de la fraternité humaine. Aujourd'hui encore, je m'abandonne au plaisir du moment et au souvenir de cette découverte inoubliable.

"Serge Utgé-Royo, vêtu d'un noir existentiel..."

Quand il chante en hommage à la mémoire des républicains espagnols, ces hommes et ces femmes qui ont subi les tourments, les humiliations, les mauvais traitements dans les camps de concentration, la voix de Serge apaise l'écho de leurs souffrances, en ouvrant des chemins de fraternité dans l'esprit de ceux qui l'écoutent.

Serge Utgé-Royo ne pousse pas seulement un cri de révolte contre le bâillon qu'impose le pouvoir aux artistes, il n'est pas seulement un anticonformiste qui se déclare incompatible avec cette civi-

lisation de l'argent et du privilège, mais sa lutte contre l'autoritarisme se double d'une interprétation pleine d'un amour fervent pour les poètes.

Serge, en plus de chanter ses propres chansons, se livre à un exercice qui a un caractère plus collectif, il incorpore dans sa musique et sa voix les poètes contemporains : Léo Ferré, Boris Vian, Jacques Brel, Luis Llach, Victor Jara, Violetta Parra. Il s'identifie à eux avec véhémence pour défendre la liberté, mais aussi de manière très émouvante, avec tendresse, avec amitié, avec dignité, avec la passion que l'on trouve chez les poètes.

Depuis ses débuts, Serge Utgé-Royo est ouvert à différentes manifestations de l'art. D'abord pour le théâtre où il a été comédien dans des mises en scènes de Med Hondo et Armand Gatti notamment, pour la littérature ensuite, à travers plusieurs romans et plusieurs participations à des œuvres collectives.

"Un artiste doit être libre de défendre ses idées."

Serge Utgé-Royo, vêtu d'un noir existentiel, se tient sur scène bien campé tel un marin au long cours, prêt à naviguer sur l'océan des mots des poètes en catalan, en castillan et en français. La voix de Serge conserve de façon très pure une sonorité brute et rituelle, elle est présente dans chaque poème pour se transformer en une prière musicale vivante. Comme les paroles d'un griot, les vers sont tantôt canonnés par la colère du résistant, tantôt, ils s'écoulent calmement comme le cours calme d'un ruisseau. Il nous reste les mots des grands poètes. Il nous reste la passion de Serge Utgé-Royo et son courage.

Serge est un anticonformiste ouvert sur le monde. Un être profondément humain qui pratique constamment la provocation, la critique directe contre les ennemis de l'émancipation individuelle et sociale. Pour Serge Utgé-Royo, un artiste doit être libre de défendre ses idées ; pour lui, à la première concession, vous perdez une partie de votre liberté. C'est un coureur de fond dans les domaines de la sensibilité et de l'engagement, qui, par sa rébellion, nous encourage à garder notre conscience éveillée.

Sous la forme d'un trio musical, Serge Utgé-Royo, Léo Nissim et Jean My Truong, compagnons de musique et de scène, croisent leurs histoires et mêlent leurs racines d'exils, leurs mots et leurs notes, leurs souvenirs et leurs influences, hispaniques, latines, orientales, leurs inspirations aux accents et aux rythmes jazz ou blues, latinos ou classiques, traditionnels ou contemporains.

Daniel Pinós

Le double album du « Trio Utgé-Royo au Triton » est aujourd'hui disponible. Des chansons récentes créées par le trio (*La longue mémoire, Comme un coquelicot la révolte...*), d'autres plus anciennes revisitées par Serge pour le texte (*Tout le sang du monde 2020*) et par le trio pour l'orchestration (*Juillet 1936, Il a tant plu...*), quelques reprises signées Brel, Vian, Ferré, Vidalie-Golmann. Et les voix mêlées des spectateurs qui ont pu rejoindre le trio au Triton, en cette hiver 2020 sans Covid, reprenant avec Serge *Amis, dessous la cendre.*

Le double album *Trio Utgé-Royo au Triton* est disponible chez Publico et sur commande.

Dans une pochette cartonnée 3 volets, 2 CD, 23 chansons, 1 h 40 de musique et de mots, un livret de 40 pages. Production Édito Musiques – Noir coquelicot – Prix TTC : 18 €

https ://www.utgeroyo.com

Woody Guthrie, « Born to win »

Eternel trimardeur, Woody Guthrie n'était même pas nécessairement un auteur de chansons de protestation ou politiques. Ses simples observations du quotidien des gens simples croisés décrivaient des injustices évidentes.

Born to win, cette expression résume bien la vision de la vie qu'avait Woody Guthrie. Il composa cette chanson en réaction à celle du chanteur country Ted Daffan *Born to Lose*. Car Woody, le vagabond, le *hobo*, croyait en l'humanité, en sa faculté à se battre, à s'entraider, à s'organiser. Il avait foi en l'homme du peuple, ce travailleur qu'il était lui-même et auprès duquel il se sentait en vie. « *Vos travaux et mes travaux se sont tenus la main et nos mémoires ne se sont jamais séparées. J'ai emprunté ma vie aux travaux de votre vie. J'ai senti votre énergie en moi et vu la mienne remuer en vous* » (Coney Island, 1946)[1]. Véritable témoin de son époque, Woody a décrit, à travers plus de mille chansons, les affres et les conditions de vie des travailleurs, illustrées par des scènes de vie, des joies, des peines, toujours de façon simple et poétique, dans le langage *hillbilly* qui était le sien. « *Je ne suis ni plus ni moins qu'un photographe sans appareil photo.* »[2] Toujours optimiste, rempli d'ardeur, il n'a cessé de chanter, d'écrire et de dessiner ce/ceux qui l'entouraient.

Woodrow Wilson Guthrie est né le 14 juillet 1912 à Okemah, en Oklahoma. Il tient son nom de baptême du futur président de l'époque, Woodrow Wilson, dont son père est sympathisant. Ce dernier, parfait exemple du « *Boom and bust* », a fait fortune dans des transactions immobilières pour tout perdre sur des mauvais placements et dans l'incendie de leur maison qui coûtera la vie à Clara, la sœur aînée de Woody. Ballottée de maison en maison, son enfance est marquée par la transformation de sa ville en ville champignon avec l'arrivée d'une nuée de caravanes. Des milliers de travailleurs s'installent, se déplaçant au gré des forages de pétrole et formant de véritables cités éphémères aux maisons faites de tôles et de planches. Ces nomades reprendront la route une fois les derricks installés, laissant la ville morte. C'est durant cette période que la santé de sa mère se dégrade, en proie à une maladie nerveuse, la chorée d'Huntington dont Woody héritera.

Un vagabond volontaire, enfant de la crise de 29

Adolescent, il apprend la guitare et se produit régulièrement dans les fêtes locales. Surviennent alors le krach boursier de 1929 qui laisse au chômage près de quinze millions de travailleurs, et surtout, tout au long des années 1930, des tempêtes de sable géantes qui ravagent les exploitations des fermiers de l'Oklahoma, du Texas et du Kansas, et jettent sur les routes des milliers de personnes en quête de travail. C'est à ce moment que Guthrie, sans argent, abandonne sa famille et commence sa vie de vagabond, accompagnant les *Okies*, émigrés d'Oklahoma, vers les champs d'abondance de Californie qu'il décrit dans sa chanson *Pastures of Plenty*. Cet épisode de l'Histoire est superbement dépeint dans l'album *Dust Bowl Ballads*. Woody erre de camps de travailleurs en villes champignons, vivant de petits boulots de peintre, jouant dans les bars et chantant ses chansons dans les bidonvilles de travailleurs, pour leur offrir un moment d'évasion ou les inciter à se syndicaliser. Sa route le mène à travers tout le pays de Los Angeles, où il anime une émission de radio et se voit proposer un contrat par Capitol qu'il refuse, jusqu'à New York, où il devient une figure de Greenwich Village avec Pete Seeger et les Almanac Singers, et où il côtoie notamment Leadbelly, Irwin Silber et Oscar Brand.

Incapable de rester en place, Woody finit par reprendre la route en stop (Seeger dira de lui qu'il avait des coups de soleil au pouce !) et saute dans les trains de marchandise où il fréquente les ouvriers nomades, les *hoboes*, passagers clandestins qui parcourent les États à la recherche de travail. Il raconte inlassablement leur vie avec sa « boîte à musique » et son phrasé populaire. *« Si vous pensez à quelque chose de nouveau à dire, si un cyclone arrive, ou si le pays est dévasté par une inondation, ou si des écoliers meurent de froid dans un autocar au bord de la route, si un grand bâtiment coule, et qu'un avion tombe dans votre patelin, qu'un hors-la-loi règle ses comptes avec les policiers, ou que les travailleurs partent pour gagner une guerre, oui, vous trouverez un plein train de choses que vous pouvez noter pour en faire une chanson* »[3].

Jamais communiste, toujours dans le rouge

La formidable entraide et l'organisation improvisée au sein de ces travailleurs de misère, peu importe leur couleur de peau ou leurs origines, permettent à Guthrie de survivre et marquent son engagement tout au long de sa vie. Il voit dans cette générosité un idéal de société. « *Il y a un stade où la poisse vire à la rigolade, un stade où la pauvreté vire à la fierté, et un point où le rire vire à la lutte* »[4].

S'il est proche des syndicats et du Parti communiste américain dont il partage les idées (il écrit d'ailleurs une chronique dans *People's World*, un journal communiste), Guthrie ne s'encarte pas, repoussé par l'endoctrinement de ses camarades, notamment des Almanac Singers. « *Je n'ai jamais été communiste de ma vie, mais j'ai toujours été dans le rouge.* » Ne pouvant s'exprimer qu'en étant complètement libre, il refuse toute contrainte comme lorsqu'on lui propose un contrat très lucratif pour se produire au Rockfeller Center à New York, sous conditions de ne pas chanter de paroles militantes et d'être grimé en Pierrot lunaire. Après l'audition, il déclare à un ami : « *Will, tu me connais. Tu sais foutrement bien que j' jouerais pour des haricots et du maïs, et que j' boirais l'eau des flaques, ou n'importe quoi pour jouer et chanter pour des*

1. Woody Guthrie, *Cette Machine Tue les Fascistes*, recueil de textes compilés par Robert Shelton en 1965, traduction de Jacques Vassal 1973 et 2012, p. 36.
2. *Ibid.*, p. 36.
3. Woody Guthrie, *En Route Pour la Gloire*, 1943, traduction de Jacques Vassal 2012, p. 322.
4. *Ibid.*, p. 297

DESSINS DE WOODY GUTHRIE

gens qui aiment ça, des gens qui connaissent ça et qui vivent les choses que j' chante. J'y vois plus clair. Y z' essaient d' me dire que si j'veux bouffer et survivre, y faut que j'chante leur vieille merde pourrie ! (…) J'ai jamais pensé à rien d'autre que transmettre mes chansons ! »[5] Cette fameuse anecdote est relatée dans son autobiographie, *Bound for Glory*.

Au-delà de ses chansons, Woody manifeste son engagement en dégainant sa plume pour apostropher des personnalités politiques. Comme lorsqu'en 1949, il écrit au président Truman : « *Regardez une bonne fois pour toutes ces décrets que vous signez pour fabriquer toujours plus de ces super-explosifs pour nous faire tous sauter de la carte* »[6], en signant d'un « *Votre vieux pote, Woody* ». Ou encore quand, la même année, il écrit au procureur général de New York à propos des conditions de vie de ses camarades : « *Il n'y a qu'un seul remède à tout cela, et ce remède a déjà été trouvé dans des millions de fenêtres et de rues de par le monde. Ce remède, ce sont les soins socialisés. La médecine socialisée. L'habitat socialisé, le travail socialisé, la pensée socialisée et le repos, le sommeil, les semailles, l'élevage socialisés, sur lesquels vous pouvez bien avoir ou ne pas avoir de craintes.* »[7]

CETTE MACHINE TUE LES FASCISTES

L'arbre Woody à l'origine d'une forêt de folk singers.

À 42 ans, Guthrie commence à ressentir les symptômes de la chorée d'Huntington et multiplie les séjours à l'hôpital. Après treize années de combat contre cette maladie, il finit paralysé et meurt entouré de sa famille et de ses amis le 3 octobre 1967.

Héritier de Joe Hill dont il poursuit le combat, Woody Guthrie est une des principales sources d'inspiration du renouveau de la folk des *sixties*. On peut notamment citer Joan Baez, Phil Ochs mais aussi et surtout, un certain Robert Zimmerman qui prend la route après avoir lu *Bound for Glory* et choisit comme nom de scène Bob Dylan. Ce dernier devient ami avec Guthrie et lui rend régulièrement visite de 1961 jusqu'à sa mort. À l'instar de son mentor, Dylan écrit sur la caisse de sa guitare la phrase aujourd'hui célèbre : « ***This machine kills fascists*** ». La mémoire de Woody Guthrie est encore bien vivante et de nombreux artistes tels que Bruce Springsteen, Joe Strummer ou Ani di Franco s'en revendiquent. Ses chansons sont toujours chantées et résonnent dans l'actualité comme lorsqu'en janvier 2009, pour le concert d'investiture de Barack Obama, Bruce Springsteen et Pete Seeger interprètent un de ses morceaux les plus célèbres *This Land is Your Land* en insistant pour chanter un couplet bien souvent éludé par certains récupérateurs :

There was a big high wall there that tried to stop me
A sign was painted, said : « Private Property »
But on the other side it didn't say nothing,
That side was made for you and me !

Il y avait là un grand et haut mur qui voulait me stopper
Une enseigne était peinte, ça disait : « propriété privée »
Mais de l'autre côté, ça disait rien du tout
Ce côté-là est fait pour toi et moi !

John Steinbeck, auteur des *Raisins de la Colère* dont Woody aurait pu être un des protagonistes, écrit en hommage au chanteur : « *Woody est juste Woody. Des milliers de gens ne savent pas qu'il a un autre nom. C'est juste une voix et une guitare. Voix éraillée et nasale, sa guitare pendant comme un démonte-pneu sur une jante rouillée, il n'y a rien de doux à propos de Woody et de ses chansons. Mais il y a quelque chose de plus important pour ceux qui l'écoutent. Il y a la volonté d'un peuple qui endure et se bat contre l'oppression. Je crois que c'est ce que l'on nomme l'esprit américain.* »

Yann Lajoie
Groupe Le Ferment

5. *Ibid.*, p. 391
6. Woody Guthrie, *Cette Machine Tue les Fascistes, op. cit.* p. 111
7. *Ibid.*, p. 83

La chanson anarchiste italienne

Mais comment repérer une chanson anarchiste italienne ?

La mélodie n'est pas un critère d'identification. Aujourd'hui originale, hier, elle était souvent empruntée à des airs « populaires », à savoir intégrés par le peuple à son patrimoine, ce qui, en Italie, englobe aussi bien un air d'opéra qu'un air traditionnel régional ou un hymne révolutionnaire national ou international. Ou encore un air militaire ou une mélodie commerciale. Pour ce qui est du genre, tout est permis : pop, folk, blues, rock, jazz, rap, punk, électro... La mélodie devient ensuite indissociable de la chanson anarchiste qui a joué les pies voleuses, en solo, en groupe, avec une chorale. En voici quelques exemples :

Chant du mois de mai (*Il canto di Maggio*, 1892) de Pietro Gori, écrit en prison préventive à l'approche de la manifestation du 1er Mai, à Milan, chanté tous les 1er Mai pendant trois décennies, est un hymne anarchiste sur l'air du chœur de Nabucco de Giuseppe Verdi.

Hymne à la liberté (*Inno della Libertà*, 1893), écrit par un ouvrier de Brescia, se chante sur l'air *Funiculì Funiculà* (composé en 1880 par Luigi Denza pour l'inauguration du funiculaire de Naples).

Passanante (1879), cette tarentelle napolitaine de tradition orale chante Giovanni Passanante, jeune paysan anarchiste condamné à mort puis à la perpétuité dans des conditions atroces pour avoir blessé légèrement le roi Umberto lors d'un attentat à Naples le 17 novembre 1878. Licencié pour avoir lu (il avait appris seul) la presse révolutionnaire, il avait vendu sa seule veste ce matin-là pour acheter le couteau, racontent les nombreuses chansons de solidarité qu'il a suscitées.

L'Hymne anarchiste (*L'Inno Anarchico,* 1898 dans un recueil aux États-Unis) sur l'air de la *Marseillaise*. Idem pour *Le chant des affamés* (*Il canto degli affamati)*.

Le Chant des rebelles (*Il canto dei ribelli,* même recueil) sur l'air de l'*Internationale* d'Eugène Potier.

Enfants de l'usine (*Figli dell'officina, 1921)*, chanson de lutte, classique de l'anarchisme, se chante sur l'air d'un chant d'artilleur. Écrite par Giuseppe Raffaeli, ouvrier marbrier anarchiste, avec l'aide de son ami Giovanni Del Freo, combattant de la Guerre d'Espagne.

L'adieu à Lugano (*Addio à Lugano)*, célébrissime chanson anarchiste, tient sa mélodie de la chansonnette *Addio San Remo bella*.

Le chant de la prison *(Il canto della prigione, 1890)*, inspiré à Pietro Gori, en prison, par les couplets improvisés par un condamné à la perpétuité sur une mélodie « volgarissima » dit-il, bref un tube de l'époque.

L'artiste ? Son engagement personnel ne nous aide pas vraiment à répondre car, d'évidence, anarchiste chanteur.e n'est pas synonyme de chanteur.e anarchiste. L'anarchiste restant libre - et c'est heureux, malgré mon amour de la chanson anarchiste italienne - de faire une carrière dans la chanson non anarchiste, italienne ou non.

Et pourtant le public anarchiste reconnaît ses chansons. Il peut les écouter via des spectacles à prix libre et des CD à prix coûtant. Bravo pour l'engagement mais le verdict est sans appel : « Giorgio Gaber ? Non tu sais, il ne chantait pas « vraiment » des chansons anarchistes... » Critique redoutable, le public décerne le label « anarchiste » à telle ou telle chanson qu'il réclamera et reprendra en chœur, avec un enthousiasme jamais démenti, au fil des ans et des spectacles. Ainsi les anarchistes constituent leur propre patrimoine qui s'enrichit peu à peu de nouvelles pièces s'ajoutant au répertoire de tout.e chanteur.se anarchiste. Mais tout cela ne nous dit toujours pas quel est l'ingrédient anarchiste d'une chanson.

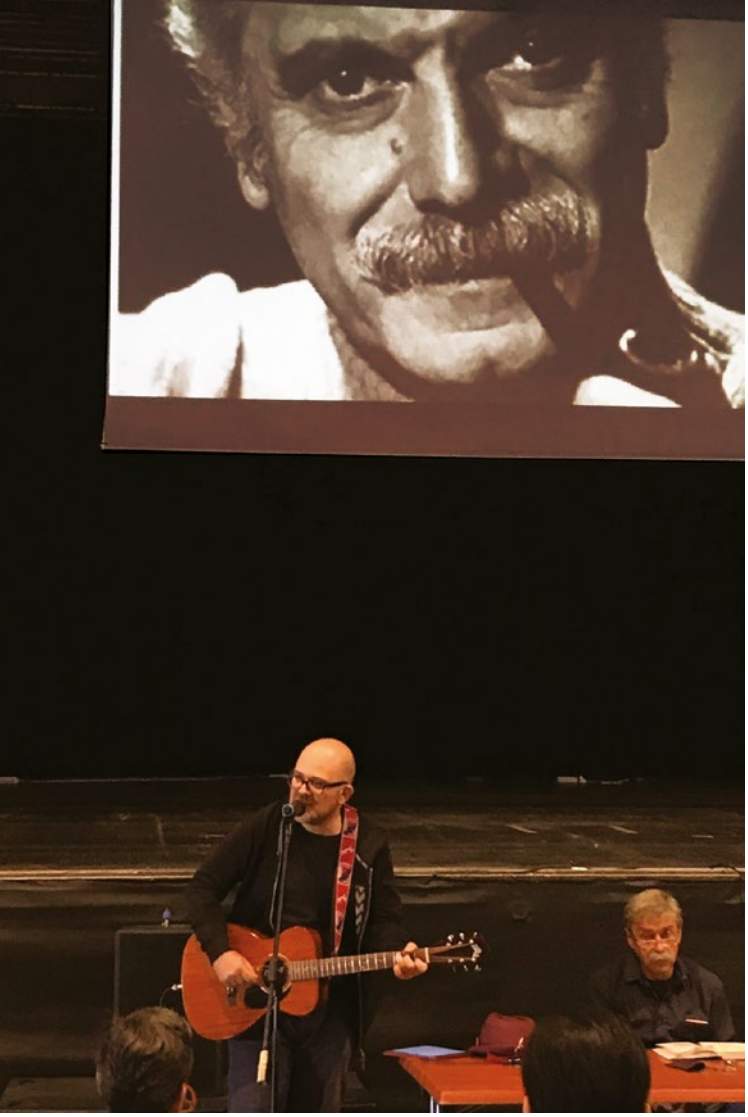
C'est le texte qui fait la chanson anarchiste. Et son répertoire, bien plus fourni que celui des chansons socialistes ou communistes, aussi étonnant que cela puisse paraître, est chanté bien au-delà du mouvement anarchiste, c'est donc un vecteur majeur de diffusion. Beaucoup, comme *L'Hymne de la Révolte* (*La Rivolta* 1889, suite à la révolte des ouvriers du bâtiment à Rome contre la spéculation immobilière), ont été ensuite adaptées par les communistes.

Les raisons d'un succès

Pourquoi cette pérennité ? Pourquoi continue-t-on à en produire et à les chanter ?

Le père de la chanson anarchiste italienne, poète, penseur (voir son ouvrage *Votre ordre et notre désordre*) et militant fondateur de plusieurs journaux (dont *Il Pensiero* avec Luigi Fabbri), surnommé le « cavaliere errante dell'anarchia », c'est Pietro Gori. Il a initié un mouvement alliant qualité du texte, envie de le partager et facilité à le chanter. Il allait partout et pour les classes populaires, il était « Il nostro Pietro », notre Pietro. Plusieurs fois contraint à l'émigration pour éviter la prison, il sera également connu des communautés anarchistes italiennes en Amérique (USA et Argentine). Il a ouvert la voie à la chanson d'auteur militante. Tout un chacun, ouvrier, paysan, étudiant, etc, va écrire, à l'occasion, et souvent publier dans la presse anarchiste, un poème déjà chanté ou qui le sera.

Il faut aussi parler aussi des « cantastorie », sans doute en voie de disparition au XXIe siècle, ménestrels des temps modernes. Le *Lamento per la morte di Giuseppe Pinelli*, du sicilien Franco Trincale, en est un exemple : selon la tradition, il va de ville en ville avec sa guitare et ses panneaux représentant l'histoire de Pinelli, qu'il chante. Le « cantastorie » de Mola di Bari, Enzo Delre, chante depuis 1994, ses *Chansons de lutte contre les ennemis du 8 mars* sur la condition des femmes dans la région des Pouilles, suite à la déclaration d'un membre du gouvernement à la télévision en faveur de la suppression de cette journée po-



ALESSIO LEGA EN CONCERT À FLORENCE.PHOTO MONICA JORNET

litique. De nombreuses ballades anarchistes actuelles adoptent l'art des « cantastorie » avec des récits très vivants, faisant parler les protagonistes (par exemple Pinelli et le commissaire, ou Sacco et Vanzetti et le juge) et vivre les événements avec la véracité des détails transcris et l'émotion du témoignage direct.

Chanson d'auteur de toutes époques, chanson populaire rurale traditionnelle et nouvelle chanson ouvrière et urbaine se sont fondues en une seule chanson anarchiste partagée par toutes et tous. Citons le groupe Germinal de la FAI de Carrara qui organise depuis 2020 un Festival national de poésie. La participation au concours — date-limite 16 septembre 2021- est destinée à la réfection du toit de l'imprimerie de la presse anarchiste.

La diversité des styles (épique pour la geste des anarchistes et leurs aspirations, réaliste pour les conditions des classes populaires, lyrique pour la souffrance, parodique pour la dénonciation et l'indignation, narratif pour les luttes ou des procès, dramaturgique pour les tragédies personnelles ou collectives) est aussi un moteur de la chanson anarchiste italienne. Il y a, on écrit ou on improvise une chanson pour chaque occasion dans la vie des anarchistes qui en sera ensuite la mémoire vivante. Récits, parole directe, dialogues, témoignages, exhortations, appels, accusations, etc. Et toujours une chanson sociale à vocation également didactique dans son analyse anarchiste.

La diversité des thématiques explique également la popularité et la fécondité de la chanson anarchiste italienne

Les hymnes pour glorifier l'Idée sont communs à tous les pays, ils sont certes magnifiques et nombreux en Italie (*Si l'anarchie vient à naître, L'Idéal viendra, Hymne anarchiste, Drapeau Noir*, etc) mais les hommages aux classes populaires sont plus frappants, touchant davantage au particulier et au quotidien : *Chant des va-nu-pieds, Chant des mécontents, Hymne des travailleurs de la mer, Hymne des laissés pour compte, Chant des Moissonneurs, Chant de l'ouvrière,* etc.

Y' en a même cent pour une,
c'est dire si elles existent
la plupart italiennes, allez savoir pourquoi
Faut croire qu'en Italie, on ne les bride pas
Les chansons anarchistes.

À travers la chanson, on peut parcourir ou se remémorer l'histoire de l'anarchisme italien : ses figures historiques (*Ils ont arrêté Errico Malatesta*, *Pietro Gori est arrivé)* ; les victimes de la répression (*Ballade de Giuseppe Pinelli*, cheminot anarchiste défenestré par la police en 1969, *Ballade de Franco Serantini*, anarchiste de 20 ans mort en prison après avoir été tabassé par la police dans une manifestation en 1972, à Pise) ; les tyrannicides Gaetano Bresci (*Vittorio Emanuele fils d'assassin*, *Vive vive notre Bresci*) et Sante Caserio (*Sante Caserio, meurtrier de Sadi Carnot*, *Parti de Milan sans un sou*, *L'interrogatoire de Sante Caserio)* ; les anarchistes innocents, assassinés par la justice étatique, dont les émigrés italiens *Sacco et Vanzetti*, (chanson interdite en 1929) mais aussi l'espagnol Francisco Ferrer (*L'exécution de Ferrer*, *La lamentation de la fille de Ferrer*). À noter, de nombreux titres de chanson sont attachés à chacun des noms, avec de multiples versions pour les plus chantées.

La chanson anarchiste italienne parle des luttes (*Libérons Marini, Le crack des banques, Fermons les centrales nucléaires*), de la répression et des massacres d'État (*Piazza Fontana, le Massacre d'Ancona, Le Massacre de Milan*), avec détermination ; mais aussi du vécu, avec émotion et rage (*Nous sommes les expulsés*, *Ballade des logements occupés* - par un groupe anarchiste de Spezzano Albanese, *Derrière les barbelés de la honte*, *Le blues de la cellule de prison*, *On meurt dans les usines*). Celle-ci qui reprend « *On meurt dans les usines / et on meurt tous les mois / alors qu'est-ce que ça peut nous foutre si (nom au choix) est mort.e.* » Et bien sûr, elle se fait la porte-parole de toutes les causes (l'antimilitarisme, l'anticléricalisme, le pacifisme) et des idéaux anarchistes (*Horizons libertaires*) tels que l'entraide, la camaraderie, la solidarité, le fonctionnement anarchiste (*L'assemblée permanente*).

Soulignons enfin l'importance des chansons anarchistes dans la vie militante transalpine, que ce soit à Florence en clôture du Salon du Livre et de l'édition anarchiste et libertaire (j'y ai interviewé Alessio Lega pour le ML 1792 de février 2018), à Rome au 19 luglio, espace du groupe Carlo Cafiero lors des événements militants ou culturels, ou avec les camarades de la commune anarchiste d'Urupia rencontrés à Naples. Mon anarchie, *la mia parte di anarchia,* selon le titre *de* Marco Rovelli, leur doit beaucoup. Un dernier exemple, fort et significatif : « La chaîne humaine et musicale pour Giuseppe Pinelli ». Elle s'est déroulée le 14 décembre 2019, avec la participation de nombreux groupes et chanteur.e.s anarchistes qui ont chanté, à travers les rues de Milan, leur production, écrite et composée pour le 50e anniversaire de l'assassinat de notre camarade, ainsi que le répertoire anarchiste. ●●●

La chanson anarchiste italienne

.PHOTO MONICA JORNET

Quelques fondamentaux du répertoire

Le chant des malfaiteurs *(Canto dei malfattori, 1891)*, manifeste anarchiste de l'ouvrier marbrier milanais, d'Attilio Panizza, publié dans *L'Amico del Popolo*, journal fondé par Pietro Gori.

Ai gridi et ai lamenti
Di noi plebe tradita
La lega dei potenti
Si scosse impaurita ;
E prenci e magistrati
Gridaron coi signori
Che siam degli arrabbiati,
Dei* rudi *malfattori !

Face à nos cris et lamentations
Nous, peuple trahi,
La ligue des puissants
S'agite apeurée ;
Princes et magistrats
Crient avec les bourgeois
Que nous sommes des enragés
De rudes malfaiteurs !

L'adieu à Lugano *(Addio a Lugano, 1895)*, écrit Pietro Gori en Suisse, en prison avec 17 autres anarchistes italiens qui fuyaient les poursuites liées à l'attentat de Caserio.

Cacciati senza tregua andrem di terra in terra
A predicar la pace e a bandir la guerra
La pace tra gli oppressi, la guerra all'oppressor

Chassés sans répit, nous irons de terre en terre
Prêcher la paix et bannir la guerre
La paix entre les opprimés, la guerre à l'oppresseur

Refrains d'exil (*Stornelli d'esilio*, 1895) par Pietro Gori. Sur l'air de la chanson toscane, *La figlia campagnuola.*

Nostra patria è il mondo intero
Nnostra legge è la libertà
Ed un pensiero ribelle
In cor ci sta.

Notre patrie c'est le monde entier
Notre loi c'est la liberté
Et une pensée rebelle
Est dans nos cœurs

Sante Caserio (1894) de Pietro Gori, sur l'air de la chanson toscane, *Minuit sonne*.

Lavoratori a voi diretto è il canto
Di questa mia canzon che sa di pianto
E che ricorda un baldo giovin forte
Che per amor di voi sifidò la morte..... Alto gridando : « Viva l'Anarchia » !

Travailleurs, c'est à vous que s'adressent les paroles
De ma chanson, la voix pleine de sanglots,
Qui se souvient d'un jeune vaillant et fort
Qui pour l'amour de vous a défié la mort....
Criant bien haut : « Vive l'anarchie ! »

O Gorizia, chanson antimilitariste de la Première Guerre mondiale, la Chanson de Craonne italienne mais aussi un classique du répertoire anarchiste.

O Gorizia tu sei maledetta
Per ogni cuore che sente coscienza
Dolorosa ci fu la partenza
E il ritorno *per molti non fu*

O Gorizia tu es maudite
Pour tout cœur conscient
Douloureux fut le départ
Et pour beaucoup il n'y eut pas de retour.

Le galion *(Il galeone,* 1967), écrit en prison par Belgrado Pedrini, anarchiste et partisan antifasciste de Carrara. Libéré par le détachement de partisans anarchistes Elio en 1944, il avait été nouvellement arrêté en 1945 et condamné à 30 ans (le ministre de la Justice, le communiste Togliatti ayant amnistié au contraire les fascistes). En 1974, sa célèbre poésie est publiée dans le journal Presenza Anarchica de Carrara et mise en musique par Paola Nicolazzi pour une campagne en faveur de sa libération, car il a pris trois ans de plus pour tentative d'évasion.

Siamo la ciurma anemica
Di una galera infame...
Spezziam queste catene
O chini a remar morremo !

Nous sommes la chiourme hâve
D'une galère infâme...
Brisons ces chaînes
Ou nous mourrons à ramer tête basse !

Ballade de Pinelli (*Ballata del Pinelli*, 1969) improvisée à Mantoue le soir du 21 décembre, au lendemain de ses funérailles par Giancorrado Barozzi, Dado Mora, Flavio Iazzarini, Ugo Zavanella, au cercle anarchiste Gaetano Bresci, sur l'air de *Il feroce monarchico Bava*, Il en existe d'innombrables versions. Le 15 décembre 1969, vers minuit, Giuseppe Pinelli, cheminot anarchiste, injustement suspecté dans une stratégie de la tension d'être impliqué dans le Massacre de Piazza Fontana (Milan), attentat commis par l'extrême-droite le 12, défenestré, fait une chute mortelle du 4e étage du commissariat où il était illégalement retenu.

Signor questore, io gliel'ho già detto,
Lo ripeto che sono innocente :
Anarchia non vuol dire bombe,
Ma giustizia, amor, libertà

Monsieur le Commissaire je vous l'ai déjà dit,
Et je le répète : je suis innocent,
Anarchie ça ne veut pas dire bombes
Mais justice, amour, liberté

La locomotive (*La locomotiva*). C'est la plus célèbre (et longue, 8 minutes !) chanson culte de Francesco Guccini, qu'il chante depuis 1972 en dernier titre de ses concerts. Elle raconte un fait réel, le machiniste anarchiste Pietro Rigosi, 28 ans, avait lancé sa locomotive, détachée de ses wagons, à toute vitesse pour l'époque, 50 km/h vers la station de Bologne... afin de protester contre les dures conditions de travail et l'injustice sociale. Seule victime de son acte, défiguré (c'est pourquoi la chanson commence par « *je ne sais pas quel visage il avait* »), amputé d'une jambe, hospitalisé pendant deux mois, il aurait alors déclaré : « *Qu'importe la mort ? Mieux vaut mourir que de vivre enchaîné...* »

La bomba proletaria illuminava l'aria
La fiaccola dell'anarchia...

**“ On nous a appris à trouver incroyable
Que des gens volent du pain
À présent nous savons que c'est un délit
De ne pas voler quand on a faim.”**

La storia ci racconta come finì la corsa
La macchina deviata lungo una linea morta...
Ma a noi piace pensarlo ancora dietro al motore
Mentre fa correr via la macchina a vapore
E che ci giunga un giorno ancora la notizia
Di una locomotiva, come una cosa viva,
Lanciata a bomba contro l'ingiustizia) !

La bombe prolétaire illuminait l'air,
Flambeau de l'anarchie (ter)...
L'histoire nous raconte la fin de la course
La machine déviée sur une ligne abandonnée...
Mais nous aimons à l'imaginer encore derrière son moteur
Tandis qu'il fait courir la machine à vapeur
Et qu'un jour nous parvienne la nouvelle
D'une locomotive, comme une chose vivante,
Lancée comme une bombe contre l'injustice (trois fois)

Pendant mon heure de liberté *(Nella mia ora di libertà*, 1973, musique Fabrizio De André, Nicola Piovani). De André, chanteur compositeur anarchiste, a adapté en italien et chanté de nombreuses chansons de Brassens, et participé à des concerts de soutien à la presse anarchiste, comme Umanità Nova et la récemment disparue A Rivista Anarchica. Voici les phrases célèbres de sa chanson la plus célèbre :

Uomini e donne di tribunale
Se fossi stato al vostro posto...
Ma al vostro posto non ci so stare. [...]
Non ci sono poteri buoni [...]
C'hanno insegnato la meraviglia
Verso la gente che ruba il pane
Ora sappiamo che è un delitto
Il non rubare quando si ha fame. [...]
Per quanto voi vi crediate assolti
Siete per sempre coinvolti.

Hommes et femmes de la Cour
Si j'avais été à votre place...
Mais être à votre place, ça n'est pas fait pour moi
Si j'avais été à votre place...
Mais être à votre place, ça n'est pas fait pour moi [...]
Il n'y a pas de bons pouvoirs [...]
On nous a appris à trouver incroyable
Que des gens volent du pain
A présent nous savons que c'est un délit
De ne pas voler quand on a faim [...]
Vous aurez beau vous sentir exonérés,
Chacun de vous est concerné.

Notre mai *(Il nostro maggio)* raconte la manifestation du 5 mai 1972 et évoque le sens de la mort de Franco Serantini, du groupe anarchiste Giuseppe Pinelli de Pise.

Le gip dei poliziotti
Mandati dallo stato
Invadono le strade...
Ci incalzano picchiando
Ci ammazzano di botte
Lascian sul marciapiedi
Le nostre bandiere rotte...
Les jeep des flics
Envoyés par l'État
Envahissent les rues...
Ils nous refoulent à coups de matraque
Et nous tabassent à mort
Ils laissent sur le trottoir
nos drapeaux brisés...

Société, je te hais *(Società io ti odio)* a été écrite par Alessio Lega pendant son année de service civil. On dit qu'il s'est inspiré de la chanson de Renaud, *Société, tu ne m'auras pas !* Mais alors très librement... C'est l'une des chansons les plus fortes de cet auteur-compositeur interprète. Citons aussi aussi *La tombe de Bakounine*, et *Mer noire* dont le refrain est *Siamo gli anarchici* (C'est nous les anarchistes).

Non si può scendere a patti con la tua violenza
C'è qualcosa di marcio già nella tua esistenza
E non tratterò mai con chi sta sul tuo podio
Perché, detto fra noi, società, io ti odio

On ne peut pas composer avec ta violence,
Il y a déjà quelque chose de pourri chez toi à la racine,
Et je ne traiterai jamais avec qui est installé à ta tribune,
Car, disons-le, société, je te hais

Actualité de la chanson anarchiste italienne

Le festival annuel du chant anarchiste *Nella mia ora di libertà* est inclus dans le Festival multimédia *I Senza Stato*, organisé par le Laboratorio anarchico PerlaNera, à Alessandria, avec pour objectif une dénonciation sociale à travers l'art : photos, sculptures, arts graphiques, théâtre, poésie, etc. La 7e édition (ÉTÉ 2021) a vu sur scène Giada Salerno & Marco Cavina, Michelangelo Di Cerbo, Rocco Rosignoli, Coro Stazione Rossa, Fooga & Nico, OltreCoro, Sebastiano Guida, Davide Giromini, Cranked, CorAut.

Monica Jornet
Groupe Gaston Couté FA
également autrice des traductions et de l'adaptation pour l'occasion des *Anarchistes* de Léo Ferré.

Compagnes de beaux voyages : la chanson et l'anarchie

Quand une manif est dans le secteur, y a souvent un petit jeune de 7 ou 77 ans pour m'accompagner. On a souvent un drapeau noir avec nous, quelques *Monde libertaire*. Quand il ne m'assure pas de son amitié et de son engagement d'humain debout sur le bitume partagé avec d'autres, Louis écrit, compose, peint, vit.
Raison de plus pour moi de prendre de son temps en lui demandant quelques mots à partager.

La chanson m'a sauvé. Je pense qu'il est juste de parler ainsi de l'importance de cet art en le plaçant au centre d'un séisme quand les dents d'un jeune homme ou d'une jeune fille claquent parce que soudain elle et lui se rendent compte que le monde dans lequel on vit, tremble. Je tremble depuis toujours avec l'Univers mais je me souviendrai toujours d'avoir tremblé longtemps dans l'univers social car, dans l'espace, les choses sont plus conséquentes puisque les galaxies se transforment sans cesse, pas la société qui s'est figée depuis des siècles dans la petitesse des maîtres qui ont voulu considérer la terre comme le centre de l'espace et tous les Dieux que les religions ont engendrés, autant cultuelles que d'États, en seigneurs de l'Univers alors que l'échelle du peuple va toujours de la bonne à l'esclave.

Pourquoi l'affirmation « la chanson m'a sauvé » est-elle une bonne réflexion et comment se lie-t-elle dans ma pensée, un jour, à l'anarchie ?

Au cours de mon histoire prolétarienne la chanson occupe une grande place qu'elle prend dans un port de la Méditerranée, pour l'enfant que je suis au centre de ces gens d'où résonnent les voix aux fenêtres des faubourgs en aigus de femmes dans leurs cuisines comme en graves d'hommes sur les échafaudages de chantiers. Mon père, le boulanger Louis Nicolas, est ma première et immuable vedette car j'aurais souvent l'occasion de l'entendre — parfois avec mes oncles Jean et Henri mais souvent seul puisqu'il saura si bien distraire en grimaces et drôleries les gens quand il sautera sur les chariots des fêtes de village, que quand il montera sur une chaise aux terrasses des estaminets pour chanter toutes sortes de chansons.

Dans ces années 50, c'est avec un phonographe niché sur un vieux buffet au café du village que les jeunes gens apprendront à danser et certaines comme certains à s'aimer en tournant en toupies de chair au rythme de la valse ou en se regardant dans les yeux sur les cadences de tangos jusqu'à sauter sur les marches, les polkas, les boogie-woogies et les charlestons telles des tulipes dans une bourrasque. Vêtu d'une « barboteuse » et de savates, je cueillais la musique sur mon chemin du moins sur ces pistes de sable qui faisaient office de trottoirs chez nous en Algérie en pensant à Monsieur Landais, photographe des mariages de son état, à qui je dois mes grandes révélations - dont Yves Montand et Luis Mariano - pour cet homme qui fermait son studio les samedi soir en ville et montait avec un projecteur de films nous distraire en accrochant un écran à un platane alors que le lendemain, le gamin à la « barboteuse » dansait dans le sable brûlant d'Afrique et sous les fenêtres des voisins éberlués en chantant *J'aime flâner sur les grands boul'vards* ou *L'amour c'est un bouquet de violettes.*

De mon passage dans l'armée de l'air, je me souviens de deux éléments qui vont commencer à construire une structure libertaire dans la tête du jeune adolescent perturbé que j'étais, ce sont certaines chansons de Leny Escudero que je captais sur les transistors des bidasses avec l'oreille d'un jeune calamar et Oscar Peterson-trio que je vis un peu plus tard en concert dans une salle d'Allemagne au cours duquel je fus secoué à la vue d'une bande de soldats noirs étasuniens se lever puis se rasseoir dans un silence inouï comme s'ils venaient de voir passer des notes précieuses telles les silhouettes d'une caravane sous les doigts du grand pianiste improvisateur et son trio. La vague des chanteuses et chanteurs « yéyé », comme parmi tant d'autres Sheila et Richard Antony, m'a confronté à un mur qui fut, sans que je m'en rende vraiment compte, le début d'une recherche en moi résonnant soudain telle une alarme ou un rejet de ce rêve qui se dressait en muraille de nougat de foire devant les jeunes de ma génération quand ils exhibaient en mini-jupes et pantalons à pattes d'éléphant une fausse grâce qui me peinait pour eux comme si je revoyais les danseuses et danseurs du café de mon village jadis alors que je remarquais que dans ce flot de musiques et de textes niaiseux il n'y avait rien de plus que sur *les grands boul'vards* ou dans *les violettes impériales*.

« Un jour tu gagneras ta vie avec ça, loin de la mine ! ».

C'est pourtant là que, sans prévenir, une phrase de Brassens s'insinuait dans mon cerveau encombré : « *Si le public en veut je les sors dare-dare / S'il n'en veut pas je les remets dans ma guitare* »... C'était d'un coup le « mot de désordre » et non plus de « mot d'ordre »... Ou l'esquisse de l'individu que le poète avançait jusqu'à moi comme une bouée par ces *Trompettes de la renommée*.

Le vieux Monsieur Sanchez, notre voisin, quand il gagnait à la pétanque avec ses collègues de la mine de charbon chantait *L'Internationale* ou la fredonnait-elle quand il descendait sur le banc au pied de notre bloc de la cité pour lire l'Huma si ce n'est Le canard avant de

À LENY ESCUDERO. **LOUIS ARTI**

partager avec moi un bout de formation politique autour des événements d'actualité comme le « casse d'Aznavour » sur les droits de juke-box dont la Cour des comptes signala l'escroquerie… ou le vol de la chanson *Magique tango* composée par Philippe Gérard qu'un certain Georges van Parys, directeur de la SACEM et célèbre compositeur, refourgua, selon Le canard enchainé, à Frank Sinatra qui en fit le célèbre *Stranger in the night* sans que l'auteur ne réagisse, surtout pas devant des agents de la mafia qui lui conseillaient, sans plus, de prendre une enveloppe remplie de quelques millions de francs.

Dans les années 60 je n'avais pas de couteau sur moi, même pas pour trancher mon casse-croûte dans la taille de charbon où je travaillais mais, insidieusement, un « couteau-Bic » pris la place de la lame alors que je feuilletais sur la gondole du bureau de tabac de ma rue des revues avant de régler à Madame Dinscher un bloc-notes à spirales et le stylo noir en question quand une idée sonna dans ma tête comme le bruit du tiroir-caisse : « *Un jour tu gagneras ta vie avec ça, loin de la mine !* ».

« C'est là, à mon avis, qu'elle est aussi anarchiste parce qu'elle porte la responsabilité profondément honnête de l'angoisse qui est le centre sismique de la poésie. »

L'anarchie et la chanson ne sont rassemblées, dès lors à mon avis, que dans la mesure où la poésie et le sens politique font de l'auteur et du compositeur autre chose que « gens de métier » parce que cet art du chant est aussi un art de soi et qu'il ne peut se représenter dans une œuvre sous une forme de faconde ou de thématique. Si on prend pour exemple la chanson *La planète des fous* de Leny Escudero, il n'y a pas qu'un thème mais plusieurs qui semblent différents et qui pourtant s'accouplent pour se fortifier notamment quand la chanson démarre avec des café-crèmes qui deviennent la mesure des jours de la vie au milieu du volcan fait du feu de tous les fous de la planète qui ne pourront jamais être sains sans faire l'effort de se connaître comme le traduit la phrase « *j'ai froid dedans* »… Ce « dedans » libre et douloureux que l'auteur découvre dans lui avant de l'habiller d'un sens et d'un chant pour le réchauffer, pour le rendre moins fou. À ce moment-là, je pense sincèrement, que la chanson n'appartient à aucun paradigme car elle naît de la matière humaine et non de la connaissance ni du talent et c'est là, à mon avis, qu'elle est aussi anarchiste parce qu'elle porte la responsabilité profondément honnête de l'angoisse qui est le centre sismique de la poésie.

Un enfant aux mains nues sans espoir
d'héritage
Qui ne serait pas moi qui suis déjà venu
Qui me prenant la main quand je ferai
naufrage
Me crierait vis encore je ne t'ai pas connu
Qui n'accepterait pas la volonté des armes
Ni des dieux ni des hommes prêchant
l'humanité
Et pour mon dernier cri découvrirait
les larmes
Désespéré de voir ma non-éternité

Leny Escudero
in La planète des fous

Louis Arti
auteur-compositeur-interprète

TÉMOIGNAGE…

Tout a commencé avec des chansons

Merci à Brassens, à Ferré, à Brel, à Dylan, à Paco Ibanez et aux Rolling Stones

Comment ne pas remercier tous les artistes qui ont dérouté l'enfant que j'étais, de l'ennuyeuse voie royale que le conformisme me promettait ? Je ne parlerai pas seulement en mon nom, mais aussi en celui de beaucoup de ceux qui avaient quinze ans, ou un peu plus, en 1965. Parce que je sais positivement, pour l'avoir vu, que l'évolution de ma conscience et de mon engagement politiques s'est faite avec la découverte de quelques chansons pas forcément toutes « anarchistes », mais libertaires et libératrices, de même que pour mes copains de l'époque. La marque en a été, pour eux comme pour moi, le plus souvent indélébile. Woody Guthrie avait bien eu raison d'écrire sur sa guitare *This machine kills fascists* (« Cette machine tue les fascistes »).

La France des années soixante, celle de Charles et Yvonne de Gaulle, était un pays où les femmes allaient à la messe voilées et où le mari, qui faisait tant le fier auprès de son épouse qu'il opprimait et de ses enfants qu'il impressionnait, filait droit, tête baissée, casquette à la main, quand la voix du patron tonnait dans les ateliers. Et il ne contestait pas non plus les directives des dirigeants syndicaux marxistes qui lui disaient quoi lire, quoi penser et où défiler, en bon ordre.

Brillantine et « tiens-toi droit ! »

Vous avez tous oublié, vous les jeunes, parce qu'on s'est contenté de vous le dire, mais les années 60 en France étaient extrêmement *conformistes*.

L'obéissance était une règle absolue. On mettait des blouses grises aux écoliers, les filles avaient des jupettes plissées et des chaussettes blanches et de stupides sandales de plastique noir brillant. Lorsqu'à la fin de 1966 je laissai mes cheveux couvrir (à peine) mes oreilles, le proviseur de mon lycée de province me demanda un jour « *si je voulais ressembler à ces voyous anglais* » ! Pour la plupart, vous les jeunes, pour lesquels j'écris, vous confondez la France de 1975 et la France de 1965. Les cheveux longs, la fumette, les jolies filles en jean avec des lunettes rondes, c'était 1975, ça : l'affaire Lip, le Larzac, Malville, etc. Ce monde-là ne pouvait apparaître qu'après que le précédent eut été détruit. Nous, en 1965, on avait sur le dos des anciens de l'Algérie qui crânaient, des curés omnipotents, des professeurs agressifs et autoritaires, et, politiquement, le choix entre de Gaulle, Lecanuet, Mitterrand, et Waldeck-Rochet : ça fait frémir. Une France servile prise en tenaille par des syndicats soit bidons soit à la botte, bossait en silence pour des clopinettes, croyant que ses chefs allaient au moins leur jeter l'os de la croissance, après avoir mangé la viande.

Et ce qui a fait sauter ce tas de merde, ce sont des chansons. Pas croyable, oui, des chansons. J'en suis témoin : des chansons ont libéré nos cerveaux de leurs chaînes, elles ont fait le travail de sape, cassé le barrage, et l'eau a tout emporté.

Personne ne peut imaginer aujourd'hui à quel terrible bourrage de crâne les adolescents de l'époque étaient confrontés. Réussir, être comme les autres, trouver une petite femme ou un petit mari, faire des enfants, bien bosser jusqu'à la retraite, et mourir satisfait. La France de de Gaulle s'était rapidement remise, en silence, des 28 000 hommes perdus en Algérie et encore plus facilement des 600 000 qu'elle avait tués en face. Et les chansons intelligentes étaient censurées à la radio, où l'on entendait des yé-yé idiots essayer de remplacer Luis Mariano et Colette Renard. Les Trente Glorieuses furent des années d'oppression et de soumission, diffusant en permanence le poison dans les têtes.

The answer, my friend…

Mais la révolte couvait : nous avions l'oreille collée aux haut-parleurs des tourne-disques Teppaz, à la recherche d'autres paroles et d'autres sons. Comment vous dire ? J'ai eu l'impression de commencer à vraiment penser en écoutant les chansons de Bob Dylan, Joan Baez, Georges Brassens et de Léo Ferré. Et mes potes aussi. On a appris péniblement la guitare, en autodidactes. D'un seul coup, cet instrument nous a donné une vraie *autonomie* par rapport

BREL, FERRÉ, BRASSENS

JOAN BAEZ ET BOB DYLAN

au système musical dominant, et aux shows télévisés de Guy Lux, sur la chaîne unique en noir et blanc de la télévision française. On s'est mis à essayer de comprendre *Masters of war* de Bob Dylan, on a chanté *Le déserteur* de Boris Vian, on a traduit *The times they are a changing* et *We shall overcome*, on a siffloté *Strange fruit*, cherché les accords de *Street fighting man* des Stones, appris à chanter *Hasta siempre*, on a chanté à tue-tête *Les bourgeois c'est comme les cochons*. Le poison de la liberté était en nous, ça commençait au marché de Brive la Gaillarde, ça a continué à la prison de l'île de Ré avec *Merde à Vauban*, de Léo Ferré, on a retrouvé les paroles de *La chanson de Craonne*, ou des chants de la guerre d'Espagne. Paco Ibanez nous a aidés pour ça, on a galopé avec lui, sur les pavés qu'on a appris à décrocher. L'essence, ce n'était pas pour nos voitures, on n'en avait pas encore. Et on avait des casques, alors qu'on n'avait pas de moto, et des bâtons qui n'étaient pas de pèlerin ; les mouchoirs en toile, c'était pour les lacrymos.

On avait compris que ces chants libérateurs nous demandaient d'**agir**. Et on l'a fait, on a tué ces stupides années cinquante et soixante assommées par tous ces crétins réactionnaires gaullistes, socialistes et communistes, on a agrandi le champ des libertés à conquérir. De cette époque, je garde l'idée que l'on ne peut rien penser si on ne peut pas le chanter, et qu'on ne peut rien réussir si l'on ne chante pas, ensemble, les mêmes chants de colère et d'espoir.

Pour la nôtre, je dis qu'il faut recommencer à chanter. Pour commencer…

Philippe Paraire

Philippe Paraire est l'auteur de
50 ans de musique Rock (Bordas, 1989)
et de *Philosophie du Blues*
(Éditions de l'épervier, 2012).
Et avec Michael Paraire, de
La Révolution libertaire
(Éditions de l'épervier, 2008)

Compagnon

Notre cœur
N'a plus rien à dire, compagnon
Notre cœur
N'a plus rien à dire

Il est l'heure
Du dernier sourire, compagnon
Il est l'heure
Du dernier sourire

Nous voulions
Mieux danser au bal, compagnon
Nous voulions
Mieux danser au bal

Nous allons
Danser sous les balles, compagnon
Nous allons
Danser sous les balles

Va savoir
Quelle couleur ça a, compagnon
Va savoir
Quelle couleur ça a

Si c'est noir,
Bonne nuit à toi, compagnon
Si c'est noir,
Bonne nuit à toi

Si c'est rouge,
Nous saurons quoi faire,
compagnon
Si c'est rouge,
Nous saurons quoi faire

Pour toujours
Révolutionnaire, compagnon
Pour toujours
Révolutionnaire

Si c'est bleu,
Nous aurons le ciel, compagnon
Si c'est bleu,
Nous aurons le ciel

Pas pour Dieu
Mais pour le Soleil, compagnon
Pas pour Dieu
Mais pour le Soleil

Si c'est or,
Nous dirons aux gens, compagnon
Si c'est or,
Nous dirons aux gens

Que la mort
N'aime pas l'argent, compagnon
Que la mort
N'aime pas l'argent

Dis sais-tu
Que la Terre est ronde, compagnon
Dis sais-tu
Que la Terre est ronde

On nous tue :
Elle reste ronde, compagnon
On nous tue :
Elle reste ronde

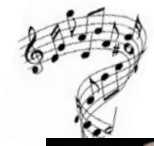
Bien qu'en elle
Rien ne tourne rond, compagnon
Bien qu'en elle
Rien ne tourne rond

Elle est belle
Comme l'homme est bon,
compagnon
Elle est belle
Comme l'homme est bon

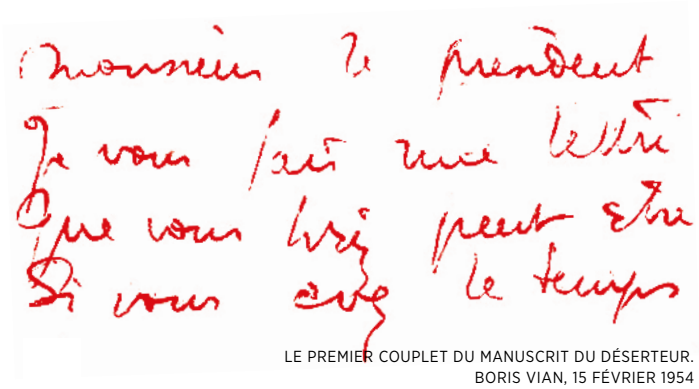
Paroles et musique
Roméo Boccara

Roméo, l'auteur de cette chanson, est un jeune auteur-compositeur-interprète lotois. Il est presque toujours accompagné de son frangin Antonin, avec lequel il se produit en duo.

Si vous souhaitez découvrir leur univers, vous les trouverez sous le nom de « Roméo et Anto » sur YouTube.



La guerre, chants contre !



LE PREMIER COUPLET DU MANUSCRIT DU DÉSERTEUR. BORIS VIAN, 15 FÉVRIER 1954

Toute ma vie, de tout temps j'ai aimé chanter. De l'avis de tous mes proches je chante faux. J'ai chanté toutes sortes de chants. Gais, tristes, profanes ou religieux. L'important est de chanter. Mais pourquoi chanter ? Quand le compagnon qui fait le relais entre mes écrits et le *Monde libertaire* m'a demandé d'écrire sur ce thème, je suis resté coi. Comment peut-on chanter contre la guerre, comment peut-on chanter contre la mort, et que peut-on chanter ?

Pourquoi chanter ?

Je ne m'étais jamais posé la question véritablement, c'était juste pour moi un besoin et un plaisir. Donc j'ai cherché sur le Net ce que l'on pouvait en dire et j'ai trouvé plein de choses intéressantes. Les chercheurs scientifiques se sont bien sûr penchés sur la question. Place aux neurosciences. « *J'ai un sentiment de liberté quand je chante* », « *c'est un besoin vital* », « *chanter, c'est communier...* ». Vous aimez chanter et vous y puisez un sentiment de bien-être incomparable. Mais d'où vient-il ? Du cerveau, bien sûr ! Tentons de décrypter ces mécanismes, neurosciences à l'appui. Chanter activerait le circuit du plaisir et provoquerait la sécrétion, dans le cerveau, de substances (comme la dopamine, les endorphines, etc.) qui augmentent le bien-être, et diminuent le stress. Une équipe de chercheurs britanniques de l'Imperial College of London a ainsi démontré (2016), sur près de 200 volontaires inscrits dans une chorale et prélèvements de salive à l'appui (avant et après une heure de chant), que les hormones du stress comme le cortisol étaient en chute libre après une heure de chant.

En surfant sur le net il est possible de trouver confirmation de cet état de fait : le chant procure une sensation à la fois apaisante et euphorisante, comme après une bonne séance de sport. Un autre dira « *J'ai un sentiment de liberté quand je chante, je le vis souvent comme une catharsis ». Une autre dira « Chanter avec des amis, c'est un vrai bonheur, une jubilation extraordinaire !* ».

Tout cela permet de comprendre la force du chant, que cela soit dans les stades, dans les manifestations ou lors de cérémonies. Il est probable que les humains chantèrent dès les débuts tout comme les animaux. Techniquement c'est au fond assez simple, l'air expulsé rencontre les cordes vocales et un son naît, puis un autre, puis un autre. Il suffit de les ajuster l'un à l'autre. Parler et chanter arrivèrent ensemble fort probablement. Si la fonction chant est neutre il n'en est pas de même des paroles. Aux chants de victoires succédèrent les chants de tristesse puis les chants de révolte puis les chants contre. Contre plein de choses, et donc aussi contre la guerre.

Monsieur le Président, je vous fais...

Le déserteur. Le début de cette chanson de Mouloudji est encore au bord des lèvres de bien des personnes en ce moment particulier où la pandémie se conjugue avec l'appétit féroce pour arriver en haut et devenir ce Monsieur le président qui parle *urbi et orbi* sur tout et rien, à tout le monde et à lui seul. N'avons-nous pas l'envie de lui écrire cette lettre dont nous savons qu'il ne la lira pas et qui ne l'empêchera pas d'envoyer ses gendarmes ? En ce sens cette chanson, qui ne dure que 2 minutes et demie, est éternelle. Elle a une histoire. Elle n'est pas arrivée comme cela. Elle a deux auteurs et quels auteurs. Elle est arrivée à un moment précis. Février 1954, la France est passée de la guerre mondiale à la guerre d'Indochine sans désemparer. Elle est écrite par Boris Vian, mise en musique par Harold Berg, compositeur américain qui a composé par ailleurs pour Aznavour et Erroll Garner. Elle a un interprète, Mouloudji ! Ce métèque, kabyle, fils de prolétaire sera à ce moment-là le seul à oser la chanter, tellement elle paraissait révolutionnaire. Auparavant il aura demandé à Vian d'en changer quelques morceaux. Cette chanson qui était au départ « révolutionnaire » selon la norme *habituelle va devenir non-violente avec la modification de deux phrases. Si le début « Monsieur le Président* » est remplacé par « *Messieurs qu'on nomme grands* » sans que cela change grand-chose, les modifications suivantes sont plus tranchées. « *Ma décision est prise, je m'en vais déserter* » devient « *les guerres sont des bêtises, le monde en a assez* », puis « *Si vous me poursuivez, prévenez vos gendarmes Que je tiendrai une arme et que je sais tirer* » prend une tournure tout différente « *Prévenez vos gendarmes, Que je n'aurai pas d'armes, Et qu'ils pourront tirer* ».

Au moment où cette chanson commence à circuler malgré la censure, en Indochine, Dien Biên Phu est tombé. L'armée française bat en retraite. Amorcée par les actions de l'Américain Gary Davis (Citoyen du Monde) l'idée de l'objection de conscience au service militaire commence à être connue. C'est au même moment que germe dans la tête du cinéaste Autant-Lara l'idée de faire un film s'inspirant de l'histoire de Jean-Bernard Moreau, emprisonné entre 1948 et 49 pour insoumission à la Guerre d'Indochine. Ce film *Tu ne tueras point,* intitulé à sa sortie *L'objecteur,* sera interdit en France jusqu'à la fin de la guerre d'Algérie. Quarante années auparavant, l'horreur de la guerre avait déjà été chantée.

C'est à Craonne sur le plateau, Qu'on doit laisser sa peau

Chanson de révolte, chanson de soumission, la Chanson de Craonne n'est pas une chanson contre la guerre. Ceux qui l'entonnent, sont des soldats sur le front. Beaucoup d'entre eux se sont mutinés après l'offensive du *Chemin des Dames* fin 1917. Cette chanson a été écrite sur la mélodie, nous rappelle Wikipedia, de *Bonsoir m'Amour !* composée en 1911 par Charles Sablon. Les paroles sont de différents auteurs, elle se diffusera de manière clandestine, de bouche à oreille. C'est une chanson de dénonciation. Elle sera publiée, après la guerre, par Vaillant-Couturier sous le titre de *Chanson de Lorette*, avec pour sous-titre *« complainte de la passivité triste des combattants ».* Tristesse qui s'exprime encore bien des années après lors d'une longue opération de maintien de l'ordre.

JOAAN BAEZ À UN RASSEMBLEMENT CONTRE LA GUERRE DU VIET NAM. TRAFAGAR SQUARE, 1965.

Mon mari est parti…

Ce désespoir est de nouveau chanté en 1961 par Anne Sylvestre. Celle qui nous a quittés il y a fort peu évoque les maris, fiancés, fils. Ceux-là n'ont pas rejoint les tranchées boueuses mais le beau soleil de l'Algérie. *Ils ont suivi la route et qu'il faisait très bon.* La fin de cette chanson est triste, désespérante. *Mon mari est parti un beau matin d'automne, parti je ne sais quand. En attendant que mon amour revienne je vais près de l'étang Si les bords de l'étang me semblent monotones, j'irai jouer dedans.* Elle est très loin de ce chant de combat, écrit un demi-siècle plus tôt, qui entrevoyait la possibilité, après, d'*aimer.*

Die Moorsoldaten, les soldats des marais.

1933, Hitler vient d'arriver au pouvoir en Allemagne. Les premiers camps s'ouvrent. Entre autres dans une région de tourbières, au nord du pays. Ont été envoyés là des militants politiques et syndicalistes de toutes tendances, de gauche bien entendu. Écrit par un mineur et un acteur sur la musique d'un employé de commerce, ce chant devint un chant de lutte et d'espoir à travers tous les camps de concentration. Il semble qu'il fut aussi chanté en Espagne par les membres allemands des Brigades internationales. Puis il advint, ce qui fut le sort de bien des choses, qu'il fut chanté par les prisonniers allemands au camp russe de Tambov (parmi lesquels nombre d'Alsaciens et Mosellans) puis par la Légion étrangère. La résistance, l'espérance, le combat apparaissent à travers toutes les strophes de cette chanson si sombre. Il faut tenir, tenir, parce *qu'un jour dans notre vie, le printemps refleurira, liberté, liberté chérie je dirai : « Tu es à moi ! »* et alors *nous pourrons sans cesse, Aimer, aimer*.

Donner une chance à la paix

Quelques décennies plus tard, de l'autre côté de l'Atlantique comme de l'autre côté du Pacifique, une nouvelle guerre est en cours. Dans le ciel vietnamien un tapis de bombes cache le soleil. Sur les campus américains, dans les rues américaines, sur toutes les places les *protest-songs* surgissent, fleurissent, sont repris. De Bob Dylan à John Lennon, de Joan Baez aux Doors, toute une génération de chanteurs se lance dans la mêlée. Ils ne font que suivre le chemin ouvert depuis les Wobblies par des chanteurs comme Woody Guthrie ou Pete Seeger. Ce dernier demandera *Where Have All the Flowers Gone ?* Elles recouvrent les tombes de jeunes hommes. Où sont-ils allés ? *Ils sont tous devenus soldats ! Ils sont tous dans des cimetières ! Quand apprendront-ils un jour ? Question que pose à son tour Joan Baez quand elle demande dans Saïgon Bride « Combien de morts faudra-t-il pour construire une digue qui ne lâchera pas ? Combien d'enfants devrons-nous tuer pour contenir les vagues ? Bob Dylan reprendra cette question ainsi : Combien de fois les boulets de canon doivent-ils frapper, avant d'être bannis à jamais ?* et répondra alors quasi désespéré : *La réponse, mon ami, est dans le souffle du vent, The answer, is blowin' in the wind.* Pourtant le combat continue.

Nous vaincrons, nous refuserons

Le chant de combat, *We shall overcome*, a été l'hymne repris partout au cours des luttes des droits civiques. S'il ne fut publié pour la première fois qu'en 1901 sous le titre *We will overcome* son origine remonte probablement aux chants d'esclaves dans les champs de coton. Il apparaît qu'il était déjà populaire dès avant sa publication à cette époque. Il était chanté partout, comme en témoigne un journal du syndicat des mineurs UMW en 1909 : *L'année dernière, lors d'une grève, nous avons ouvert chaque réunion par une prière, et en chantant cette bonne vieille chanson, « We Will Overcome' »*. Déjà, ce chant n'était pas réservé à des activités religieuses, mais allait devenir un chant de combat repris dans le monde entier par un grand nombre de vedettes.

Mais pour vaincre faut-il encore savoir comment**.** Un autre chant, issu lui aussi des champs de coton, ouvre cette voie. Il sera repris au cours du mouvement des droits civiques puis après, lors des luttes contre la guerre du Vietnam. Selon certains historiens, son origine remonte bien avant la guerre de Sécession. Il nous donne rendez-vous près de la rivière. Dans la spiritualité noire américaine il s'agit du Jourdain. Bien actuel ! Son refrain est clair et incisif. *I ain't gonna study war no more.* Et voici ce qu' il ajoute : *I'm gonna lay down my sword and shield.* Ce qui donne en français : *Je ne vais plus faire la guerre, Je vais déposer mon épée et mon bouclier*. Son titre : *Down by the river side*. Il est possible de trouver un grand nombre d'interprétations en ligne, pour moi la plus frappante est celle de Louis Armstrong.

Toujours chanter pour avancer

Certes ces chansons ne sont pas toutes des chants combattants. Ce n'est pas en entonnant *Le déserteur* ou *Mon mari est parti* qu'il sera possible d'affronter les cohortes policières. On a bien vu qu'aux moments des Gilets jaunes ce fut *La Marseillaise* qui fut entonnée, comme d'ailleurs lors de la dernière manifestation policière devant le Capitole français. Mais je crois bien que ceux qui chantaient *qu'un sang impur abreuve nos sillons* se retrouveront ensemble sous le même drapeau lors de la prochaine guerre, car les antimilitaristes que nous sommes auront été incapables de leur faire déposer les armes.

Pierre Sommermeyer
Individuel

Chansons, chorales, slogans et batouques

Tout mouvement social d'ampleur libère la créativité, et la matérialise en art : codes vestimentaires, logos, drapeaux, slogans. *On chante aussi* ! En Créole, en Jaune, en chœur, en cris. Parfois, ne reste plus que *la pulsation* de vie, le son brut des batteries. Ici on aime tous ces chants.

Chanter, danser créole, avec le LKP

> "Yo péké fè sa yo vlé adan péyi an-nou.[1]"

Quand on chante, on se resserre, on se chauffe ; on peut danser aussi : bassins, poitrines, jambes et bras, les corps exultent et en retour échauffent les esprits. Les paroles disent qui nous sommes, ce qu'on refuse, ce qu'on exige, tandis que le rythme nous meut ; la mélodie parfois nous émeut. La puissance sonore d'un chant à dix, cent ou dix mille voix, *matérialise* le collectif et nous fait prendre conscience de notre force. Il *solidifie* les petits « je » isolés en un puissant « nous » qui peut dès lors s'inventer conquérant, se sentir invincible. On se souvient encore à Paris des manifs de 2008 en soutien à la longue grève générale en Guyane, Guadeloupe et Martinique. Car il semble que partout, les Caribéens cultivent le goût de chanter et danser. Alors on chantait contre la *Pwofitatyon*, et on chaloupait chaud dans ces manifs. Collé-serré avec les bleus qui roulaient les yeux comme des billes de Loto. L'occasion de goûter le créole aussi : *« La pwofitasyon cé bagaye tout moun' ka kompwen* ! ». Tout ça avait démarré un an avant avec la création du LKP [2], suite aux mouvements contre les hausses… du *prix de l'essence.* Ce qui nous conduit aux chansons jaunes…

Chanter l'art brut, en jaune

En manif, il y a le chant improvisé qui s'envole à l'unisson sur une tonalité émergente, au consensus. Quelqu'un le lance, ça marche ou pas ; s'il est repris, c'est parti mon kiki ! Un mégaphone parfois pourra servir de déclencheur et d'accompagnateur, mais il faudra qu'il reste derrière, en support, au service des chanteurs.

> " Emmanuel Macron – Oh tête de con… "

Récemment les Gilets jaunes ont créé et chanté leur chant de ralliement, ce « *Emmanuel Macron, Oh tête de con — On vient te chercher chez toi* ». Un air de footeux, et des paroles triviales, directes, répétées deux fois, comme un couplet de Blues, une musique aussi de ploucs. Tout comme leur gilet à deux balles, l'hymne des Gilets jaunes disait l'ancrage populaire. Et c'était pas du passé, une vieille soupe à réchauffer connue seulement d'une élite de militants volontiers donneuse de leçons. Et si souvent en le chantant, on avait la larme à l'œil, c'était pas la déprime, mais à cause des lacrymos, et parce qu'on allait vraiment le chercher le Macron, dans son Palais. Le chant disait la joie furieuse des invisibles surgis du néant de leur ronds-points de nulle part. De l'art brut. Il célébrait l'attaque radicale de la capitale, des beaux quartiers par les

sans-grades, les sans-diplômes, les invisibles devenus fluorescents, finalement incandescents ; la détermination du peuple. Et tout récemment encore, dans le Lot, alors que Macron vient « rencontrer » le petit peuple… Ils étaient là encore à chanter… le non moins célèbre « *On est là, on est là ! Même si Macron ne le veut pas, nous on est là ! Pour l'honneur des travailleurs et pour un monde meilleur ! Même si Macron ne le veut pas, nous on est là* ! ». Tout est dit… en chanson !

Joliment chanter, en chœur

Il y a aussi le chant choral. On y gagne en qualité formelle et en sophistication : des tessitures s'emboîtent, des voix s'entrelacent. Mais on y perd la spontanéité de l'improvisation, la possibilité de l'Unique dont le chant explosera et fera dérailler le mortifère train-train produit par les répétitions.

> « Oui mais, ça branle dans le manche, les mauvais jours finiront… »

Ce 29 mai, nombre de chorales avaient rejoint la place de la République pour célébrer les 150 ans de la Commune. Leurs chants étaient bienvenus et vigoureusement applaudis, au prix toutefois d'une séparation de l'espace tant physique que sonore entre « eux » et « nous ». Une séparation là où l'on recherchait l'union. Le « nous » fermé du chœur n'invite pas à la participation, il crée un « eux » qui reçoit le chant, poussé vers la passivité. Les refrains toutefois peuvent être l'occasion de faire sauter la barrière et nous réunir. En particulier, ce refrain que tous connaissaient « « *Oui mais, ça branle dans le manche, les mauvais jours finiront…* » où l'on a entendu à plusieurs reprises le « public » déborder, et submerger la chorale qui portait la chanson. L'autre risque aussi, de la chorale, est musical, celui qu'on pourrait appeler de l'*eau tiède*. La singularité de chaque voix disparaît pour se fondre dans une « moyenne ». Plus encore, on ne peut synchroniser parfaitement les voix, ce qui rogne l'« attaque » des notes et effiloche leur fin. Le chant perd en précision, les notes sont moins franches, l'eau chaude l'est moins, l'eau froide aussi. Reste que dans les bons cas, la chorale fournit une initiative, qui, si elle sait se mettre en retrait, peut être l'occasion d'un vigoureux élan collectif.

Du chant au slogan

Il y a le slogan aussi ; une seule phrase, criée le plus souvent, sur une seule note et que l'on répète en boucle. On aurait tort de considérer que le slogan est le parent pauvre du chant, ça serait ignorer la longue histoire des musiques répétitives, les premières musiques de l'humanité magnifiquement réactualisées grâce aux instruments de la musique électronique.

> « Cassez-vous ! »

La répétition stabilise une structure mélodique, rythmique et sémantique ; elle permet en retour de se concentrer sur d'autres facteurs de variabilité : le ton de la voix, passant de la parole au cri, la vitesse, le timbre, la puissance, etc. Mille variations sont possibles. Mille créativités s'expriment.

Et la boucle répétée à l'infini produit une forme d'autohypnose bienvenue en manif pour évaporer la peur de la matraque et passer à l'attaque. Les religieux l'ont bien compris avec les mantras, tel le célèbre « *Aum mane padme ummm* » — *Le joyau est dans le lotus*– des bouddhistes tibétains dont l'apparente simplicité fournit le prétexte à un nombre infini de variations.

> « Passé un seuil sonore, les chiens ont pris peur, ils sont partis, la queue basse »

Un crescendo, plus vite plus fort, par un nombre croissant de poitrines, comme par exemple ce dernier 29 mai évoqué plus haut, place de la République, lorsqu'il a fallu sortir une escouade de policiers venus se saisir de quelques accrocheurs de banderoles. Notre force et notre détermination se disait dans le crescendo du slogan « *Cassez-vous* ! »… passé un seuil sonore, les chiens ont pris peur et sont partis, la queue basse.

Le verbe va droit au but, la musique se concentre sur le rythme ; le slogan est une arme collective !

Et les Batouques

On a ici un faible pour le Brésil, qui sait partout articuler le chant et la danse, qui sait dans la Samba chanter à l'unisson sans ennuyer, et qui sait aussi jouer de la sophistication en incorporant dans la Bossa Nova les techniques d'harmonisation européenne.

Et les Batucadas bien sûr ! On les retrouve régulièrement en manif. Et avec quel bonheur ! La musique y est débarrassée de ses fioritures mélodiques pour se concentrer sur l'essentiel : le rythme. Ici du groove, rien que du groove, *le cœur vivant* de la musique, sa *pulsation* vitale. Pas de soliste non plus, pas de virtuose au premier plan cachant une troupe anonymisée à son service. Armé de son instrument, chaque sous-groupe tient sa ligne rythmique, solidement et avec la plus grande précision. Et il s'inscrit modestement mais fermement dans l'empilement des microrythmes qui produit le son final. Et le rythme bien sûr invite à la danse et la danse réchauffe. Ici on a un faible pour les batucadas dans les manifs. Le seul problème est que si ça chauffe trop, certains instruments peuvent devenir problématiques, comme les gros *surdos de fundo* qui assurent la pulsation. Difficile de courir avec !

Nuage Fou

1. *Ils ne feront pas ce qu'ils veulent dans notre pays.*

2. Liyannaj Kont Pwofitasyon, qu'on traduit souvent par « Collectif contre l'exploitation outrancière », le LKP regroupait une cinquantaine d'organisation.

Mais qu'est-ce qui fait bouillir La Marmite ?

Maxime à la guitare et au chant, R–Man à la guitare et EsGibt aux machines et aux chœurs. C'est un trio devant lequel tu ôtes ton galérien ou ta bâche. Une machine musicale infernale : La Marmite.
Dès qu'il s'y met, il sort son flingot libertaire. Et pas du genre à se déballonner. De l'électro, du riff alternatif, de la boîte à rythme. Puis du texte.
Lorsque t'as fini l'écoute d'un album, ton ciboulot se sent bien. T'as l'impression d'avoir écouté un épisode de « C'est pas sorcier » pour les arsouilles anarchistes ! Avec EsGibt à la manœuvre et Sandro du groupe Ici & Maintenant (FA) pour recueillir le bouillon.

Sandro : Sur l'album Le Sang Bouillant, on croise Jean-Baptiste Clément, Richepin, Rosa Holtz, Brassens, Garcia Oliver et Durruti… On sent où on fout les pieds !

EsGibt : Il est vrai qu'il y a sur cet album 4 reprises sur 13 morceaux : Giroflée Girofla (avec le texte antimilitariste et antiguerre écrit en Allemagne par Rosa Holtz en 1935), la comptine La petite Hirondelle (tel quel, en clin d'œil contre la propriété privée), Les Philistins (le texte de Jean Richepin mis en chanson par Georges Brassens). Et enfin une réinterprétation électro-punkoïde de la Semaine sanglante, écrite par Jean-Baptiste Clément après le massacre des insurgés par les Versaillais sur les barricades de la Commune, chanson que nous avons eu la grande émotion de chanter un jour avec Francesca Solleville, venue jouer au Cheval déchaîné, notre petite salle de concerts, accompagnée par sa pianiste fidèle, Nathalie Fortin. C'est Francesca, avec Mouloudji et Mestral, qui enregistra en 1971 l'album « La commune en chantant », chansons d'un spectacle du même nom qu'ils portèrent à l'époque de nombreuses fois sur les planches. Sur l'album et en concert, nous avons changé la dernière strophe de la Semaine sanglante en « A quand la fin de la terreur, de la justice et du travail ? », au sens où le travail et la justice font partie de la société marchande, du capital, dont il s'agit pour la révolution sociale de se défaire à la racine.

À ces 4 morceaux s'ajoute *Golpe por Golpe* (Coup pour coup) auquel tu fais allusion car la voix qu'on y entend est celle d'un discours que Garcia Oliver prononça en 1937 sur la tombe de Durruti (extraite ici du film fort intéressant *Ortiz, général sans dieu ni maître* réalisé en 1996 de Ariel Camacho, Phil Casoar et Laurent Guyot). Comme nous l'expliquons dans le livret du disque, Garcia Oliver parle là avec justesse des groupes anarchistes *Los Solidarios* (1923) et *Nosotros* (1931) dans lesquels il milita activement avec Durruti et Ascaso, alors qu'au moment de prononcer ces mots, il est totalement compromis en tant que l'un des 4 « ministres anarchistes » dans le gouvernement républicain de Largo Caballero, gouvernement opposé au mouvement révolutionnaire en cours et soutenu par les dirigeants de la CNT, qui ont appelé à renoncer à l'instauration du communisme libertaire au profit (et c'est le cas de le dire) de la guerre antifasciste et du productivisme industriel de guerre. Les recherches et publications du collectif des « Giménologues » sont assez passionnantes à ce sujet.

Comme l'ont affirmé Los amigos de Durruti en 1937, *« L'unité antifasciste n'a été que la soumission à la bourgeoisie… Pour battre Franco, il fallait battre Companys et Caballero. Pour vaincre le fascisme, il fallait écraser la bourgeoisie et ses alliés staliniens et socialistes. Il fallait détruire de fond en comble l'État capitaliste* (…). *L'apolitisme anarchiste a échoué »*. Dans *Golpe por Golpe*, nous jouons donc en quelque sorte le Garcia Oliver révolutionnaire contre lui-même… On peut rappeler par ailleurs que la France du Front Populaire ferma ses frontières aux réfugiés espagnols, avant de les parquer en dernier recours dans des camps infâmes où beaucoup périront.

Cet emprunt à l'anarchisme révolutionnaire en Espagne de même que les reprises évoquées plus haut sont une façon pour nous de nous relier à un fil historique révolutionnaire (comme dans le groupe René Binamé, qui nous est pour ainsi dire consanguin), au fil rouge (et noir) de la critique sociale qui s'est exprimée par l'action, par les armes, par le texte, par la parole, par la chanson aussi.

Sur l'album suivant, *Travail-Famine-Patrouille*, on trouve une reprise du « standard » de René Binamé, « Vocations », de même qu'une réinterprétation des « Robots » de Kraftwerk en *« Robots-Citoyens-Soldats »* et d'un vieux standard belge de l'électro, « U-Men », adapté en langue wallonne, le dialecte de la partie francophonisée de la Belgique. Le prochain album ne devrait cette fois pas comprendre de reprise…

Sur de l'électro qui coudoie des sons venus tout droit du rock alternatif. Deux grosses influences musicales ?

Haaa on ne peut rien te cacher… Si l'on remonte un peu en arrière, certains des premiers morceaux de La Marmite avaient existé sous d'autres formes dans des formations antérieures de notre chanteur, Maxime. Depuis 2012, on a fait évoluer la boîte à rythme assez « Béru » des débuts vers un son et des séquences plus électros, avec des basses-synthés, des samples, et les claviers que je joue en concert, et toujours les guitares bien sûr… Les machines ne sont jamais que des outils, qui accompagnent d'ailleurs assez bien une démarche musicalement « punk » (d'où l'essor de l'électro-punk) : une énergie assez brute peut être lancée (tout seul ou en groupe) avec peu de matériel, énergie sur laquelle on pose le reste. Le punk a frayé dès les années 80 avec l'électro, en

PHOTO : MAUREEN WWW.AREDJE.NET/LAMARMITE

version dure ou version pop, et La Marmite se situe dans cette filiation hybride.

Nos morceaux sont clairement impulsés dans une optique de jeu en concert, avec l'énergie qui peut s'y déployer, la disto, les amplis (guitares et claviers). En même temps, que ce soit avec le côté chanson comme avec le côté exploration sonore ou que ce soit avec le côté plus accessible comme avec le côté plus rugueux, industriel, on taquine (ou l'on pervertit, c'est selon) gentiment les standards du genre. Ce n'est pas propre à La Marmite, mais la manière dont on le fait y donne son cachet particulier, je pense.

En concert « ça envoie » de manière jubilatoire, sonore et textuelle, mais toujours en se mettant en position de connivence, pas juste pour « atomiser » le public. Si la connivence devait foirer, le concert foirerait, ou serait simplement « exécuté », au double sens de « presté » et « tué ». On partage évidemment de la rage contre cette société marchande qui s'oppose radicalement à notre humanité, aux besoins des êtres vivants, mais en terme de posture nous cherchons plutôt à mettre en avant ce qui nous lie, contre ce qui nous détruit.

En juin 2018, sort le deuxième album : Travail - Famine - Patrouille. C'est prémonitoire comme truc ! En ces temps de souricière sanitaire…

Haaa on ne peut rien te cacher… Si l'on remonte un peu en arrière, certains des premiers morceaux de La Marmite avaient existé sous d'autres formes dans des formations antérieures de notre chanteur, Maxime. Depuis 2012, on a fait évoluer la boîte à rythme assez « Béru » des débuts vers un son et des séquences plus électros, avec des basses-synthés, des samples, et les claviers que je joue en concert, et toujours les guitares bien sûr… Les machines ne sont jamais que des outils, qui accompagnent d'ailleurs assez bien une démarche musicalement « punk » (d'où l'essor de l'électro-punk) : une énergie assez brute peut être lancée (tout seul ou en groupe) avec peu de Habonne question ! Évidemment, ce qui peut paraître prémonitoire est surtout dû au fait que l'État a été peu surprenant depuis l'apparition de ce Covid-19. Au-delà des incohérences de gestion, c'est quand même fondamentalement le « business as usual » qui a été sauvé, de la production à la finance en passant par la répression. Certains ont voulu y voir un « retour de l'État » qui, face à une pandémie, aurait repris la main au prix de contraintes imposées à la machinerie économique. L'État semble en effet parfois « faire face » à l'économie, parce qu'il est censé assurer sur le long terme le cadre (et la paix sociale) dans lequel pourra continuer à se déployer la voracité du profit ; il n'en reste pas moins un appendice de l'économie, au service de celle-ci.

Face à la pandémie, les courants souverainistes (de droite comme de gauche, faut-il le rappeler), parfois très virulents contre les gouvernements, réclament en fait plus d'État « au service de la Nation », et voient dans l'internationalisation des gestions de crise (notamment sanitaire) une dépossession de la souveraineté nationale au service des multinationales, etc. Aussi loin qu'aille la dénonciation des intérêts financiers colossaux en jeu, c'est du vent si l'on laisse intouchable le mode de production capitaliste lui-même, et l'exploitation. Aussi loin qu'aille la dénonciation de la corruption, des conflits d'intérêts, des politiques menées au service du profit (ce qui est une réalité), c'est du vent si l'on ne s'en prend pas à la politique elle-même, ce fossoyeur en chef des luttes.

À ces aspects se sont ajoutés les questions de la santé, de la science, de la médecine, sur laquelle la critique révolutionnaire est en général bien faiblarde voire très absente, et acculée, pour contrer le discours dominant, à s'appuyer sur la parole de scientifiques certes dissidents et ostracisés mais qui ne sont porteurs d'aucune perspective d'émancipation réelle. Or c'était sans doute l'une des premières choses à souligner : lorsque l'État, les institutions sanitaires nous parlent de notre santé, ils ont déjà un cadavre dans la bouche… Et lorsque l'État profite du désastre sanitaire (qu'il contribue sans cesse à produire et aggraver, la malbouffe et la maladie faisant partie de la condition de prolétaire et de la reproduction d'ensemble du système) pour casser la vague de lutte internationale de 2019-2020, il empile les cadavres de plus belle. Là aussi la critique radicale a à se distinguer de la politique-fiction « alternative » : l'opportunisme marchand et répressif qui s'organise (y compris dans des instances officieuses, hors de vue) et se déchaîne en lançant une soi-disant « mobilisation générale contre le virus » ne signifie pas pour autant que tout cela aurait été préparé et écrit d'avance dans des instances dotées d'une superpuissance sociale. Le capitalisme et ses instances réelles (économiques, politiques, militaires, sociales…) se suffisent à eux-mêmes, en quelque sorte ; le reste est du brouillard qui les protègent. En juin 2020, nous avons sorti un morceau et clip (youtube), Coronahiatus-1984, qui abordait un peu tout cela, à chaud. Notre prochain album, intégralement écrit durant cette période, en sera aussi assez marqué….

Pour en revenir à « Travail-Famine-Patrouille », titre de notre dernier album et de sa plage titulaire, il nous est venu d'un graffiti durant le mouvement contre la « Loi travail » en France en 2016. Le thème du travail est assez récurrent dans nos chansons, car c'est évidemment le lieu de l'exploitation et de l'aliénation de nos vies, bien au-delà du temps et de l'espace dédiés aux heures payées…

Sandro et EsGibt

Plus d'infos : http ://www.aredje.net/la-marmite
Les albums de La Marmite sont disponibles en France chez votre disquaire, grâce à Distribution de la Zone Mondiale

Histoire d'une Chanson jaune

Une Interview de Nuage Fou par Marwan qui nous raconte l'histoire de la création de la chanson sur et pour les Gilets jaunes qu'il a composée et mise en ligne sur YouTube. La contribution d'un anarchiste et musicien impliqué dans cette énorme révolte populaire.

Nuage Fou, tu vas nous parler de ta chanson pour les Gilets jaunes. Raconte-moi, comment toi l'anarchiste, tu t'es retrouvé avec les Gilets jaunes ?

En fait, ça commençait plutôt mal ; c'est mon voisin qui élève des chevaux, genre bien réac, qui me dit qu'il va y avoir un énorme mouvement à cause du prix de l'essence, etc. etc. que moi qui vais dans les manifs, il faut absolument que j'en sois… *Bof bof, Oulala* je me dis, voilà un truc bien pourri, entre beaufs et fachos… par pour moi. J'oublie le truc.

Mais alors, comment tu t'accroches, d'un coup, tu vires ta cuti et tu deviens beauf, antisémite, homophobe, raciste etc. ?

En fait c'est d'abord en musicien que j'ai accroché ! D'ailleurs j'avais zappé l'affaire. Mais la semaine qui suit, je vois plusieurs fois un bon gros groupe de Gilets jaunes sur le rond-point Casino de Nemours à l'entrée de l'A6 ; le coin pourri au bout du bout de la ville, avec le magasin Casino et la station d'essence et pis c'est tout. J'ai pas vraiment hésité, je me suis dit, ils sont là plein hiver… ils en veulent, et si je suis anarchiste, je peux pas rester sur mon cul à regarder le truc à la télé, sans comprendre, peut-être m'y coller… faut voir. En regardant les têtes je reconnais personne, je me sens timide. Puis j'ai l'idée ! Je vais y aller avec ma guitare. Et hop, me voilà sur le rond-point Casino, à dire bonjour, mon prénom, baratiner un peu, pas trop et pas trop de politique… J'étais venu aussi avec quelques bûches pour le brasero. Puis tranquillou j'envoie quelques vieux trucs pour voir ; du rock, des chansons. Faut dire, côté guitare, j'ai commencé avec le Delta Blues, Dylan, Gene Vincent et le black rock de Chuck Berry, alors j'ai de quoi faire chauffer un rond-point, même en plein hiver ! Du coup ça s'emballe, je joue à fond pendant deux bonnes heures, un gars me rejoint, tout le monde, puis un chanteur ; on s'excite, ça reprend des couplets en chœur, y'en a qui se mettent à danser ; je prends feu aussi. Je suis adopté ! Le soir j'ai les doigts de la main droite en sang…

Et ton morceau alors ?

Donc me voilà Gilet jaune, à squatter la ZAD à deux balles d'un rond-point de nulle part… Un coup avec la gratte, un coup sans ; y'a un autre musicien, professionnel, émigré intérieur de Guyane, descendant d'esclaves… on se marre bien, plutôt façon bossa et samba, les Gilets dansent et nous on s'échange des plans. Des trucs de Yéyé, que tout le monde connaît. *Bang bang* aussi, surjoué en faisant le guignol, ou encore du musette ou des classiques de Piaf, ça marche à tous les coups…

Bon, bon, mais quand même… Sheila, les yéyés, ce gros facho viriliste de Johnny… c'est ça ta musique ? C'est quand même pas glorieux pour un anarchiste ! Ta chanson jaune c'est quand même un autre registre. T'as voulu te rattraper ?

La musique ça sort comme ça… mais bon… un truc poussant l'autre… en grattouillant la guitare à la maison comme je fais toujours, à un moment y'a un son qui sort et qui ressemble à quelque chose. Très simple, juste deux accords : Mi mineur et Ré 7ième, avec une petite ligne de basse qui s'impose direct, et surtout *un groove* qui accroche méchant ! Je teste en douce sur ma colloque qui est pianiste, donc… l'autorité ! elle est sympa faut dire, en général elle m'encourage. Là c'est sans hésitation : « *Oui, ça sonne, oui il y a quelque chose, vas-y…* ». Puis la mélodie vient toute seule, sur les accords. Pour les paroles je vois pas trop encore. Le plus souvent paroles et musique viennent ensemble, ça fait un tout cohérent. Mais là j'y crois et j'me dis que j'vais faire un putain de morceau Jaune ! Je suis méga excité.

OK, mais alors… comment tu passes de ces bouts de morceau à une chanson bien ficelée ?

La fièvre m'attrape et je trouve le couplet. Je veux faire une chanson de manif, les Gilets jaunes c'est pas des révolutionnaires de salon. Donc on est pas dans la dentelle. Deux accords c'est presque un de trop ! Et le refrain c'est sûr, c'est pas du Flaubert, mais ça passe quand même bien au *gueuloir* [1] : « *Gilets Gilets Gilets Gilets Gilets Gilets Gilets jaunes* », deux fois et la seconde est précédée de « *Voilà* »,

genre : *Voilà les Gilets jaunes…* genre, on arrive, le peuple est dans la place, on y va, hopopop… dégagez vite fait ! Gentiment ma colloque se débranche des *Claviers bien tempérés* de Bach — sa vie — pour m'encourager un nouveau coup : le reste de la mélodie vient tout seul ; c'est une montée avec un crescendo final ; six vers qui s'enchaînent comme les marches d'un escalier, jusqu'à terminer dans une sorte de cri, à l'octave. Le dernier vers se chante en gueulant — à fond les poumons ! C'est vraiment pour les manifs ; ça démarre tranquillou… puis ça explose méchant, façon black bloc qu'aurait avalé le cortège de tête.

Donc groove et mélodie en place, mais pour les paroles alors, c'est pas très « anar », c'est juste du anti-Macron façon Gilet jaune à deux balles, c'est un peu la loose ?

J'ai commencé à gratter des paroles, sans trop de ligne directrice, juste pour remplir le vide… mais c'était pourri, il me manquait un thème… et voilà que l'idée est là ! *partir de ces petites phrases méprisantes de Macron*, les lui renvoyer dans sa gueule. Le mépris de classe que les dirigeants et les petits intellos de tous bords politiques déversaient sur les Gilets jaunes me faisait gerber. Je trouvais ça dégueulasse, que des gens dont les études avaient été payées par la sueur des Gilets jaunes leur chient dessus, juste parce qu'ils ont accès aux médias… J'avais appris à les connaître les GJ du rond-point Casino, et y'avait pas à les ridiculiser comme ça, à les mépriser ! En même temps, ce mépris disait la trouille que nombre d'intellos ont du peuple, dévoilait leur solidarité de classe. Donc la meilleure défense, c'est l'attaque. Il fallait *smasher*. Donc tu prends cette phrase de merde : « *Il suffit de traverser la rue, pour trouver un job* », et elle devient ça : « *On va traverser la rue, et te botter le cul.* ». Pareil avec les autres. Et dans le dernier couplet j'enclenche un message politique plus anarchiste : anti-électoral et pour la démocratie directe. Je smashe l'auto-glorification des « *premiers de cordée* » pour conclure « *Les parasites et les vendus, les corrompus on en veut plus. Les élections c'est piège à cons — c'est nous les premiers de corvée, c'est à nous de décider* ! ».Puis, à la maison, une soirée devant la cheminée fin décembre à sept-huit on a rodé le détail des paroles, bien arrosées au rhum arrangé, et fait un premier tour de chauffe, en chœur. J'étais super content parce que le morceau fonctionnait à fond.

Donc super, voilà le morceau ficelé, paroles et musique… et après, tu en as fait quoi ?

Ben le lendemain je l'ai envoyé sur le rond-point — gros succès ! Et surtout, rapidement tout le monde s'est mis à reprendre le couplet en chœur, c'était mon but ; mission accomplie ! Après on a fait des gros bœufs aussi avec le copain musicien et un chanteur franco-malien. Et à tous les coups, tout le monde sur les refrains. C'était plus ma chanson, c'était la nôtre, et c'est ça que je voulais ! Dans les trois manifs qui ont eu lieu à Nemours la chanson était de la partie. Donc génial.

Rond-point chaud bouillant, trois manifs… et puis, c'est tout ?

Après, j'étais chaud, j'avais envie de l'enregistrer proprement. J'ai mis en place des arrangements : basse, guitare électrique, batterie, un peu d'orgue. Une beat façon Ska et un riff de guitare saturée pour bien faire péter le refrain. Et hop enregistré avec un micro et ma tablette sous GarageBand le truc de base d'Apple ; ça suffit bien. Il me manquait encore des gros chœurs pour le dernier vers de chaque couplet, à gueuler. Chance, une copine de lycée bien déjantée passe quelques jours à la maison avec sœurs et fille. Je les mets devant le micro, et je récupère les hurlements de la copine qui se lâche total, avec les autres derrière, juste parfaits ! Puis un gros boulot de mise en place et à la fin j'avais une maquette pas trop pourrie, ça me suffit, j'aime pas faire l'ingé son, je fais au minimum.

T'as une vidéo sur Youtube, elle sort d'où, tu t'es fait aider ?

C'est une histoire rigolote. Juste en début d'année y'avait une réunion de la Fédération anarchiste à Marseille avec une demi-journée d'initiation à un soft open source de vidéo — merci Loran !

On le trouve où ton clip ?

Sur le web, tu cherches « Jojo - Gilet jaune », en gardant les guillemets, et quand tu vois l'image d'une bande de femmes énervées en gilets jaunes, t'as trouvé ! Sinon, voilà l'adresse https ://youtu.be/iH2bG4ihlwI

Et maintenant, deux ans après, tu en penses quoi ?

Une expérience géniale. Je me dis que c'est ça la révolution. Des gens normaux, plutôt à gauche, mais de tous bords, pas des militants : le peuple. Ils pètent un câble et ils réalisent qu'ils sont tellement nombreux à pousser sur le couvercle qu'il va peut-être sauter. Et comme musicien, une fois de plus, j'ai pu jouir de cette position où un mélange de mise en scène et de retrait permet de mettre le feu à un groupe, de le souder et de lui faire exprimer sa joie de faire des trucs ensemble, de le renforcer. Ma façon préférée d'être musicien, en public, c'est pas la scène, c'est être à l'intérieur et rapprocher les gens, engendrer de l'amour. Déjà au lycée je faisais ça pendant les grèves. Sinon j'ai aussi j'ai fait quelques scènes du coin, Montereau, Nemours, Fontainebleau… invité en fin de concert par mon copain musicien, ça groovait sec, lui il a une incroyable intuition pour placer sa voix, une attaque et une précision parfaite, et le public aussi reprenait en chœur sans qu'on ait à le pousser. Donc juste génial !

Marwan & Nuage Fou

1. « *Je ne sais qu'une phrase est bonne qu'après l'avoir fait passer par mon gueuloir* ». Gustave Flaubert testait le rythme et la sonorité de son écriture en la lisant à très haute voix.

Salut à toi !
Retour sur la propagande par le Fa

François Guillemot est l'ancien chanteur de Bérurier Noir. Pendant plusieurs années, le groupe fut un symbole musical de la révolte libertaire. Aujourd'hui chercheur au CNRS, son chanteur a publié plusieurs ouvrages sur l'histoire du Viêt Nam contemporain. Il participe aussi à la réflexion d'une équipe de recherche sur la genèse et le développement de la scène alternative dans des années 1970-1990. Il anime par ailleurs trois blogs, l'un portant sur ses recherches scientifiques sur l'Asie, l'autre sur la thématique des femmes et de la guerre et le dernier plus personnel consacré à la musique, aux arts graphiques et à la politique [1].

DESSIN DE JEAN-LUC NAVETTE

Sylvain : Peux-tu revenir sur les conditions de naissance de Bérurier Noir et les liens avec la mouvance libertaire et peut-être aussi ton engagement ?

Avant la fondation de Bérurier Noir, je fréquentais des lieux intellectuels proches des mouvances libertaire et autonome. J'allais me procurer des ouvrages et de la documentation dans la librairie Imagine [2] et dans d'autres librairies anarchistes, comme à Publico, la librairie de la FA qui était alors rue Ternaux, ou dans des librairies proches de l'autonomie comme la librairie Parallèles, qui alors jouait un rôle important dans la diffusion de la culture alternative, ou encore des librairies de quartier comme Jonas dans le XIII[e] arrondissement et une autre Boulevard Diderot qui n'existe plus aujourd'hui. Je me suis alors plongé dans la presse libertaire : *Le Monde libertaire*, bien sûr, mais aussi *les Cahiers du CPCA* [centre de propagande et de culture anarchiste], *Rivista Anarchista*, *la Lanterne noire* ou *la Tribune anarchiste communiste (TAC)*, mais aussi des journaux issus de l'autonomie comme *Camarades*, *Marge*. Cette documentation a joué un rôle important dans ma construction intellectuelle et mon rapport au monde mais aussi dans l'écriture de certaines chansons de Bérurier Noir. En outre, je me suis plongé dans les classiques de la littérature anarchiste en particulier *l'Increvable anarchiste* de Luis Mercier Vega ou encore *l'Anarchisme* et *Ni Dieu ni maitre*, l'anthologie de Daniel Guérin. J'ai prolongé ces lectures par quelques autres titres importants comme *La Mémoire des vaincus* de Michel Ragon, publié en 1989, ou, plus récemment, les textes des « grandes anarchistes » comme Emma Goldman ou Louise Michel.

Sur le plan du foisonnement des idées, je garde un souvenir particulier de la manifestation du Premier mai 1977 à Paris qui a été particulièrement agitée, lors de laquelle les mouvements anti-autoritaires étaient bien représentés, notamment les comités de soldats ou le Front homosexuel d'action révolutionnaire.

Dans les années 1970, certains titres de la Petite collection Maspero ont eu également une importance dans ma réflexion notamment sur le mouvement des soldats, la psychiatrie ou encore les luttes indiennes (cf. *Les Mémoires de Geronimo*), en passant par les luttes féministes (MLF…). Les luttes de libération nationale (Pays Basque, Irlande, Palestine, Nicaragua, etc.) suscitaient aussi mon intérêt. Je participais à l'époque aux différentes manifestations qui pouvaient être organisées en particulier celles dénonçant les pratiques carcérales en Irlande du Nord (grèves de la faim de Long Kesh).

La coagulation de ces éléments me permettait de considérer avec sérieux des aspects de l'auto-organisation de la jeunesse, et de voir concrètement ce qui motivait cette recherche de la liberté à tout prix. Dans certaines chansons, on retrouve des traces de mes lectures d'alors.

Les années punk en France, entre 1977 et 1979, étaient marquées par une ouverture musicale extraordinaire, un éclectisme peu commun, on pouvait commencer une soirée avec Beethoven pour la finir avec Métal Urbain, en passant par des classiques de la chanson française, du rockabilly ou de la musique industrielle.

A l'époque où je rejoins les anciens Béruriers (1978-1982), Olaf le guitariste et moi-même nous avions édité un fanzine intitulé *Foulard Noir*, une parution punk dadaïste absurde. Ce foisonnement d'idées et de pratiques ont largement nourri Bérurier Noir.

Entre 1983 et 1989, on peut distinguer trois grandes phases dans l'histoire de Bérurier Noir. La première phase, de 1983 à 1985, est marquée par une révolte de type quasiment nihiliste qui s'exprime tant dans les chansons que dans les pochettes des albums, ce que tu reproduis dans ton ouvrage *Un jeune homme éventré*.

Oui, elle restitue un univers, quelque peu désespéré. Nous étions dans une forme de révolte sans espoir et sans réelle issue. Les années 1983-1984 sont marquées par la violence étatique contre les squats et l'absurdité de la gauche au pouvoir. Il y

LES BERRURIERS NOIRS

« Nous sommes à l'heure des fanatiques
Folie oppression scientifique.
Nous sommes dans un état de jungle
Et partout c'est la loi du flingue. »

La jeunesse emmerde le Front National !

avait une forme d'énergie autodestructrice que l'on retrouve dans les paroles et dans l'esthétique du premier album même si le vent de la révolte libertaire est présent. A l'époque, en duo, guitare, chant et boîte à rythmes, nous défendions l'idée d'une unité mobile de la guérilla musicale. Le premier concert qui a lieu le 19 février 1983 à l'Usine Pali Kao marque le début d'une aventure imprévue. Notre duo bénéficie du soutien avec de Thierry Delavau de Radio libertaire et de Yves du Label VISA [Visuel Image Son Archives]. C'est ce label qui nous permet de produire une cassette devenue historique tirée du premier concert. En même temps, Thierry nous invite sur Radio libertaire. Nous réalisons aussi des émissions sur Radio city 96. Finalement notre « pessimisme combatif », titre de l'émission de Lydie sur Radio city 96, est en train d'évoluer.

La deuxième entre 1985 et 1987 est plus construite et commence à associer fête et politique. C'est à partir de là que vous êtes mobilisé par le mouvement libertaire et avez multiplié les festivals de soutien (Insoumis, REFLEXes, Scalp, etc.). Comment les choses se sont produites ?

Le premier concert de soutien auquel nous avons participé a lieu le 15 décembre 1984 « *Rock contre le racisme et la milice* » à Antony soit très tôt par rapport à la fondation du groupe. Le 5 novembre 1985 nous jouons devant 2 000 personnes au concert Geronimo à Toulouse, organisé par le SCALP [Section carrément anti le Pen]. Nous étions à la lisère entre deux mondes. Nous chantions à la fois pour les insoumis comme à l'automne 1985 devant le parvis Beaubourg ou pour la mouvance autonome avec le soutien aux squats et faisions des concerts plus classiques dans des salles dédiées. Deux ans plus tard, se constitue le Service d'ordre « rouge et noir » qui protège les concerts, composé à la fois des Red Warriors (Redskins), plus ou moins issus de la mouvance autonome, et des libertaires. Nous changeons aussi d'univers mental. Au noir et blanc des débuts, succèdent des univers colorés et apparaissent l'image de clowns turbulents. Le titre *Salut à toi* est la parfaite illustration de cette évolution. Fortement inspirés par les Samizdat soviétiques et les dazibaos chinois, nous nous considérions (toute proportion gardée) comme les dissidents du monde occidental en référence au petit livre de David Cooper (*Qui sont les dissidents ?*). Au niveau de la diffusion de nos idées et de nos actions musicales, nous fonctionnions comme une agence de presse indépendante, en réalisant nous-mêmes nos dossiers de presse, notre communication au public à travers un réseau de lieux culturels alternatifs.

Dès le début du groupe, en développant l'idée d'un « petit théâtre de force », nous voulions provoquer des interrogations, sur la société, sur notre propre discours. Je me souviens d'une discussion avec Loran [le guitariste de Bx N] lors de laquelle on tentait d'imaginer qui était le véritable porteur du message subversif, le chanteur ou le guitariste ou l'inverse ? C'est à mettre en rapport avec notre côté clown libertaire, ne pas se prendre totalement au sérieux et défaire les schémas attendus. Au fil du temps, nous avons développé un intérêt pour le cirque, une façon d'associer fête et politique. Quoiqu'il en soit, nous demeurions dans la tradition *Do it your self* qui restait à la fois un fonctionnement de base, un tempérament et une éthique.

La troisième période de 1987 à la fin du groupe est celle de la reconnaissance musicale et d'une certaine forme de succès. Elle a été à la fois un moyen de brandir le joyeux drapeau noir et rouge de la révolte mais elle a été aussi une période pénible qui a abouti à la dissolution du groupe. Pourquoi ?

Nous étions à un tournant. Alors que j'étais manutentionnaire au BHV, mes collègues de travail, jeunes ouvriers comme moi, entendent l'*Empereur Tomato-Ketchup* sur une grande antenne périphérique. Pour eux, ils considèrent que c'est le début de la gloire, pour moi c'est une période complexe car le groupe devient populaire et il faut gérer cette nouvelle donne tout en restant indépendant des Majors.

Ce succès permet à un nouveau public, plus large, de s'approprier des éléments de la scène alternative et abouti à une surmédiatisation du groupe avec ses effets de mode. Par exemple *Actuel* réalise un reportage mettant l'accent sur le look Bérurier Noir.

Le succès populaire a rapidement engendré des dissensions en interne. En 1987, une partie du groupe, choristes et acrobates, fait une grève des concerts après avoir fondé le syndicat ZinZindicat, une façon de protester contre les conditions précaires de nos tournées. Le groupe s'arrête finalement de tourner pendant presque six mois et annule une série de concerts. Pour répondre à cette crise, Loran et moi, nous créons *Le Mouv'ment D'La Jeunesse* (MDLJ), un bulletin d'information totalement dédié à notre cause et en direction de notre public. Il s'agit de contrôler l'inflation médiatique. Avec six numéros, le MDLJ paraît entre 1988 et 1989.

C'était une période ambiguë partagée en popularité et besoin de radicalité. En 1988, nous nous donnons les moyens d'allier ces deux aspects. Nous organisons le 3 mars 1988 un concert au Zénith rassemblant plus de 6 000 personnes, associant les radios que nous choisissons : Radio libertaire mais aussi Radio Nova et Oui FM, qui ont alors un véritablement engouement pour la musique alternative. Nous investissons donc le Zénith de Paris accompagnés d'un certain nombre d'associations représentant des alternatives politiques, sociales et culturelles allant des groupes libertaires en passant par les comités de soutien aux prisonniers jusqu'aux cultures indiennes portées par exemple par la revue *Natassinan*. Ce concert gigantesque fut un moyen extraordinaire de diffusion des idées.

De ce fait, nous avons commencé à être surveillés très attentivement par les Renseignements généraux qui se méfiaient d'un tel pouvoir de subversion sur la jeunesse. Au moment même du Zénith, les RG s'inquiètent de la dangerosité des quelques 6 000 personnes rassemblées au Zénith, potentiellement capables d'or-

Salut à toi !

LE GROUPE MOLOTOÏ

ganiser une marche politique d'envergure dans Paris. À l'époque, des indicateurs nous suivaient, d'autres nous approchaient, Loran a été cambriolé par des professionnels. Enfin, éclate l'affaire dénommée Black War, suite à un attentat non éclairci, les flics et la presse accusent les milieux autonomes et libertaires et multiplient les perquisitions notamment contre notre Service d'ordre. Bérurier Noir est présenté dans la presse de droite comme la branche culturelle d'Action Directe ! Sur le court terme nous avons répondu par des chansons et des communiqués, à long terme nous choisissons l'auto-dissolution à travers les trois derniers concerts festifs et politiques de l'Olympia.

La troupe dans son ensemble était aussi traversée par des tensions liées à la popularité du groupe et à l'évolution organisationnelle et musicale.

Il y a eu alors une interrogation forte sur le sens et le but du groupe et sur l'idée de Révolution et de Résistance. Il y avait des tensions sur certaines chansons comme par exemple *Mineurs en danger*. De même quand nous avons participé à l'opération Sampan dédiés aux réfugiés de la péninsule indochinoise. La première version de la chanson *Viêt Nam, Laos, Cambodge*, était un soutien affiché aux différents mouvements de guérilla anticommunistes comme le FNLPK [Front national de libération du peuple khmer] ou des groupes dissidents vietnamiens. Elle n'a pas été retenue, jugée trop anticommuniste [3]. Seule la partie concernant les réfugiés avait été conservée.

Plus largement nous nous interrogions sur la notion de révolution. C'est une des questions que soulève le très bon documentaire de Tancrède Ramonet *Ni Dieu Ni maître*.

Ton aventure politico-musicale ne s'est pas achevée avec la dissolution de Bérurier Noir, avant leur reconstitution entre 2003 et 2006, tu as participé à d'autres groupes (Molodoï et Anges déchus). Dans les deux cas, l'Asie et le Viêt Nam en particulier sont présents mais le parfum de la révolte libertaire ne s'est pas totalement éloigné. Peux-tu revenir sur ces expériences musicales et politiques ?

Après la dissolution de Bérurier Noir, j'avais envie de passer à autre chose. Il y avait un énorme vide et le sentiment d'être un « soldat perdu » sans doute lié à ce sentiment d'échec que la scène alternative n'avait su se maintenir. Ayant déjà une passion pour l'Asie liée à la pratique des Arts martiaux et à la fréquentation des Vietnamiens en exil, je me suis plongé dans l'étude des langues orientales à l'Inalco (Institut national des langues et civilisations orientales. ndlr). Sur le plan musical, j'ai prolongé Bérurier Noir par Molodoï, mais il s'agissait de poursuivre l'aventure d'une autre manière. Plusieurs textes et thématiques, créés à l'époque des Bérus, ont été réinvestis. L'idée était d'évoquer la jeunesse, toute la jeunesse, y compris celle qui épousait des causes perdues, comme les trajectoires sacrificielles de ceux qui se battaient pendant la guerre en Yougoslavie. Cette volonté de parler de tout, même des sujets tabous comme les harkis, ont créé le trouble et brouillé notre message. Il suffit d'écouter certains textes d'*Irrécupérables* comme *Politichiens* pour comprendre toute la portée libertaire de Molodoï : *Ni gauche ni droite ni casque à pointe*, est d'ailleurs une phrase que j'avais emprunté à un tract de la FA… D'autres titres comme *À bout portant* ou *Tous ensemble* condamnent fermement le racisme.

Alors que Molodoï ne s'interdisait aucun sujet de société, au sein même de Bérurier Noir, il reste des réticences à aborder certaines luttes non orthodoxes. Par exemple le titre *L'Étoile blanche* qui évoque la trajectoire d'un réfugié politique vietnamien du parti nationaliste n'a encore jamais vu le jour depuis la fin du groupe en 2006… Il fait pourtant le lien entre ma vocation musicale et mon travail académique.

Le groupe Les Anges déchus (1998-2002) correspond à une autre période. Il a été formé au Québec avec Sylvain, guitariste de Banlieue Rouge. Il s'agissait toujours d'évoquer l'Asie sous la forme d'un carnet de voyage hors des sentiers battus mais aussi d'évoquer dans certaines chansons l'espoir manqué de cette France métissée apparue après la coupe du Monde de 1998 (*Où est la France ?*) ou d'évoquer le sort des femmes pendant la guerre avec *Suzanna de Sarajevo* ou encore le trafic humain avec *Quartier Rouge*, *Parfum de la misère*, *Prisonnières*, voire *Petite fleur du Da Nang*, démontrant en quelque sorte que le combat féministe demeure central.

De même, les traces d'anarchisme demeurent dans la refondation de Bérurier Noir entre 2003 et 2006, est-ce une sur-interprétation ?

Certes, dans certaines chansons, il y a une continuité avec les années passées. Mais nous aimons dire que la refondation a été une « déformation ». Le groupe s'était en partie reconstitué pour écrire son histoire autour du DVD du concert de 1989. Nous étions devenus grand public, du moins les grands frères de toute une génération et avions un peu perdu de notre charge subversive. Avec ce retour provisoire, nous avons vécu quelque chose d'énorme tant aux Transmusicales de Rennes (2003) qu'au festival d'été à Québec (2004) où l'on sentait la révolte libertaire partagée par des dizaines de milliers de jeunes

québécois. Nous avions aussi imposé l'absence de publicité à la manière du *No Logo* de Naomi Klein. Mais, fondamentalement, il n'était pas nécessaire de continuer, une jeune génération devait prendre le relais.

Et une rumeur persistante dit que vous allez réapparaître ?

A priori, il n'y aura pas de nouvelle apparition scénique d'envergure. Seul un projet de film est en discussion. Chacun a poursuivi son chemin. Loran continue avec les Ramoneurs des Menhirs et pour ma part, j'ai participé à d'autres expériences autant graphiques que musicales. J'ai récemment chanté avec le groupe Mansfield.Tya sur leur album *Monument ordinaire*. En 2019, avec Masto, le saxophoniste nous avons participé au concert du groupe Bagarre à l'Olympia pour exécuter un *Salut à toutes* et porter une voix solidaire aux côtés de la scène Queer. Trente ans après, les luttes continuent et notre expérience fait le lien avec les combats d'aujourd'hui…

Propos recueillis par
Sylvain Boulouque

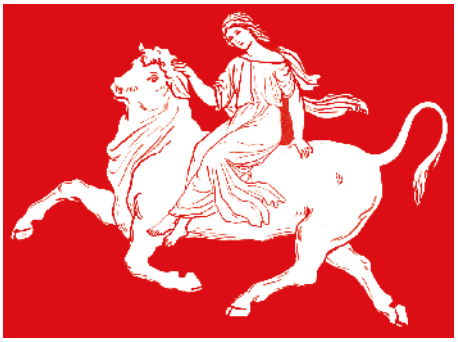
1. *Dai Viêt, indépendance et révolution au Viêt Nam. L'échec de la troisième voie*, Paris, les Indes savantes, 2012 et *Viêt Nam, fractures d'une nation*, Paris, La Découverte, 2018. Fiction autobiographique, Fanxoa, *Un jeune homme éventré*, Saint-Martin en Vercors, Archives de la Zone Mondiale, 2017 et « *Bérurier Noir Sociogenèse culturelle et littéraire personnelle* », *Volume !*, n°1 2013 [consultable en ligne]. Voir par ailleurs, les ouvrages du groupe de recherche PIND (Punk is not dead) coordonné par Solveig Serre et Luc Robène, *PIND, lexique Franco-Punk*, Paris, Nova, 2019 et *Underground. Chroniques de recherche en terre punk*, Paris, Riveneuve, 2019. https ://guerillera.hypotheses.org/ ; https ://indomemoires.hypotheses.org/ ; https ://fanxoa.archivesdelazonemondiale.fr/

2. Située 51 rue de Lappe dans le XI[e]. Elle était le siège du groupe Emma Goldman de la FA et du groupe du XI[e] de l'Organisation communiste libertaire et le siège des Éditions Nautilus. La librairie a été incendiée en décembre 1981.

3. Elle est aujourd'hui disponible sur le site des Archives de la Zone Mondiale.

Souveraine

La petite bête qui monte qui monte a depuis longtemps dévoré une grande part de l'Asie, de l'Afrique et du Moyen-Orient ; en Amérique latine, elle est çà et là écrasée ; et pour ce qui est de l'Europe (« la fille du roi de Tyr »), elle attend de pouvoir la croquer à pleines dents.La chanson « Souveraine » est extraite de l'album Le Blues de Superman (2012), de Stéphane Polsky, un compagnon de la liaison William Morris (Paris) de la Fédération anarchiste.



J'aime bien l'Asie du sud-est
Il y règne une discipline
Voluptueuse allez donc en Chine
Pour le coin c'est un bon digest
J'aime assez le Moyen-Orient
La chose y est faite sans voile
Dans le sable à la belle étoile
La région est un bon client
J'attends le visage impassible
Que la fille du roi de Tyr
Me soit à nouveau accessible
J'en ferai alors mon martyre
Je sais qu'il n'est pas encore né
Mais qu'il va naître
Celui le vrai attentionné
Qui me fera comme renaître
Je l'attends l'âme indéfectible
Qu'il vienne je suis disponible
Quant à l'Amérique latine
Je ne sais pas ce qu'il lui prend
De quel virus elle s'éprend
Je la trouve un peu cabotine
Mais l'Afrique est exquise à voir
Tous ces grands Noirs qui me réfutent
Me chahutent puis me culbutent
Je ne peux pas les décevoir
J'attends le visage insensible
Que la fille du roi de Tyr
Me soit à nouveau accessible
J'en ferai alors mon martyre
Je sais qu'il n'est pas encore né
Mais qu'il va naître
Celui le vrai attentionné
Qui me fera comme renaître
Je l'attends le cœur inflexible
Qu'il vienne je suis disponible
Parlez-moi de la Rome antique
Si vous voulez Cincinnatus
Ce détritus
Avec son blabla
Son flafla
Et tout son bazar
Ne fut au fond que le fœtus
L'idiot de Sylla
Et de Jules César
Mais dans ce kaléidoscope
D'oasis la plus impérieuse
Elle brille elle est luxurieuse
Je la convoite c'est l'Europe
Je voudrais lui appartenir
Je sais qu'elle aime bien les brunes
Elle en a connu quelques-unes
Déjà je vais y parvenir
J'attends le vouloir invincible
Que la fille du roi de Tyr
Me soit à nouveau accessible
J'en ferai alors mon martyr
Je sais qu'il n'est pas encore né
Mais qu'il va naître
Celui le vrai attentionné
Qui me fera comme renaître
Je l'attends esprit intangible
Qu'il vienne
Je l'attends ardeur invisible
Qu'il vienne
Je l'attends force irréductible
Qu'il vienne
Hélas bien sûr que c'est possible

Stéphane Polsky

UNE EXPÉRIENCE ALTERNATIVE (1984-2000)

Anarchy & Musik
On a faim !

Nous étions jeunes, fringants et rebelles. En ce début des années 80, nous allions aux concerts comme nous participions aux AG, manifs et autres réunions. Le mouvement punk avait eu l'avantage de montrer que tout le monde (ou presque) pouvait jouer d'un instrument et monter un groupe. Pas besoin de savoir bien jouer, il suffisait d'avoir de l'énergie et d'être sincère. Ces groupes copiaient souvent d'autres groupes renommés mais ça faisait du bien de voir et d'entendre de la musique en live. Restait l'aspect politique, pas trop présent dans cette scène rouennaise. Ce qui me manquait.

Et puis, en 1983, alors que les mineurs anglais luttaient contre Thatcher qui voulait fermer les mines de charbon, un mouvement de soutien se créa. En France comme ailleurs. Je m'y intéressais et découvrais que de nombreux groupes musicaux les soutenaient, organisant concerts ou disques de soutien. Une grande partie se revendiquaient de l'anarcho-punk et avaient pour noms : *Crass, Conflict, Poison Girl, Subhumans, Apostles, K.U.K.L.* et j'en passe. Ce fut comme un déclic. Leurs musiques étaient sans concession et leurs textes correspondaient à mon engagement.

Une frigale avec un punk d'exclamation.

En même temps, émergeaient des revues qu'on appelait fanzines, qui m'interpellaient : *Kanaï, La Bible, Tuez les tous, New Wave,* etc. Depuis que j'avais quitté l'école, j'avais déjà créé des journaux, de contre-information et antiraciste tendance anar (*Allonz'enfants* et *El horia*). Cette nouvelle presse, plus axée sur la musique, me parlait. Elle correspondait aussi à des changements techniques importants pour faciliter l'édition quasi-autonome de journaux : les photocopieurs de meilleures qualités se développaient ainsi que les petites imprimeries.

J'envoyais un *appel aux dissidents de l'Ouest* sur différents supports, pour annoncer ce futur journal et je reçus des réponses enthousiastes. Il y eut rapidement Fernando, Virginie, Gilles, Christine, Gil, Martine... et Annie Claude qui était en quelque sorte l'ambassadrice de *Crass* en France et qui n'habitait pas loin.

Sur un mur près de la cathédrale de Rouen, quelqu'un avait écrit « *On a Faim !* » à la craie. Je voulais un titre comportant un A isolé pour pouvoir le cercler. Ce serait le nom du journal.

En même temps je découvrais sur FR3, dans l'émission *Décibels* de Jan-Lou Janeir, un live des *Bérurier Noir*. Et ce fut le choc. J'allais dégoter le disque sur-le-champ. En France aussi, une scène punk et engagée se manifestait. *On A Faim !* N°1 sortit en 1984 sous ces augures. *« Il sera question dans ce journal de politique, parce qu'on ne peut pas rester neutre et apolitique, et de musique, parce qu'on en écoute beaucoup, qu'on en fait pour donner des couleurs à nos villes grises et pour dire des choses autrement que sur un tract ou dans un meeting. »* Pour ce premier numéro, un texte antiraciste côtoyait un autre contre le ministre de l'Enseignement de l'époque, ainsi que *Disrupter, Killing Joke*, le groupe anar-punk normand *Verdun* et *Crass* qui venait de passer en procès à Londres pour obscénité à cause d'une chanson féministe.

On A Faim ! n'était pas le seul fanzine à mêler démarche anarchiste et antifasciste à la musique, n'empêche que le fanzine fut très bien accueilli. D'autres personnes intervinrent et furent de tous les numéros comme Tapage dessinateur du *Peutit Keupon*, et Gil avec ses chroniques dessinées.

Un mouvement se créait, autour de la musique et l'antifascisme. C'était l'ébullition. Des fanzines voyaient le jour partout : *Manifeste, Tant qu'il y aura du rock, Le légume du jour, On n'est pas des sauvages*, *Les héros du peuple sont immortels*... et des tas d'autres (pardon pour celles et ceux oubliés). Nous étions aussi en contact, outre le *ML*, avec *Noir & Rouge*, *Réflex*, les Scalp.

Assez rapidement OAF ! dépassa le cadre rouennais. Il y eut On A Faim ! Bordeaux, puis On A Faim ! Poitiers, suivi de bases à Lyon, le Mans etc.

Le fanzine et l'association me permettaient de supporter le travail : j'avais cette vie ailleurs tellement plus riche.

Nous nous déplacions souvent assez loin pour voir et écouter nos groupes préférés qui passaient dans des lieux parfois improbables. Des concerts de soutien se multipliaient, contre Pasqua, contre Le Pen, contre le racisme. Nous nous rendions souvent chez Marsu (à l'époque manager des *Bérurier Noir*) ainsi que dans les locaux du label *Bondage*, où j'y croisais KK, David Duf, Kid Bravo et bien des groupes. Il y avait aussi Yves et Thierry du label *VISA* et encore d'autres qu'il est impossible de citer.

Un autre monde musical était possible à contre-courant des marchands et des institutions. Une véritable ébullition. Chaque jour nous recevions fanzine, disque ou K7 démo de groupes, dépassant même l'hexagone. Très souvent des musiciens passaient chez nous, parfois venant de loin.

Du journal aux disques

C'était impossible de ne pas parler de toute cette mouvance. Le journal marchait bien mais ce n'était pas suffisant. Ainsi, en nous revendiquant du DIY (le *Do It Yourself* des hippies, pas celui des magazines de bricolage et d'ameublement d'aujourd'hui), nous avons construit nos médias. Le fanzine a contribué à ce que nous fassions des émissions de radio (sur *FMR*, à Rouen, *La clé des ondes*, à Bor-

deaux, *Radio pomme* à Louviers), puis nous avons acheté un duplicateur cassettes pour éditer des K7 (une trentaine : live des *Ludwig von 88* et de *Nuclear Device*, compilations de groupes punks basques et espagnols…). Et ça ne s'est pas arrêté là. On A Faim ! Poitiers a géré le côté label. Nous avons produit une quarantaine de disques. À l'origine il n'était prévu que de sortir des compilations à thème qui permettaient aussi de faire connaître tous ces jeunes groupes. La première, *A bas toutes les armées* (en coproduction avec le label *VISA*) fut un succès. Elle fut suivie par bien d'autres, de *Cette machine sert à tuer tous les fascistes* à *Ni Jah ni maître*, en passant par *Pogo avec les loups* ou *Résistance.* Même si la création du label a nécessité qu'on se fasse distribuer par des petites structures plus commerciales (*New Rose, Musidisc* ou *Dancétéria*), nous nous débrouillions surtout par nos propres moyens et grâce au milieu rock alternatif (ce terme a été lancé par les journalistes musicaux).

Nous avons également sorti des disques de groupes en diversifiant les genres (punk, hardcore, ska, rock…) : *Désert culturel, Un dolor, Have nots, Kargol's, PLEUM, Mister moonlight, Rude Boy System, Mascarade, Vermines*… Et organisé des concerts (*Ludwig, Raymonde & les Blancs Becs, Thugs, Ejectés, Kortatu, Yo Pizza Jump…* ainsi que des groupes locaux).

Il va sans dire que nous ne faisions pas ça pour l'argent. S'il y avait de quelconques bénéfices ils étaient investis dans d'autres projets. De même nous n'avons jamais cherché à nous salarier, car cela aurait entraîné, sans aucun doute, des compromis. Ce que nous ne voulions aucunement.

Une lente dé"punk-attitude"

Ce furent quinze années riches. Ce furent aussi des années de débats sur la marchandisation de nos musiques et de nos révoltes. De même, si la musique était la bande son de nos combats politiques, nous n'arrivions pas à changer le système. Pire, les idéaux fascistes continuent à progresser, malgré les *Porcherie* et autre *la jeunesse emmerde le Front national*.

Le passage à l'An 2000 a vu la fin d'une partie de nos idéaux. La contre-culture se fait toujours acheter, récupérer et édulcorer par les marchands. Les groupes que nous suivions de près s'arrêtaient, parce que c'est toujours difficile de durer et que les galères, ça ne va qu'un temps. D'autres sont allés sur des multinationales. Il devenait difficile de trouver des salles pour organiser des concerts, les disques se vendaient moins bien. Des copains/ines avaient leur famille qui s'agrandissait…

Pour ma part, en plus, je n'avais pas envie de rabâcher toujours sur les mêmes groupes ou sur les mêmes musiques… Il fallait passer à autre chose. *On A Faim !,* le fanzine, s'est arrêté (après 26 numéros et plein de suppléments) avec un numéro spécial sur la fin du groupe angevin, *Les Thugs*. Nous avions commencé en même temps qu'eux, nous arrêtions en même temps. Pour autant, si nous avons arrêté, il y en a toujours quelques-uns qui continuent, font des émissions de radio, de la musique, une fanzinothèque ou organisent des concerts, voire des festivals.

Anarchy & Musik not dead !

Jean-Pierre Levaray

1. Section Carrément Anti Le Pen

2. Comme l'Uzine qui s'est ouverte en juin au Havre

Notes sur l'art

« Les plus beaux chants sont des chants de revendication. » Léo Ferré

Langue, instruction, culture sont bien souvent mises à mal par les pouvoirs existants ou des lobbies aspirant à établir des dictatures. A de rares exceptions[1] qui succombaient à des modes passagères, les anarchistes ont toujours proclamé que la révolution économique et sociale qu'ils proposent exige un peuple instruit et cultivé, à même d'exercer sa participation à tous les niveaux des fédérations destinées à réorganiser le monde. C'est, entre autres, pourquoi les théoriciens de l'anarchie se sont toujours efforcés, en dehors d'être des philosophes et des polémistes, d'être de grands stylistes de l'écriture. De leur côté, les artistes ayant besoin d'une liberté absolue pour exister, beaucoup se sont approchés des milieux libertaires.

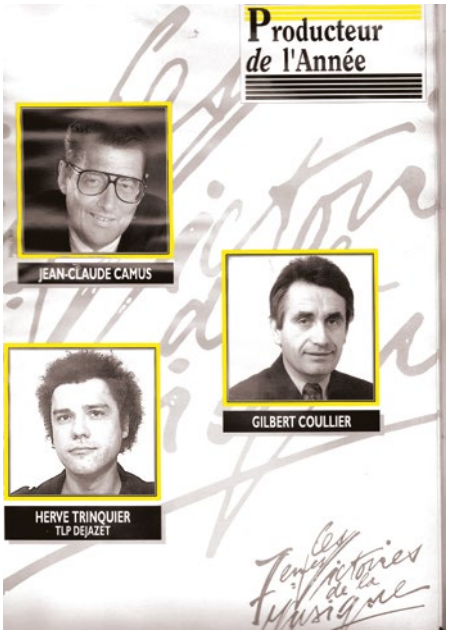
Cette relation s'est particulièrement illustrée dans les rapports qu'ont entretenus les militants anarchistes et les auteurs de chansons. Certes, la chanson est au cœur de toutes les activités humaines, et ce dans toutes les civilisations. Mais la chanson française, a cette particularité d'avoir toujours été un véhicule de contestation du pouvoir : songeons aux *Mazarinades*. C'est surtout à la fin au XIXe siècle que la chanson sociale va envahir les goguettes, et devenir un facteur essentiel de l'opposition ouvrière. La Seconde République comme le Second Empire, auront bon emprisonner les chansonniers politiques et fermer les lieux séditieux ; rien n'y fera. La contestation du pouvoir et l'aspiration à la liberté deviendront des termes récurrents de cet art[2]. Lors de la *Commune* les auteurs sont des révolutionnaires (Jean-Baptiste Clément, Eugène Pottier) ; les révolutionnaires des auteurs (Louise Michel).

C'est une chanson qui dit non, non, non

Fait, je crois assez unique au monde, le genre *chanson contestataire* va (jusqu'aux années Lang-Mitterrand[3]) être un passage quasi obligé pour tout artiste francophone populaire, même s'il n'est pas particulièrement connu pour afficher des opinions progressistes. Songeons à *Je chante* de Trenet[4], à *Fils de personne* d'Hallyday ou à l'interprétation de la *Marche de Sacco et Vanzetti* par Mireille Mathieu et Tino Rossi…

On comprend mieux pourquoi, dès sa création, Radio libertaire a privilégié la diffusion de chansons francophones. C'est le même esprit qui a animé le Théâtre Libertaire de Paris qui s'est installé dans les murs du *T*héâtre Déjazet de décembre 1985 à juillet 1992.

Nous n'en allons pas ici écrire l'histoire. Cela a déjà été fait[5], et mieux que nous pourrions l'envisager dans un article. Quant à la programmation, elle est, dans ses grandes lignes, disponible sur Wikipedia. Mais revenons sur quelques particularités qui vont donner à cette expérience toute son originalité.



TLP avec un "L" pour "Libertaire"

S'il existe des théâtres *Louis Aragon* ou *Jean Ferrat*, il n'existe nulle part de « *Théâtre communiste* ». Le nom choisi, « *Théâtre Libertaire de Paris* », ne nous laissait pas le choix. Nous ne pouvions pas être une salle *parmi les autres*. Nous étions condamnés à devenir l'un des théâtres les plus populaires de la capitale ou sombrer dans le ridicule. Pour l'ensemble de notre programmation nous avons été nommés *Producteurs de l'année* aux *Victoires de la musique* en 1992 — première année où ce prix était décerné. De bons copains m'ont alors affirmé que « *je me faisais récupérer* ». Pour ma part, j'estime, encore aujourd'hui, que ce n'est pas si souvent qu'une profession reconnaisse le travail des anarchistes.

Cette aventure n'aurait pu aboutir sans le soutien de Léo Ferré et l'aide constante de dizaines de copains.

Le premier a été fidèle au T.L.P., du jour de son ouverture à sa disparition. Bien sûr, nous n'étions pas dans le cadre de concerts de soutien[6] ; Léo recevait des cachets pour ses prestations. Rien de plus normal. Mais, leur montant n'était pas fixé. Je lui versais *ce que je pouvais*. Il n'est pas difficile de comprendre, qu'avec la meilleure volonté, je ne pouvais me rapprocher, avec les 700 places du *T.L.P.*, de ce que lui proposaient Jean-Michel Boris pour se produire à l'*Olympia* (2000 places) ou Roland Hubert au *Palais des congrès* (3700 places). À chacun de ses passages, l'un comme l'autre venait tenter de le persuader. Rien n'y a fait.

7 ans de réfection

Mais l'œuvre n'aurait pas même été envisageable sans les dizaines d'amis qui ont, pendant ces sept années, apporté leur aide bénévole à l'équipe des permanents[7]. Lorsque nous l'avons repris, l'accès du Déjazet risquait d'être une nouvelle fois

PHOTO VOLONTAIREMENT DÉGRADÉE DE THIERRY LAHALLE

interdit au public[8] par les commissions de sécurité. Les remises en état exigées étaient considérables. Les clowns *Macloma* qui le géraient avant notre arrivée, avaient *jeté l'éponge* pour cette raison[9].

Bien évidemment, ces bonnes volontés étaient entourées de professionnels, en particulier un architecte et un entrepreneur du bâtiment. On ne s'improvise pas restaurateur de monument historique, pas plus qu'on ne s'improvise sonorisateur, boulanger ou libraire… C'eût été du maoïsme mal digéré que de le penser. Tous les théoriciens de l'anarchisme ont insisté sur la valeur du *métier*. Mais jamais nous n'aurions eu les moyens de faire appel à des entreprises.

Et puis, et puis, et puis… lorsque le théâtre a été remis entièrement en état, lorsqu'il a été reconnu par le milieu du spectacle comme un lieu important sur la place de Paris, lorsque le ministère de la Culture l'a inscrit à l'inventaire des monuments historiques… le propriétaire a estimé qu'il lui serait plus profitable d'en reprendre la gestion.

Quand on vous disait que la propriété c'est le vol !

Hervé Trinquier

1. Nous songeons par exemple ici à la simplification de l'« ortografe » (*sic*) que proposait, entre autres, Anna Mahé sous prétexte qu'au XIX[e] siècle, l'Académie aurait fixé les règles de l'écriture du français pour servir la domination de la classe bourgeoise sur le peuple analphabète.

2. Pour s'en rendre compte, *cf.* l'anthologie : *L'esprit anarchiste de la commune à Mai 68* ; Du *Triomphe de l'anarchie* de Charles d'Avray à *Ni Dieu ni maître* de Léo Ferré. Direction artistique : Jean Buzelin Et Christian Marcadet, Label : Fremeaux & Associes 2 CD, 48 chansons, 30 €, en vente à la librairie du *Monde libertaire*.

3. Il y aurait toute une étude approfondie à envisager pour comprendre comment ils vont très intelligemment réussir à empêcher l'émergence de nouveaux artistes contestataires. Tout d'abord en multipliant les contrôles contre tous les établissements où les jeunes débutants se produisaient, souvent *au chapeau*, c'est-à-dire sans être déclarés. Qui peut s'opposer à ce que soient fermées les caves hors normes de sécurité ? Qui peut souhaiter que les artistes ne bénéficient pas d'un minimum de protection sociale ? Puis ils vont multiplier les subventions, en particulier pour des festivals. Là seront accueillis avec tous les honneurs ceux qui avaient déjà émergé (Balavoine, Lavilliers, Renaud, Le Forestier, Souchon…) Mais, en ce qui concerne les nouveaux venus, la contestation ne sera plus tolérée que pour les rappeurs. Or, le rap, même lorsqu'il réunit des foules nombreuses, ne peut pas devenir un art populaire, sa forme même lui interdisant d'être fredonné par tout un chacun.

4. On écoute rarement le texte de cette chanson. Rappelons l'histoire qui y est racontée : un S.D.F. est à deux doigts de mourir de faim. Il va jusqu'à un château pour y quémander un peu de nourriture. Là, un valet l'informe qu'il ne peut rien pour lui car la comtesse est partie en vacances en lui laissant à peine de quoi subsister. Le S.D.F. reprend sa route, est incarcéré par les gendarmes et se pend dans sa cellule. Tout cela nous donne une chanson ; sans doute la plus joyeuse du répertoire.

5. *Léo Ferré sur le boulevard du crime* par Daniel Pantchenko ; 224 pages. DVD offert : *Léo Ferré au TLP-Déjazet le 8 mai 1988* – réalisé par Raphaël Caussimon. Edition Cherche midi, 21 €. En vente à la librairie du Monde libertaire.

6. Il n'est pas inutile de rappeler que Léo Ferré, comme d'ailleurs tous les autres artistes, s'est toujours produit en soutien, bénévolement, lors des galas de la Fédération anarchiste. Il a même toujours refusé qu'on lui rembourse ses frais de déplacement.

7. Pour la petite histoire, en ce qui concerne les permanents, j'avais décidé d'un salaire unique ; de l'homme de ménage au directeur.

8. L'accès au *Déjazet* avait été interdit au public en mai 1981. Le propriétaire du bail l'avait alors loué aux clowns *Macloma*. La commission de sécurité autorisera la réouverture en mars 1983 suite à une première tranche de travaux, à condition qu'ils les poursuivent, mais en limitant la jauge à 300 places. Le *T.L.P.* obtiendra l'autorisation à 700 places.

9. Communiqué des *Macloma* à l'A.F.P., 7 octobre 1985.

Et moi je me lève et puis je résiste…

Je demeure une rebelle féministe.

En tant qu'animatrices de l'émission *Femmes libres* sur Radio libertaire - 89.4, nous sommes sans arrêt à la recherche d'illustrations sonores en lien avec la thématique de chaque émission. Nous donnons la priorité aux textes écrits ou interprétés par des femmes, composés si possible par des femmes car la programmation musicale dans la majorité de l'espace radiophonique, y compris Radio libertaire, fait peu de cas à l'expression créatrice des femmes. Un secteur comme un autre où les femmes sont invisibilisées. Alors *Femmes libres*, c'est 99 % de chansons et musiques de femmes ! Et nous faisons de belles découvertes ! D'autant que l'émission fête ses 35 ans cette année, c'est Nelly Trumel qui a ouvert deux heures d'antenne féministe, toutes les semaines, sur la plus rebelle des radios libres !

Si l'expression permet de trouver le chemin de l'émancipation, le texte écrit, chanté, slamé, a une fonction cathartique, pour des femmes sous emprise, violentées, discriminées, infériorisées : la parole, alors, peut devenir libératrice par la compréhension du vécu et se transformer en création. Alors choisissons une des chansons présentes dans notre playlist : *Rebelle féministe*, chantée par Genr'Radical (album Akoustik Rebellion), texte qui décrit une réalité dans le milieu militant, qui la décortique et ouvre sur une révolte et résistance féministes. Résistance que nous souhaitons à toutes les femmes du monde entier pour se construire, chacune en tant que sujet libre !

Traquée dans un café
J'aurais pu te voir venir
Mais saisie par l'intensité
Je me suis laissée séduire
C'est par ta grande humanité
Ton image d'homme charismatique
Qu' t'as envahi mon intimité
Par tes p'tits jeux et tes répliques
Mais savais-tu qu'tu étais dangereux
Qu'tu t'amuses avec nos cerveaux
Ce qu't'aimes c'est voir monter le feu
Et mettre nos croyances en morceaux
Le respect tu sais pas ce que c'est quoi
T'avais horreur que j'utilise ce mot
Mais c'n'est pas juste que les hommes qui y ont droit
C'est mon estime que t'as mis K.O.
Ah c'est facile de s'camoufler
Derrière un job d'intervenant
Mais c'est pas bien penser
Qu't'es vraiment un militant

C'est beau de s'dire pacifiste
Féministe ou anarchiste
Mais ton cœur est capitaliste
J'en ai subi les injustices

T'as réussi à me trouver
Mais il y a un défaut imaginaire
J'en perdais mon identité
J'étais coupable de respirer l'air
C'est fou comm' les gens contrôlant
Veulent faire vibrer nos émotions
Pour eux ça semble rassurant
Mais c'est de la pure domination
Si j'avais le courage de m' défendre
J'étais susceptible ou ignorante
Y' en a marre de te comprendre
Moi donc qu' je suis intolérante
Depuis quand, quand on agresse quelqu'une
En finissant par des je t'aime
Ah oui ça fait bien des lunes
Que la violence écrase les mêmes
Pour toi c' n'est pas une agression
Que de voler alors ce qu'elle a de meilleur
De remettre toute sa vie en question
De la rabaisser ou de lui faire peur

C'est beau de s'dire pacifiste
Féministe ou anarchiste
Mais ton cœur est capitaliste
J'en ai subi les injustices

J'ai compris que t'étais un maniaque
Puis que t'avais une gueule de macho
J'ai pris mes cliques et puis ma claque
J'étais en train de couler sous l'eau
Ça commence comme un conte de fées
Ça change en descente aux enfers

DÉTAIL DE "EROTIQUE VOILÉE » DE MAN RAY

L'amour sans borne de la poupée
Devenue l'indépendante guerrière
C'est facile d' t' faufiler
Derrière ton image héroïque
D'un homme social qui est bien aimé
Mais qu'au fond qu'est pas mal plastique
Depuis que je ne suis plus ton objet
C'est dur pour toi de m' dire salut
Parce que tu as perdu ton jouet
Et qu' mon équilibre est revenu
Si la pardon mesure l'amour
Et qu' c'est l'autre joue qu'il faut donner
Eh bien moi, je préfère passer mon tour
Et rester une sorcière enragée

C'est beau de s' dire humaniste
Reste que t'es un intégriste
Et moi je me lève et puis je résiste
Je demeure une rebelle féministe

Hélène Hernandez
Émission Femmes libres

Francis Dupuis-Déri - Hommes anarchistes face au féminisme. Pistes de réflexion au sujet de la politique, de l'amour et de la sexualité - *Réfractions* n°24, 2010, p. 121.

Émission *Femmes libres* sur Radio libertaire 89.4, tous les mercredis de 18 h 30 à 20 h 30

http :/emission-femmeslibres.blogspot.com/

HOMMAGE À QUELQU'UN DE LUMINEUX, JOSÉ TORRES

José Torres, sculpteur et militant anarchiste né en Catalogne en 1926, nous a quittés le mois dernier. Il vivait à Darnétal, près de Rouen, depuis les années 80, avec sa compagne Marie-Cath. Son enterrement a été un moment important et l'occasion de me remémorer les conditions dans lesquelles je l'avais rencontré. Les témoignages de ses proches ont permis de connaître un peu mieux son histoire singulière, marquée par la guerre d'Espagne, le combat antifranquiste, son métier dans l'orfèvrerie, la sculpture, mais également par l'enlèvement de l'un de ses fils photographe-reporter en Syrie en 2013.

José Torres est entré un jour de 2006 dans la librairie l'Insoumise que nous avions ouverte à Rouen. Il avait répondu à notre invitation pour une présentation et un débat sur la Révolution espagnole (nous refusions de l'intituler guerre d'Espagne) en compagnie de trois autres espagnols (Lucio Urtubia, Antonio Sanchez et mon père, Francisco Benito Saez).

Chacun son tour a raconté une partie de son vécu, livré son analyse. José, lui, avait surtout milité dans les groupes antifranquistes d'après la guerre. Son récit enthousiaste fourmillait d'anecdotes qu'il ne voulait pas présenter comme des exploits, plutôt des « coups ratés ». Pourtant, on pouvait imaginer que derrière sa modestie, il y avait des actions importantes comme la fois où il avait transporté des armes de la France vers l'Espagne.

D'emblée, José nous est apparu comme quelqu'un d'érudit et passionné, connaissant bien le mouvement anarchiste, et même s'il était affilié au groupe de Fontenys et pas à la FA de Joyeux, il n'était jamais dédaigneux ou méprisant envers nous. De même, pour nos actions bien « inoffensives » à côté de ce qu'il avait vécu, il n'était jamais dans l'arrogance. Par la suite, fidèle, il est revenu souvent à la librairie (pour des débats, des expositions ou la foire à tout annuelle).

Je l'ai revu à l'occasion d'expos de ses sculptures ou de réunions du SEL (Système d'Echange Local) auquel lui et sa compagne étaient adhérents. Souriant, chaleureux, aimant la discussion. Notre dernière conversation portait sur l'inspiration dans l'art. Il disait que parfois, c'était la sculpture qui décidait pour lui et guidait ses doigts.

« … Ce témoignage d'une personne profondément humaine et d'une blessure jamais refermée… »

Un récit m'a frappée le jour de son enterrement : un récit de sa voix enregistrée et qui, malgré la mauvaise qualité du son, nous le rendait bien présent, là, dans le petit cimetière de Roncherolles sur le Vivier, où une foule se pressait autour du cercueil.

Voilà retranscrit ce que j'ai entendu et précisé avec l'aide Marie-Cath :

« Le père de José était brillant, un jeune instituteur qui, obligé de travailler dans une école catholique, a un jour été renvoyé pour avoir refusé de faire défiler les enfants pour Les Pâques. Après avoir rencontré le milieu anarchiste dans un théâtre à Barcelone, il crée sa propre école « libre et laïque » avec sa compagne Guadalupe. Le couple a très peu d'argent. Ils ont un fils José. Cette année-là, celui-ci reçoit de son père, qui avait vendu ses livres à cet effet, un pauvre cadeau pour le nouvel an, un pauvre cadeau qui n'était pas à la hauteur des attentes du petit. José a dû manifester son désappointement d'une façon ou d'une autre car il a vu son père défait, convaincu qu'il resterait toujours pauvre. En repensant à cet événement, José témoigne que c'est à ce moment qu'il a compris ce qu'était la lutte des classes.

Par la suite, le père s'engage dans l'armée française et est déporté à Mathausen puis finalement assassiné dans le château de Hartheim. José ne l'a jamais revu. De nombreuses années plus tard, il dira : « Mon plus grand regret est de ne jamais lui avoir dit que j'étais de son côté. Il était mort trop tôt. »

Voilà José, ce témoignage d'une personne profondément humaine et d'une blessure jamais refermée, celle d'une Espagne pas complètement débarrassée du Franquisme, d'une révolution ratée, et d'une guerre qui lui a volé son père. ●●●

HOMMAGE À QUELQU'UN DE LUMINEUX, JOSÉ TORRES

●●●

Une personne lumineuse qui, après tous ses combats, était devenu, avec son épouse Marie–Cath, un compagnon de route pour ceux et celles des lieux collectifs de l'agglomération rouennaise comme la Ferme des 400 goûts, le Diable au corps et la librairie l'Insoumise.

Salut l'ami !

Virginie

Groupe de Rouen de la FA

JOSÉ TORRES, UN ARTISTE ET UN MILITANT PARMI LES HUMBLES

Difficile d'oublier une personne telle que José Torres, un sculpteur sur métal, un humaniste, un personnage truculent qui vous raconte des anecdotes sur son métier, sa militance, sa passion pour les animaux et surtout un anarchiste aguerri comme il en reste peu. C'est comme cela qu'il s'est présenté en 2004, alors que j'exposais au marché de la création à Bastille tous les samedis. Il est arrivé vers moi, car il connaissait mes convictions militantes anarchistes. Je lui ai demandé de quel bord il était, j'ai aperçu son sourire malicieux et ses yeux brillants et d'une voix douce et tendre, il m'a répondu « *del lado de los mejores* » (du côté des meilleurs), j'ai souri à mon tour en entendant sa réponse, à partir de ce jour, nous sommes toujours restés en contact. J'ai pu par la suite profiter de son hospitalité, de sa générosité et de celle de toute sa famille, Marie-Catherine sa compagne, de Pierre et de Charles ses fils jumeaux. Il m'a souvent évoqué la Guerre d'Espagne, *la Retirada* (la retraite), l'exil républicain espagnol en 1939, lors de la traversée des Pyrénées-Orientales, accompagné de sa mère dans le camp de concentration d'Argelès-sur-Mer. Ce camp où il a vu mourir son peuple, du typhus, de faim et de froid, de suicide comme l'image de cette personne qui s'enfoncera au loin dans la mer jusqu'à la noyade. Quant à son père, déporté à Mauthausen en Haute-Autriche, le fameux « Camp des Espagnols » où périrent près de 5 000 d'entre eux sur les 7 500., il fera partie de ces victimes de la barbarie nazie.

Comme bagage un pistolet muni d'une dizaine de balles, 100 pesetas et des tracts…

Lorsqu'il s'agissait de parler de la révolution espagnole nous conversions tout naturellement en castillan, c'était plus authentique, il pouvait mieux appuyer ses sentiments et ses arguments à l'égard du combat contre le franquisme (combat qu'il mena dès la sortie de la Seconde Guerre mondiale), et des compagnon.ne.s mort.e.s pour un idéal de liberté et pour un autre futur. Il avait bien connu la famille Sabaté, une fratrie de militants, surtout le célèbre et légendaire Francisco nommé « *El Quico* » avec qui il fera les 400 coups. Il ne cessera de militer jusqu'à la mort de Franco en 1975. Je me rappelle qu'il évoquait avec beaucoup d'humour la fois où il traversa les Pyrénées pour la énième fois avec comme bagage un pistolet muni d'une dizaine de balles, 100 pesetas et de tracts militants pour informer de la situation dans le milieu anarchiste espagnol en France. Un compagnon espagnol l'invita à boire un verre dans un bar truffé de phalangistes et de franquistes. Notre bon José n'en menait pas large ce jour-là et se garda bien de faire le malin, ce qui ne l'empêcha pas de sermonner par la suite le compagnon qui l'avait embarqué dans cette situation absurde et cocasse. Un autre exemple de ses voyages, en 1974, un an avant la mort du Caudillo, des militant.e.s espagnol.e.s l'avaient invité en Espagne pour parler de syndicalisme révolutionnaire, à ce propos il publia ensuite une brochure en espagnol sur la manière de monter un syndicat.

Capter le mouvement dans sa légèreté

Mais loin s'en faut, nous parlions aussi d'art et d'artisanat, de peinture et de sculpture. Il m'emmenait dans son antre où des multitudes de sculptures se côtoyaient les unes les autres, un vrai bestiaire, le cheval (qui était son animal préféré), l'âne, le chien, l'élan, le coq, le singe, une quantité d'oiseaux de toutes sortes. C'était la caverne d'Ali Baba, je me sentais redevenir un enfant devant tant de merveilles. Nous ne comptions plus les heures, nous étions dans un autre espace-temps. Pour chaque sculpture, il avait une histoire. Il insistait sur le mouvement, le déplacement des animaux. Une sculpture était réussie et « vivante » seulement si l'artiste avait capturé, capté le mouvement dans sa légèreté. C'était un vrai bonheur que de l'écouter parler de tous les sujets. Il est de ces êtres qui ont une capacité à philosopher sans jamais avoir fait d'études au préalable dans cette matière. Un homme plein de bon sens, d'une intelligence hors pair extrêmement aiguë, doublé d'une mémoire éléphantesque et livresque.

José était un fidèle compagnon en amitié et un fervent artiste avec une imagination bienveillante, éclatante et débordante. En somme un compañero inoubliable.

Juan Chica Ventura

groupe anarchiste Salvador-Seguí

Non, Dieu n'est pas !

Les Éditions libertaires démarrent une nouvelle collection : *Mèche courte*. Des petits textes. Courts. Percutants. Qui ne tournent pas la cuillère autour du pot, tranchants comme des scalpels, Qui vont droit au but. Droit au cœur. Des petits textes pour dynamiter sans attendre et sans sommation tous les piliers de l'intolérable.... Et, qui mieux que cette étude sur le curé Meslier pour ouvrir le bal ?

Jean Meslier (1664-1729) est, en effet, un drôle de « paroissien ». Curé le jour. Anticlérical, athée et révolutionnaire, la nuit. Le jour, bienveillant avec ses ouailles dont il n'hésitait pas à prendre la défense contre le seigneur local, il n'était pas en odeur de « sainteté » auprès de sa hiérarchie et des nobliaux. Et il devait ruser pour ne pas perdre son « boulot ». Mais, la nuit, toutes les nuits de sa vie, il se lâchait. Résultat, 1000 feuilles, en 4 exemplaires, magnifiques d'anticléricalisme, d'athéisme, et d'appels à une révolution sociale appelant à pendre le dernier roi avec les tripes du dernier curé. Soixante ans avant 1789, tout était dit. D'où, silence radio à propos de cet incroyable livre. Rudolf Charles, en 1864, en publia, néanmoins, quelques centaines d'exemplaires, à Amsterdam. Au préalable, ce déiste de Voltaire y avait fait quelques allusions crapuleuses en gommant l'athéisme et l'aspect révolutionnaire de Meslier.

En 1906, la colonie communiste libertaire d'Aiglemont (Ardennes), 1903-1909, située non loin d'où officiait Meslier, publia une brochure intitulée *Non, Dieu n'est pas !* à propos de Meslier. En quelques dizaines de pages, tout est dit.

C'est cette « incroyable » brochure que nous republions dans ce livre avec une préface de Thierry Guilabert nous contant la colonie libertaire d'Aiglemont.

La connaissance et la diffusion de la pensée de Meslier dans notre époque troublée par les extrémismes religieux est sans aucun doute une mission de salut public.

Sérieusement, lisez ce livre, publié avec le soutien de nos camarades de la Libre Pensée. C'est une bombe. La première de notre collection *Mèche courte*.

Jean-Marc Raynaud

Non, Dieu n'est pas !
Étude sur le curé Meslierir
En vente au prix de 13,20 €, port compris. Librairie Publico 145 rue Amelot 75011 Paris. Librairie Libre Pensée 10/12 rue des Fossés-Saint-Jacques 75005 Paris ou aux Éditions libertaires

Réveille-toi, Ray !

L'écrivain américain Ray Bradbury sommeillait confortablement dans son cercueil lorsque un certain Jean-Luc Coudray entreprit de lui faire la lecture de ses *Chroniques terriennes*. Dis-toi bien, prévint l'auteur et dessinateur, plume régulière du mensuel *La Décroissance*, que ce qui se passe sur Terre aujourd'hui rend complètement ringardes tes fameuses *Chroniques martiennes*. Et Jean-Luc Coudray de mentionner l'apparition, en un laps de temps minime, d'une nouvelle technologie liée à l'informatique. Technologie dont personne ne saurait plus, oserons-nous dire, se *désesclavagiser*.

Ce qui pourrait s'apparenter à de la science-fiction est à l'œuvre dans tous les domaines et c'est un tout autre monde que celui que Bradbury a connu qui s'est mis en place argumente, mine de rien, Jean-Luc Coudray.

Dans la trentaine de nouvelles rassemblées dans ce recueil, *Chroniques terriennes*, l'auteur imagine une société future assez semblable à la nôtre, fondamentalement, si ce n'est encore plus soumise à la tyrannie de la technologie, que l'État entend contrôler, évidemment pour notre plus grand bien.

« ***Chers concitoyens, vous connaissez la situation actuelle. Le travail est obligatoire pour toucher les aides sociales qui remplacent maintenant les salaires. Le prélèvement des impôts à la source est également incontournable. Ainsi, votre compte en banque est crédité ou débité indépendamment de votre volonté par les versements ou retraits de l'État.*** »

La croissance à tout prix est objectif politique, au détriment de ces petits riens qui font la joliesse de la vie.

Avec humour, Jean-Luc Coudray attaque ici bille en tête une société consumériste devenue assassine d'elle-même. « *Toutes les machines espionnaient leurs usagers. Les téléphones captaient les conversations, les réveils les rythmes de vie, les compteurs électriques les usages des appareils, les compteurs d'eau, les aspects de la vie intime*. » Et pour parfaire le tout, « *il y avait aussi des lecteurs de pensées, conscientes et inconscientes, mais qui étaient restés à un niveau d'interprétation grossier. Les idées subtiles échappaient à l'État comme les livres difficiles à la plupart des lecteurs*. »

Tout bon livre de SF ou de dystopie est à prendre au sérieux, celui-ci encore plus qu'un autre.

Thierry Maricourt

JEAN-LUC COUDRAY
Chroniques terriennes
La Déviation, 2020.

Vous prendrez bien un vers ?

D'emblée, il faut l'écrire, ce titre, *La fonte des masques*, est juste ici un télescopage avec l'actualité, rien à voir avec la pandémie ! Ne cherchez pas non plus de l'opportunisme, l'intitulé de ce recueil était déjà choisi bien avant le début de cette crise sanitaire ! Et si le hasard fait quelquefois bien les choses, pour ce coup-ci, il ne manque pas non plus d'humour.

Si ce titre préexistait avant le Covid-19, c'est que nous entrons, à travers les œuvres de Guy Pique, dans une poésie produite par une écriture exigeante, qui doit maturer, mûrir, où les mots sont pesés, soupesés. Point d'assonances faciles, de rimes pauvrement téléphonées. Nous n'avons pas affaire à de l'écriture automatique, ici, il lui faut, au poète, ciseler, peaufiner, épurer pour pouvoir choisir l'expression juste, le bon terme à la bonne place ! Cette poésie se veut aller à l'essentiel, tirer la quintessence du langage. De la dentelle, sans fioritures superflues, pour laisser respirer la pensée, pour accéder pleinement à la substance, au sens profond mais aussi pour que puissent s'exprimer les interrogations en découlant.

Au passage, il nous faut saluer le courage d'éditeurs qui continuent de publier de la poésie. Cette dernière est comme on dit un marché de niche, alors que dire de la poésie contemporaine, une niche dans la niche…

Lors de la cérémonie d'investiture de Biden, on s'est étonné qu'un poème y fut déclamé, tellement cela semblait curieux au pays du dollar, du flingue et de la Bible. Pourtant, il apparaîtrait que la poésie n'y est pas si marginalisée que ça, qu'elle bénéficierait d'une reconnaissance pas seulement universitaire et que son édition se porte bien. Comme quoi…

Dans ce monde où rien ne va et dont le futur proche ne sera pas meilleur, c'est facile de le dire mais c'est vrai : un peu de poésie, fût-elle d'un abord parfois un peu difficile, ne peut que faire du bien !

Éric
Groupe de Rouen

Pathétiquement
Naïfs
Nous avons souri
À tout
Croyant toujours
En la marche finale
Alors que le moteur
Est depuis l'aube
Bridé

Avec une foi de charbonnier
Les ravis de la crèche
Ont creusé, percé
Posé des pansements
Sur un échafaudage
Qui est destiné
Par nature
À s'écrouler
Ou à ne pas
Prendre forme

in *La fonte des masques*

GUY PIQUE
La Fonte des masques
Éditions du Cygne, 56 pages, 10 €

Guy Pique a créé récemment le blog http ://poeguy.centerblog.net/ où il diffuse, le plus régulièrement possible, essentiellement, de la poésie contemporaine.

Bancs publics, bancs publics

Rien de commun comme un banc. On en trouve dans toutes les villes, toutes les gares, tous les jardins, en bois, en fer, en béton, et l'on s'y pose, s'y repose, du plus jeune amoureux au plus ancien des veufs.

Daniel Girand entre autres talents est goûteur de bancs publics. Il les connaît sur le bout des doigts ou du moins sur le bout des fesses, de Toulouse à Saint-Girons, de Paris à Marseille. Il vient y soigner tout ce qui le « prédispose à la tristesse », sa saudade personnelle.

Ce n'est pas plus compliqué que ça. Ce pourrait être une histoire presque sans paroles, à peine quelques banalités qu'on échange avec un voisin de hasard. Ce pourrait être quelques réflexions sur les départs et les arrivées, l'anarchisme ou le Taoïsme « *Afin que la prison de la vie ne soit pas une prison à vie* », et c'est infiniment plus.

C'est une écriture de poète où les mots sans chaînes, s'enchaînent et s'inventent, une écriture de vertiges et de voyages « *Une pause sur un banc c'est comme une escale sur un bateau* », une avalanche de mots, de couleurs, de parfums, beau comme du Céline (celui du *Voyage*) sans les points de suspension.

Les bancs sont des ports d'attaches sans attaches, des « *refuges entre deux fuites* », d'où Daniel Giraud répand colères et anathèmes sur le monde d'aujourd'hui. Et c'est une explosion, un Big Bang, un salut aux bancs comme un salut à la révolte, « *Pour votre sécurité, il n'est pas interdit de tout démanteler* ». Mais ce n'est pas que ça, c'est aussi la tendresse, les mots justes du poète pour parler de la mort d'une chatte. Un poète « *gaiement triste* » qui observe le monde où il passe presque transparent, un jour de Salon de la poésie, à Paris, quand, sur son banc, personne ne le remarque.

Les bancs sont tous différents mais tous pareillement propices à établir sur une base toujours mouvante, une philosophie de la vie libre et prendre « *la clé des champs pour ne plus déchanter* ». Voilà le programme et il faut être un bien bel écrivain pour parvenir à le mettre en mots, un écrivain comme on n'en trouve pas à tous les coins de rues, à tous les bouts de bancs. Un écrivain lumineux qui a de la bouteille, du corps et du cœur, et qui mérite d'être lu toute affaire cessante… lu au soleil… lu à l'ombre… lu sur un banc.

Thierry Guilabert

DANIEL GIRAUD
Le Passager des bancs publics
Éditions Libertaires, 13 €.
En vente à la librairie Publico ou aux Éditions libertaires

« Trimardeurs de tous les pays, unissez-vous ! »

Les deux auteurs ont réalisé un magnifique travail documentaire et dessiné. Cette œuvre d'une grande qualité artistique, dessinée en noir et blanc et grisé, propose la biographie graphique de Gregor Gog.

Né en 1891, en 1910 il s'engage dans la marine de guerre pour voir le monde. Devenu antimilitariste à bord en 1914. Condamné pour ses actions, il est interné dans un hôpital psychiatrique. À sa sortie, il participe à l'éphémère République des conseils de Kiel. Puis, il s'installe dans la Commune de Bad Ureach où il retrouve notamment Erich Mühsam.

Les auteurs restituent avec justesse en quelques bulles les débats qui animent cette communauté ; des libertaires aux bolcheviques en passant par des chrétiens anticléricaux ou des revenus de toute forme de politique. Gregor Gor quitte la communauté pour partir en reportage pour *Der Syndikalist*, le journal de la *Freien Arbeiter – Union Deutschlands*. Il redevient vagabond, croise des baladins qui le conduisent à Berlin. Les trois complices tentent de prendre en charge les plus miséreux. Leur fin est souvent tragique. Les mouroirs pour pauvres donnent aux trois amis l'idée de fonder la confrérie des vagabonds comme certains Hobos aux États-Unis ou Mécislas Golberg à Paris au tournant du XXe siècle et son *Sur le trimard*.

Ils tentent d'organiser les vagabonds. Ils fondent aussi un journal. En 1930, la confrérie a pour slogan « ni dieu ni maître », les membres dénoncent le nationalisme, le capitalisme et proclament la grève générale des vagabonds. Gregor Gog se rapproche du KPD et se rend en URSS en 1931 ; fasciné il adhère au KPD. Son journal perd de sa substance et son originalité. Il devient un organe de l'armée de réserve du prolétariat. C'est la fin du mouvement, l'autoritarisme du KPD ne sied pas aux autres membres. Arrêté en 1933, il est expulsé vers l'URSS en 1934 lors du procès Dimitrov et de l'incendie du Reichstag. Il y reste dix ans où il exerce différents métiers pour les services de propagande à destination de l'Allemagne et du mouvement communiste. En pleine grande terreur, il veut faire un reportage sur les vagabonds à Moscou, sans être arrêté. Envoyé à Tachkent en 1941, ces conditions de vie entraînent sa dépression et sa mort.

Un très bel album complété par de riches indications biographiques et bibliographiques.

Sylvain Boulouque

BEA DAIES - PATRICK SPÄT
Le Roi des vagabonds
Dargaud 2021, 160 PAGES, 19 €

Des livres, encore des livres

Le temps est au beau fixe pour les publications anarchistes : il pleut mais c'est une pluie d'ouvrages qui ne cessent d'arriver dans les rayons des librairies. Nous en rendons compte régulièrement ici dans les pages du *Monde libertaire* et c'est aussi le cas dans la revue *Chroniques Noir et Rouge* qui, de parution aléatoire devient trimestrielle à partir de son N°5 de mai 2021. Il fallait bien ça pour suivre le foisonnement des publications traitant de la pensée, de l'histoire et de l'actualité du courant anarchiste.

Ce N°5 nous invite à voyager à travers les lieux et les époques au gré des nombreux auteurs actuels ou anciens ayant consacré un ouvrage à notre mouvance.

Le contenu est copieux (68 pages quand même) et on ne peut dans cet espace de recension, tout décortiquer, mais juste vous mettre en appétit ; voici dans le désordre, quelques-uns des sujets traités au fil des chapitres.

Avec George Woodcock nous avons droit à *L'anarchisme, une histoire des idées et mouvements libertaires* revenant sur les auteurs « piliers » de l'anarchisme : Proudhon, Stirner, Bakounine, Kropotkine… et passant sur les mouvements anarchistes en France, Italie, Espagne et Russie mais aussi aux Pays-Bas, aux États-Unis, en Grande-Bretagne, Allemagne, Argentine, Mexique…

Un autre chapitre nous fait faire un saut en Allemagne avec *L'Appel au socialisme* de Gustav Landauer.

Un passage en Russie avec *Les Anarchistes russes* de Paul Avritch et *La Contre révolution en marche - Écrits politiques (1930-1934)* de Boris Souvarine.

Murray Bookchin est lui, abondamment évoqué à travers ses ouvrages sur *L'Écologie sociale.*

De même que Philippe Corcuff avec *Critique libertaire du populisme de gauche* ainsi que *Comment l'extrême-droite gagne la bataille des idées.*

Les Gilets jaunes sont aussi à l'ordre du jour avec *Le Temps des gens ordinaires* de Christophe *Guilly.*

*Et puis*qu'on parle de publications et d'éditions, nous avons aussi droit à un entretien avec l'équipe de l'Atelier libertaire de Lyon. Bref, du beau linge, des beaux livres et si vous voulez en savoir plus, n'hésitez pas à vous procurer ce cinquième numéro de *Chroniques Noir et Rouge*. Par exemple en le commandant à notre librairie Publico.

Ramón Pino
Groupe Salvador Seguí

PHILIPPE CORCUFF
La Grande Confusion
Textuel,2020
en vente à la librairie Publico

RETOUR AU SOMMAIRE